Histoire

d'une pâle jeune fille

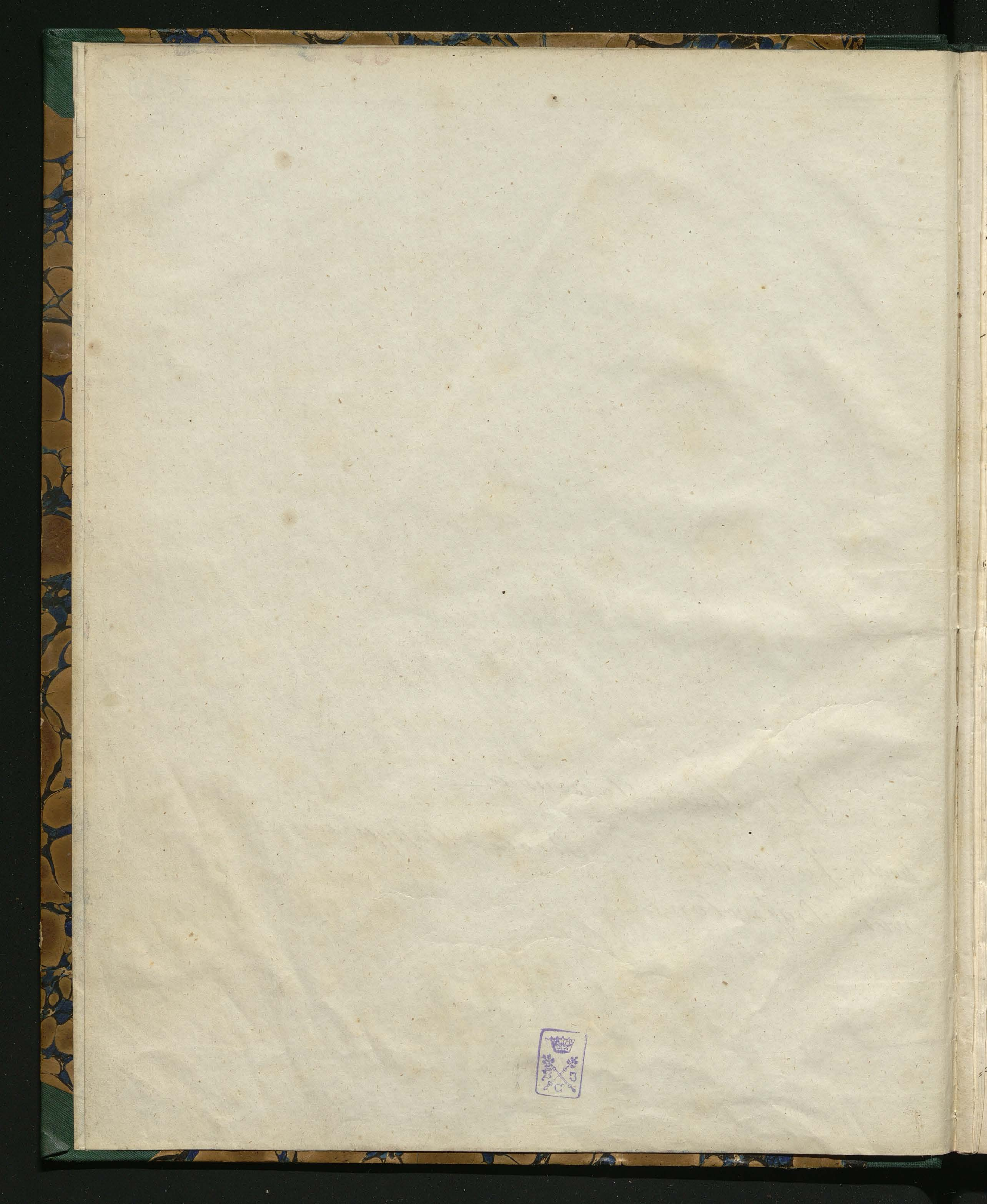
d'Ostra - Brama.

Historya o bladej dziewczynie „Kraszewskiego"

Kornelja Starzeńska

poczta Jarmolińce na Podolu Rossyjskiem

wieś Bajwołowce



Histoire d'une pâle jeune fille d'Ostra-Brama.

Avez-vous jamais été à la porte d'Ostra Brama? Il se peut que non, ou en passant seulement, à la hâte, le soir, à votre rentrée en ville, entonnant un air joyeux, et emitouflé aussi bien que possible pour vous préserver du froid. Je suppose aussi, que ni la curiosité, ni une trop grande piété n'eussent dirigé vos pas à la tombée de la nuit vers cet endroit isolé. Qu'il me soit donc permis de vous dépeindre Ostra-Brama le soir. Vous avez du la voir le jour, par un beau soleil, quand la rue est barricadée, qu'il y a foule devant l'image de la Vierge Sainte, lorsque au son de la cloche annonçant l'Elévation, toutes les têtes parées, ou les pauvres en guenilles se prosternent pieusement. Maintenant voyez la, quand le jour disparait, les réverbères brillent ça et là par rares intervalles, le roulement des voitures cesse, on ne voit plus de lumières aux fenêtres, et il survient un morne silence, durant lequel le plus léger bruit devient sonore, significatif, en quelque sorte caractéristique. Pendant le jour, cette aglomération de murmures, bruits, cris prolongés, se fondant ensemble, devient un son roque, discordant, insipide; la nuit, au contraire, le moindre bruit prend de la consistance, du pouvoir, éveille l'attention et oblige de penser à penser à soi. Comme les passants sont rares, chacun est observé, scruté, en quelque sorte interrogé du regard. La rue d'Ostra Brama devient une des premières déserte et silencieuse

on voit alors sur son portique scintiller une faible lumière devant l'image miraculeuse de la Sainte Vierge; mais toute petite, toute faible qu'elle soit, elle ne s'éteind jamais. Si vous vous approchez du portique, que tout y est tranquille, calme, tout y respire une beatitude céleste. Au haut de l'image, on voit à travers les vitraux briller une masse d'ex voto que de pieuses mains y ont comme autant de constellations, grouppé d'une manière fantastique. Mais si la foi ne vous a complètement abandonné, arrêtez-vous y un instant, et vous sentirez peu à peu votre coeur se rechauffer. Au milieu de ces ténèbres, de cette solitude, votre âme se dépouillera de son enveloppe terrestre et volera vers Dieu. Oh! car jamais, au milieu du tumulte on ne prie avec une telle ferveur. Encore, si vous aviez le bonheur de rencontrer un quelqu'un qui unisse sa prière à la vôtre, fut-il pauvre et en haillons, vous reconnaitriez au cris de douleur échappé de votre poitrine et de la sienne, que c'est votre frère, votre prochain. Si une chanson obcène arrivait alors à votre oreille, comme elle vous froisserait douloureusement, comme son ironie infernale déchirerait votre âme. Ce sont là les sentiments qu'éprouvent ceux qui voient Ostra-Brama la nuit, et dont la piété n'a pas été remplacée par un materialisme trop raisonné.

Un soir d'automne, que les rues de Vilna devinrent silencieuses, la lumière des reverbères disparaissait peu à peu, une lampe brillait encore devant l'image de la Vierge, quand un jeune homme, en fredonnant une gaie chanson, traversa le portique d'Ostra-Brama pour se rendre en ville. Il arrivait déjà devant la porte de la galérie, dont le comble apparaissait tout noir, quand, faisant une déviation à ses pensées badines, il lui vint tout à coup à l'idée une

légende antique qui prétendait que les Suédois, ayant profané ce saint lieu, y furent punis sur le champ d'une mort violente. Involontairement il s'obstint de siffler, entra avec une certaine appréhension dans ce sombre conduit, et sentit son âme s'imprégner d'une piété religieuse. Après avoir franchi la porte, il ota son chapeau et toujours sous l'impression du lieu il commença à prier. Ce ne furent d'abord que des paroles prononcées du bout des lèvres, mais s'exaltant toujours de plus en plus, il y mit toute son âme. Il allait se retirer, quand il entendit un léger frôlement, un soupir étouffé, ce qui lui fit retourner la tête d'un air interdit et un peu troublé. Dans la galérie, était agenouillée sur la dalle une personne que le reflet de la lampe éclairait faiblement et dont l'ombre éfilée allait se perdre dans les ténèbres. On ne voyait pas sa figure, on ne pouvait reconnaître son âge, pourtant le jeune homme pressentit une femme, plutot qu'il ne la vit. Quel est celui, qui en apercevant à cette heure une femme agenouillée, n'eut voulu connaître la cause de sa douleur. Le jeune homme passa doucement derrière elle, mais elle ne fit aucun mouvement, sembla ne voir personne. Alors il glissa le long de la galérie et se plaça en face de la femme mystérieuse, à peine visible, tant la lampe qui pendait devant l'image de la Vierge, donnait un jour sombre. Il reconnut pourtant, à sa pose gracieuse, à ses traits mignons, à sa petite tête ornée d'un simple bandeau de cheveux, à ses mains amaigries, convulsivement crispées l'une dans l'autre, une femme jeune et malheureuse. Cette apparition l'intriguait toujours plus. Il sentit qu'au fond de cette prière il y avait une vie pleine de mystères, beaucoup de souffrances, et que la prière achevée, les angoisses devaient recommencer. Le passé et l'avenir de cette femme l'interessait si vivement qu'il eut beaucoup donné pour connaître son existence problématique. Il espérait que la jeune fille s'en irait bientot et attendit patiemment. Pourtant elle restait

toujours à genoux avec ses mains entrelacées, puis, au bout d'un moment elle s'affaissa sur elle-même, s'enveloppa de son châle, se cola contre le mur et sembla rêver. Ce rêve n'était interrompu que par des sons inarticulés, des soupirs toujours plus distincts, enfin sa tête se pencha, comme sous le poids d'un lourd fardeau et elle s'endormit. Le jeune homme la considère avec un profond étonnement et présentant qu'elle n'aurait pu s'endormir dans un lieu pareil que par hasard et à la suite d'une grande fatigue, il jeta une pierre contre le mur pour la réveiller. Elle s'éveilla en effet, soupira et éleva ses yeux vers l'image de la Vierge, et s'endormit de rechef.

„Passerait elle la nuit dans la rue, pensa-t-il, la chose serait presque impossible. Que signifie ceci? Attendons." Et son coeur se sentit si ému par la présence de cet être extraordinaire, qu'il attendit encore. Il attendit longtemps avec une impatience toujours croissante; mais la pauvre fillette, à demi assise, à demi agenouillée, dormait toujours. Enfin, l'horloge de St Casimir sonna une heure.

„Je m'en vais à la maison se dit Edouard, cela ne doit être qu'une simple mandiante." Il allait partir quand la jeune endormie laissa échapper plusieurs paroles discordantes, il était évident qu'elle rêvait.

Sainte Vierge, Mère de Dieu, ayez pitié d'une orpheline... tu vois que je suis innocente... Mourir, mourir de faim!... Au bout d'une seconde elle ajouta: „Personne n'a voulu me recevoir... Vierge Sainte.... pauvre Julie.... Edouard se sentait ému, ces paroles provenant du fond de l'âme étaient comme un écho des sombres pensées qui obsédaient la pauvre fille. Le jeune homme ne pleurait jamais et eut honte de paraître pusillanime, mais en ce moment il sentit une larme humecter sa paupière. Il tira de sa poche tout ce qu'elle contenait, mit cet argent sur les genoux de la jeune fille, fit le signe de la croix et s'éloigna

sans bruit.

2.

Je ne sais ce qui engagea Edouard le lendemain matin, d'aller à la Messe d'Ostra Brama; sans doute sa bonne action de la veille, qui lui avait rafraîchi l'âme et lui avait en même temps laissé un agréable souvenir, des émotions, qui malgré son contact avec les hommes, lui avaient fait éprouver ce qu'il n'avait ressenti depuis bien longtemps. Cette place maintenant était toute changée. Cette rue, tantôt si déserte était à présent obstruée d'une foule bourdonnante, d'une masse de voitures, de dorozkis en mouvement, de laitière bavarde, de femmes de la halle criardes, de charrettes de bois, entourées d'un bon nombre d'acheteurs, des trafiquants achalandant leurs marchandises. On voyait quelques têtes en chapeaux roses et bleus se tenant pieusement sous le portique ou derrière les vitraux, d'autres en bonnets formant un feston noir le long du mur. Sur l'autel des cierges flambaient, une prêtre disait la messe et ses paroles se perdaient dans la foule. Edouard qui était arrivé le cœur tout impressionné, à la vue de cette vie brutale répandue dans la rue, sentit son enthousiasme s'évanouir et ne put prier. Il chercha des yeux sa vision de la veille; à la même place une femme était encore agenouillée, mais comment pouvait-il reconnaître que c'était bien elle. Sa mise était simple, une robe foncé, un fichu de laine, un tablier, des cheveux peignés lisse, des petits souliers propres et bien ajustés. Elle priait avec ardeur, avait ses mains jointes, les yeux levés au ciel remplis de larmes, et ne voyait personne. Si un peintre eut voulu exprimer l'extase religieuse eut eu en elle un admirable modèle de la vérité. Pâle, mais de cette blancheur diaphane qui n'indique aucune souffrance organique; des yeux noirs, grands, brillant d'un vif éclat, sa bouche rose, petite, enfantine, à demi ouverte, laissait voir une rangée de dents

blanches comme des perles. Ses traits rayonnants étaient animés d'une de ces expressions qui ne se laissent décrire et qu'un grand maître peut seul, en y versant toute son âme rendre avec la même chaleur. On dirait une de ces têtes de Greuse, aux yeux larmoyants, que ce peintre inimitable savait si bien représenter. Edouard pensait que c'était la Julie d'hier, qu'il avait vu endormie, au dessous de l'image de la Sainte Vierge, mais en comparant cette figure en quelque sorte radieuse et belle avec ce qu'il avait cru remarquer hier: c'est à dire, une pauvre fille fanée, exténuée, brisée, il ne put concilier ses conjectures avec ce qui lui parut la réalité. Mais aussi bien qu'il s'était ému la veille, à la vue de l'être malheureux caché dans l'ombre, aussi bien éprouva-t-il aujourd'hui encore un vif intérêt à regarder la belle jeune fille, priant avec une ardeur, un enthousiasme ravissant. La messe finie, tous les assistants s'en allèrent, la rumeur des rues devint plus intense, et lui restait toujours à la même place regardant, tandis qu'elle était encore agenouillée et priait. Edouard voulut attendre jusqu'à son départ, il espérait en avoir quelque éclaircissement, mais ce fut en vain. Les heures sonnaient, s'écoulaient, disparaissaient l'une après l'autre enfin il dût la laisser là et partir.
Entraîné dans la routine de la vie quotidienne, sous le joug duquel nous plions tous, sous cet assommoir de conversations oiseuses, de demandes et réponses banales, d'affaires de tout genre, il oublia pour un instant ses deux apparitions d'Ostra-Brama. Ses amis, qui comme tous les amis mondains, ne comprenait la différence qu'un jour peut avoir avec celui qui le suit, le forcèrent, sous peine de ridicule de paraître aussi gai qu'il l'avait été les jours précédents, car, selon eux, c'était une obligation, un devoir de société. Edouard, ne pouvant s'en soustraire, dut concentrer ses pensées sérieuses, ses sentiments délicats, et avoir l'air

de considérer la vie avec ce sarcasme froid et cynique d'un homme blasé, Mais au fond de son âme un changement mystérieux s'y était opéré, une pensée généreuse y germait, il commença à juger le monde et les femmes d'une manière plus équitable. Il ne comprenait pas encore à quoi attribuer ce changement, car en définitif cet être à peine visible, ne disait rien par lui même, sa douleur était évidente, mais il pouvait y avoir un passé flétrissant; pourtant s'étant convaincu qu'il existe une foi, grande, sincère, profonde, Edouard présuma que la vertu doit exister aussi. Dans cette disposition d'esprit, il lui sembla étrange d'entendre ses compagnons, selon leur habitude dénigrer les femmes, de douter de leur vertu, et de prétendre qu'elles ne s'en parent que pour mieux tromper; ce qui étant vrai, en général, beaucoup s'y fondent pour ne croire en l'honnêteté d'aucune. Edouard sentit un malaise tel comme on éprouve après s'être rassasié d'un plat trop souvent goûté, aussi, fit-il ses adieu à ses compagnons le plus vite possible, prétexta un grand mal de tête, se retira chez lui et s'enferma. Un tel conflit d'idées l'obsida, que sa poitrine en fut oppressée; il sortit bientôt pour prendre l'air. Mais la ville l'ennuya autant que ses amis le fatiguèrent, il marcha bien loin, hors de la ville, pour être seul avec cette nature bienfaitrice, qui donne le calme le bien être et un nouvel essor aux pensées. Quand nous nous sentons inspirés par un sentiment de foi vive pour Dieu et que nous croyons à la vertu, la nature semble semble nous parler un langage divin; mais, si au contraire, nous nous trouvons au milieu d'elle, possedés par le venin du doute, du desespoir et d'un délire frénétique, sa vue ne parle plus rien, c'est une lettre morte, on dirait une de ces fleurs sensitives qui se ferment à l'approche d'une tempête. En présence du ciel azuré, de l'air enbaumé, du bruissement du feuillage, du chant des oiseaux, Edouard, sentit son âme se bercer de douces rêveries; il avait

pour un instant brisé les fers que lui imposait la société. Il se souvint de la pâle jeune fille, de sa foi pure et sincère, et pensa qu'une religion bien comprise pouvait donner de grandes consolations ; que ces douleurs qui rongent le coeur, ces souffrances qui brisent l'âme pouvaient trouver un calmant dans la foi en un Etre Suprême, en une vie au delà de la tombe. Malheureusement, personne ne peut se vanter d'avoir une foi tellement grande, tellement profonde, pour qu'elle soit notre unique support dans toutes les vicissitude de la vie. Pourtant, ne serait-ce pas le plus grand des biens ? Représentons nous un homme possédant une religion pure, sans bigoterie, sans fatuité, sans ostentation, n'ayant que Dieu pour but, le prenant pour unique moteur de ses actions, de son amour pour le prochain, de son courage dans l'adversité ! Quelles sont les joies mondaines assez vives ; quel est le raisonnement philosophique assez fort pour inspirer le calme, la force que donne une pareille religion ? Pourquoi donc est-elle si rare ? Pourquoi se l'approprier quand la vie est sans attraits, usée, flétrie ? Pourquoi préférons nous souffrir avec rage, douter de tout plutôt que de supporter les plaies indispensables de notre existence avec dignité et stoïcisme. Le pourquoi ? fut longtemps débattu dans l'esprit d'Edouard. Enfin il crut trouver la solution dans ce simple raisonnement qu'une grande partie des hommes ne voient pas depuis l'enfance des exemples édifiants d'une foi vive, ne sentent pas la nécessité de s'en faire une loi, et ne comprennent pas son importance ; tandis que la seconde partie de l'humanité a honte d'y croire. N'y a-t-il pas des êtres qui cachent leurs convictions religieuses comme une action blamable, qui en font un passe temps, qui les considèrent comme une croyance propre seulement à des gens d'une certaine condition, ou à un certain âge. En pensant ainsi, Edouard se sentit plus allègre, plus tranquil, en quelque sorte

plus confiant dans l'avenir. Il lui sembla que le monde avait embelli, que les arbres étaient plus verts, le ciel plus serein, que les oiseaux gazouillaient avec plus de verve et que les hommes étaient devenus meilleurs.

Le crépuscule était à son declin quand il revint en ville. Elle venait d'être eclairée et se préparait en coquette aux plaisirs de tout genre qui devaient finir à minuit, et même au delà. Les fenêtres quoique couvertes de stores, réflétaient l'eclat de milliers de bougies, les reverbères flambaient de tous côtés, les magasins et les traiteurs se paraient de quinquets et de chandelles. Le bourdonnement des rues était aussi assourdissant comme en plein jour, les passants seuls étaient plus rares et parmi eux on distinguait surtout des gamins chantonnants et des filles du peuple, badinant, en voulant séduire par des ris étouffés. Çà et là on entendait le son d'un piano, les accords d'un violon, le grincement d'une orgue de Barbarie, dans les estaminets des basses, des violes grondaient sourdement, tous ces sons étaient entrecoupés par le roulement des voitures. Il vous arrivait aussi des lambeaux de conversations, des demandes sans réponses, des réponses sans demandes; des rires, des pleurs; des saluts, des adieux, des injures, des flatteries, morcelé, rompu, comme ces petites pièces à mille couleurs qu'on met au fond des kaleidoscops. En rentrant dans cette cohue Edouard sentit de nouveau un certain malaise, au contacte de cette vie effervessante, il traversa plusieurs rues et se dirigea vers le portique d'Ostra-Brama. Qu'était-ce qui l'y attirait? Pauvre nature humaine! ce n'est certainement pas une idée pieuse, mais bien plutôt la curiosité de connaître cette femme qui lui était apparue sous deux faces différentes. Il se peut qu'au milieu de ses désirs, il y en eût encore d'autres, mais certainement non pas celui de dire une prière. Tel est l'homme, son positif l'entraine souvent à faire ce que son moral méprise; esclave de son instinct, il a la conscience de s'en faire, mais n'a pas la force de changer le cours de ses actions. Edouard se dirigea vers Ostra-Brama d'un pas lent, peut-être pour se

tromper soi même, voulant se persuader qu'il y allait sans but. La rue était encore animée, les lumières brillaient ça et là, ~~une~~ masse de monde circulait; à cette vue, il relentit ses pas en s'approchant de la galérie, ôta son chapeau, se retourna, aperçut sa vision d'hier ou plutôt la pressentit, et se mit à prier. Il ne s'était pas trompé, la fillette de l'autre jour était encore là, mais pas seule, quelqu'un causait avec elle; on ne remarqua pas Edouard qui prêta l'oreille à ce qu'on disait.

– Comment ma gentille demoiselle, disait la voix rauque d'une mendiante, vous passez la nuit ici? ~~ce sera la troisième?~~

– Ce sera la troisième.

– Comment toute seule ici, sous ce portique?

– Oui, ici.

– Et vous n'avez pas peur?

– Peur, de quoi? la Sainte Vierge est au dessus de moi.

– Mais ne pourriez vous donc trouver une place pour vous caser?

– Je n'ai pas de place, et je n'irai pas me mettre dans un misérable réduit.

– On peut quand même trouver un petit coin partout, à moins que vous n'ayez le sou, alors....

– Je prie ici et je me trouve bien.

– Et le froid ne vous incommode-t-il pas?

– J'ai un fichu pour me couvrir, d'ailleurs étant orphéline je suis habituée à toutes les misères.

– Pourquoi donc avez-vous perdu cette place?

– C'est une longue histoire.

– Ta, ta, ta, qu'à cela ne tienne, on peut toujours racourcir chaque récit?

La jeune fille demeurant muette, la vieille reprit :
- Peut-être que la demoiselle n'a rien mangé ?
- J'ai mangé un peu le jour.
- N'avez-vous pas faim ?
- Non, pourquoi me le demandez-vous ?
- Je puis vous donner un craquelin.
- Que Dieu vous bénisse, ma bonne vieille, je n'ai besoin de rien, mais je vous suis reconnaissante tout de même ; vous êtes pauvre aussi.
- Pauvre oui, mais j'y suis habituée, et puis, on a beau dire du mal des riches il se trouve toujours quelques âmes charitables, on vous donne un sou par ci par là, et le pauvre ne meurt pas de faim. Un craquelin ne vous fera pas de mal, allez !...
La vieille en tira un de sa besace, l'essuya et le présenta à la jeune fille, puis n'attendant pas de remercîments se mit à dire son avé et s'en alla.
Edouard arriva à temps pour lui jeter une pièce de monnaie.
- C'est pour le craquelin, dit-il.
- Que dit, Monsieur ?
- C'est pour votre bonne action de tantôt.
- Laquelle je vous prie ?
- Celle d'avoir fait l'aumône à cette pauvre jeune fille.
- Cela ne vaut pas la peine d'en parler, mais, que Dieu vous bénisse mon bon monsieur.
Edouard l'arrêta encore :
- Voudriez vous qu'on vous reçut dans la société de bienfaisance ?
- Pourquoi faire ? Pour y rester cloués comme en prison, s'écria-t-elle. Laissez donc ! Et elle disparut.

3.

Je ne vais pas analyser toutes les impressions d'Edouard, vu que mes lecteurs doivent être bien assez impatientés de le voir encor à la même place, mais patientons. Maintenant qu'il avait revu cette jeune fille pour la troisième fois, son intérêt pour elle s'accrut d'avantage. Ordinairement les aumônes n'ont pas le don d'attacher les bienfaiteurs aux obligés, mais Edouard, après avoir déposé son offrande sur les genoux de la pauvre Julie, sentit pour elle, non seulement de la pitié, mais encor un devoir impérieux de lui venir en aide. Pourtant il comprit que pour ne pas paraître ridicule à ses propres yeux, il fallait autant que possible détourner ses pensées de la pauvre fille, mais il ne put y parvenir. Il la voyait même en rêve et le matin il se leva avec la ferme résolution de lui offrir sa protection, et de connaître son passé. Il n'alla pourtant pas le matin à la porte d'Ostra-Brama, étant certain de l'y trouver le soir à la même place. La journée lui parut longue et ennuyeuse. Qui de nous n'a fait l'expérience qu'en pareilles attentes les heures semblent ne jamais finir. Combien se trompent ceux qui prétendent que les heures sont monotones, car elles se composent d'un nombre egal de minutes, que les années de bonheur sont aussi longues que celles des souffrances, car elles ont le même nombre de jours. Le soir vint; Edouard alla à la porte d'Ostra-Brama, mais son attente fut vaine, car la jeune fille ne s'y trouvait pas. Il put à peine croire ses yeux, tellement il était certain que son pressentiment ne le tromperait pas. Cela le vexa à un tel point qu'il jura ne jamais fonder une certitude sur une intuition factice, pourtant il ne s'en alla pas, s'appuya contre le mur et attendit. Au fond de son âme une lueur d'espoir brilla.... il examina la place qu'avait occupée Julie, de temps en temps il regardait

la rue, mais personne ne vint.... Edouard eut honte de sa faiblesse, mais il se sentait si triste qu'il se mit à prier. Tout à coup il entendit un pas léger. - „C'est elle" - pensa-t-il - et son coeur battit avec force. Il y avait en elle tant de noblesse, un charme si avenant, qu'on aurait pu la reconnaître entre mille, parmi les personnes de sa condition. Il ne put donc douter plus longtemps, surtout quand elle occupa sa place accoutumée, s'y mit à genoux et pria. D'où venait-elle? il parait qu'elle avait des connaissances, des relations en ville, peut-être quelque emploi. Edouard résolut d'en finir enfin avec ses doutes, mais ne voulant l'interrompre, il attendit. Pendant ce temps il la scruta du regard et s'étonna de plus en plus, se demandant d'où venait à cette pauvre orphéline, vêtue comme une servante ces formes sveltes et délicates, cette tenue distinguée, ce charme plein d'attrait qui est ordinairement le cachet des femmes d'une autre condition, don, que celles-ci ne savent souvent faire valoir.

Ce n'est qu'un hasard, se dit-il, car comment interpréter le fait autrement.

Au bout d'une demi heure, la jeune fille se leva, mais au lieu de s'asseoir pour dormir, comme elle avait fait la veille, elle s'apprêta à partir. Edouard dût lutter contre soi-même, pour l'aborder. Elle courait d'autant plus vite qu'il avançait à pas précipités, pour l'atteindre. Il lui adressa la parole, elle tourna la tête, l'ayant apperçu, elle marcha plus vite encore.

- Ne craignez rien, disait Edouard, je ne suis pas un méchant homme, je vous conjure, arrêtez-vous, j'ai à vous parler.

- Que me voulez-vous, dit enfin la pauvre fille toute essoufflée, en s'arrêtant.

- Je voudrais savoir pourquoi vous avez passé plusieurs nuits sous le portique? N'avez-vous pas de protecteurs, de place, de moyen d'existence?

- Vraiment, et qu'est ce que cela peut vous occuper, repondit la jeune fille en

reprenant sa course.

— Mais arrêtez vous donc, criait Edouard, pourquoi craignez-vous? Je ne suis pas du nombre de ces jeunes gens qui courent après les jolies filles, vous avez pu remarquer que je priais. J'ai ressenti une véritable compassion en vous voyant malheureuse, ne doutez pas de ma loyauté et confiez moi vos peines.

Julie s'arrêta, regarda Edouard avec un profond étonnement, mais ne proféra pas un mot.

— Il y a trois jours que je vous vois matin et soir à la porte d'Ostra-Brama, j'ai veillé quand vous dormiez, j'ai entendu vos paroles, entrecoupées, dites en rêve, je vous ai vue pleurer, peut-être manquez-vous du nécessaire à la vie?

— Mais pour quelle raison me portez-vous un tel intérêt?

— Serait-ce tellement étrange?

— Je ne m'en étonne pas, mais vous me faites peur.

— Pourquoi donc? ai-je l'air d'un brigand?

La jeune fille tordant le bout de son fichu ne répondit pas et baissa la tête.

Edouard ajouta:

— Je comprends, ma pauvre enfant, qu'ayant été toute votre vie en contact avec des gens dépravés et pervers, ma jeunesse ne vous donne pas un sûr garant de ma probité.

La jeune fille sourit et faisant un salut:

— Bonne nuit dit-elle — et se remit en marche.

— Mais attendez, pour l'amour de Dieu, ne craignez donc pas de m'adresser une parole, avez-vous une place? car vous en manquiez hier, lorsque la mendiante.....

— D'où le savez-vous?

- Je vous ai dit, que je vous espionnais depuis quelques jours.
- Moi? - le faisiez vous exprès?
- J'ai été là quand la Sainte Vierge vous envoya une aumône.
- C'est donc vous monsieur, s'écria la jeune fille.
- J'ai tout entendu, vous aviez un sommeil inquiet, vous imploriez en songe la Sainte Vierge de vous venir en aide, vous orpheline - Julie ... Vous vous nommez Julie, n'est-ce pas?
- Mais comment le savez-vous?
- Je vous le répète, par votre rêve.
Ah! interrompit Julie, vous avez tout entendu!... Je n'oserai lever les yeux!
- Je n'ai rien entendu de mauvais; je sais seulement que vous êtes pauvre. Vous venez de la ville, avez-vous trouvé un service?
- Non, monsieur, reprit Julie, mais puisque vous voulez absolument tout savoir, je vous le dirai, que faire... Avec l'aumône que j'ai reçue, j'ai acheté des chapelets, des images, des grains de verre, un traiteau, avec lequel je me met le jour sous le portique d'Ostra-Brama, en outre, j'ai loué, non loin de là une toute petite cellule, une espèce de cave, au dessous d'un entre-sol.
- De quoi vivez-vous?
- De quoi, répondit l'orpheline d'un ton étonné et energique, mais de ma boutique, du gain que j'en retirerai, et la Sainte Vierge me le donnera, car je suis sous sa protection.
- Ce sera une vie bien pauvre, bien misérable!
- Mais je serai libre, répondit Julie, je ne veux plus servir, pour tout l'or du monde, c'est là un esclavage, une misère. Pourvu que j'aie un morceau de pain, il ne me faut rien de plus.
- Mais rester seule, sans protecteur, si jeune, comment saurez-vous vivre ainsi?

– J'ai une tutrice.
– Laquelle, où est-elle ? – Elle désigna l'image qu'on voyait de loin au dessus du portique.
– Ecoutez donc dit Edouard, mais bannissez de votre pensée toute idée de doute et de crainte. Je vous ai vue malheureuse, votre piété m'a plu, vous m'intéressez ; si jamais vous avez besoin de moi, venez me trouver, voici mon nom et mon adresse. Mais pour commencer votre commerce, et louer un meilleur logement, voici cent florins. Je ne vous demande, pour prix de votre gratitude que de me conter, pourquoi vous avez été forcée de passer la nuit ici ?
La jeune fille, étonnée et effrayée à la vue de l'argent, fit un pas en arrière.
– Comment, vous avez encore peur ?
– Mais monsieur, balbutia-elle, vraiment, je ne sais ?
– Prenez ceci comme un don de la Sainte Vierge, ne l'envisagez pas comme provenant de moi. Demain soir je viendrai vous trouver devant le traiteau pour causer avec vous.
– De grâce Monsieur, ne le faites pas et elle lui remettait l'argent, ne le faites pas, je vous supplie !
– Pourquoi ?
– Je ne le veux pas, non, il ne faudrait qu'un quart d'heure d'entretien pour me perdre.
– Pourtant il faudra que je connaisse votre histoire !
– Mais non pas là ... tout le monde croirait ...
– Je ne puis aller dans votre logement, je ne vous le demande même pas, cela vous ferait plus de mal.
Ces paroles étonnèrent Julie, elle fit un effort sur elle même.
– Demain soir sous le portique d'Ostra-Brama. Nous aurons là notre

Sainte protectrice pour témoin, je n'aurai pas tellement peur.

4.

Dois-je parler de l'impatience avec laquelle Edouard attendit le lendemain, laissons ces déductions subtiles à ceux qui ont besoin de rapiécer leurs récits par des lieux communs; qui au lieu d'un riche chargement prennent en frêt du lest; il se peut que grâce à la faible nature humaine, je puis, à un moment donné en faire tout autant, mais abstenons nous présentement de commettre cette peccadille.

Dès que le jour disparut, Edouard se trouva à la porte d'Ostra-Brama. Julie y était agenouillée et priait. A ses pieds son petit traîneau qu'elle venait de nouer avec un fichu. Edouard, respectant sa piété, se mit à l'écart, d'ailleurs la rue était encore trop pleine de monde, pour pouvoir sans encourir le ridicule, causer avec la jeune fille, à la vue de ce public, qui pervers lui même est toujours enclin au soupçon là même où mal ne s'y trouve. Julie, ayant achevé sa prière se retourna.

– Bon soir, dit Edouard.

– Bon soir répondit-elle d'un air triste.

– Je vous remercie d'avoir tenu votre parole.

– Il n'y a pas de quoi... vraiment... après mûre réflection.

– Quoi donc?

– Ici, à cette place vénérée....

– Vous ne voudriez pas causer, interrompit Edouard

– Je ne le pourrais... je ne suis en état que d'y prier.

– Où donc voulez-vous aller!

– Mais je ne le sais... à vrai dire...

- Me permetterez-vous de vous suivre dans votre logement?
- Vous êtes pieux... j'ai confiance en vous... vous êtes si bon... mais je crains les hommes... proférait Julie par interruption. Si quelqu'un vous voyait entrer chez moi, on me prendrait pour une mauvaise fille.
- Comme vous le voulez, reprit Edouard, qui brûlait d'impatience de mieux connaître cet être extraordinaire, si personne ne vous fréquente, qui pourrait donc me voir?
- Eh bien! allons, répondit Julie en prenant son paquet et se couvrant de son châle. Ce n'est pas loin d'ici, je ne sais seulement comment vous entrerez dans ma misérable demeure.
- Allons toujours, dit Edouard, et ils cheminèrent en silence.
Ayant dépassé l'église du Saint Esprit, la fillette tourna à droite devant une maison de bonne apparence, précipita sa marche, puis s'arrêta et dit:
- Faites bien attention où je vais entrer et laissez moi le temps d'allumer une chandelle, par pitié pour une pauvre fille, tâchez que personne ne vous voit.
- Bien, bien, répondit Edouard qui se serait soumis pour l'heure aux exigences les plus rigoureuses et s'étant retiré, il fit semblant de prendre une autre direction. Bientôt il vit Julie ouvrir une porte qui donnait sur un conduit souterrain; peu de temps après, elle y entra avec une chandelle qu'elle était allée allumer dans une cour voisine en couvrant sa flamme de son châle de peur que le vent ne l'éteignit.
Alors Edouard inspecta la rue avec la plus grande circonspection, et s'étant bien convaincu qu'il n'y avait personne, se dirigea en toute hâte vers la porte où une appréhension instinctive l'arrêta une seconde. Jamais de sa vie il n'était entré dans un pareil taudis; c'était une espèce de cave où l'on s'enfonçait

à travers un long couloir qu'on descendait sur des escaliers à pente rapide, et dont les marches glissantes et vermoulues, tremblaient au moindre mouvement. Il y faisait tout sombre, une faible lueur scintellait à travers les ais mal joints de la porte intérieure, dirigea seule les pas d'Edouard; il y fut péniblement saisi par l'odeur d'une atmosphère humide. Les rayons du soleil, interceptés par un méchant oeil-de-boeuf, dont les carreaux ternes et petits s'enfonçaient à demi dans le pavé, n'y arrivaient jamais. Le plafond vouté, les parois nus badigeonnés et moisis donnaient un sombre aspect à cette masure, dont à droite un pôele et une cheminé, à gauche un lit une sellette et un bahut placé sous le lit, formaient tout le mobilier. Sur la cheminée brulait une chandelle de suif. Il faut pourtant avouer que ce lieu tout misérable qu'il était, autant que cela pouvait se faire une apparence de propreté. La jeune fille, assise sur la sellette avait la tête cachée dans ses mains. Au dessus du lit pendait une grossière image de la Vierge d'Ostra-Brama collée au mur avec un pain à cacheter. Ayant vu entrer Edouard, Julie releva la tête, se leva et fit un pas au devant de lui.

– Je suis une pauvre, malheureuse orphéline, vous êtes riche et heureux, souvent, bien de jeunes gens se font un jeu de perdre une jeune fille indigente... vous ne le ferez pas – n'est-ce pas!

Edouard fit un pas en arrière. Je vous jure sur la Sainte Vierge d'Ostra-Brama, où je vous vis pour la première fois que je n'ai eu aucune mauvaise pensée à votre égard, et ne l'aurai jamais. Si vous n'ajoutez foi en mes paroles, si vous éprouvez quelque crainte, je me retire!

Ah! Monsieur articula Julie, qu'y a-t-il d'étonnant que je suis incrédule, que j'aie peur? Vous m'avez donné de l'argent, vous m'avez poursuivi, vous êtes jeune? il y a des gens qui savent feindre la pitié.

– Ainsi, bon soir; calmez vos craintes, je ne veux vous inquieter d'aucune façon, peut être que vous serez moins défiante, quand vous m'aurez mieux connu.

– Non, restez, continua la jeune fille, vous avez prêté serment, en prenant la Sainte Vierge à témoin; qui oserait faire un tel parjure, mériterait d'être puni par une mort foudroyante.

Il y eut un moment de silence, l'orpheline revenue à elle, désigna la seletta boiteuse à Edouard et se mit sur son lit.

– Je n'ai rien à vous offrir.

– La meilleure offrande que vous pussiez me faire est de me raconter votre histoire.

– Oh! reprit-elle tristement, durant ce récit, il faudra bien réprimer quelques larmes; j'en ai déjà versé beaucoup dans ma vie, beaucoup plus qu'il n'en eu fallu pour remplir une aussi jeune existence. Elles ont commencé à couler de bonne heure, et Dieu sait quand elles tariront. Mais, je mets mon espoir en Dieu et la Sainte Vierge qu'ils ne m'abandonneront pas.

– Etes-vous née à Wilna? demanda Edouard, voulant lui faire commencer le récit.

– Tout de suite, je vais tout vous dire.

Elle s'appuya sur ses coudes, soupira et parla ainsi. –

5

Je ne sais qui étaient mes parents; on me trouva dans la rue, devant une maison, sur un tas de paille, emmaillotée des langes. On voulut me placer d'abord chez des Soeurs de Charité, mais la femme d'un cabaretier qui trafiquait de l'eau de vie, au rez de chaussée de la maison, où l'on m'avait déposée, eut pitié de moi, me prit chez elle, et eut soin de ma petite personne. Elle

n'avait point d'enfants, aussi m'aima-t-elle la brave femme! Je n'en ai qu'un vague souvenir, et n'en connais les détails que par ouï dire. Quelques années plus tard la bonne femme mourut et je restai de nouveau à la grâce de Dieu qui est le meilleur père des orphelins. Le neveu de la cabaretière, pensant qu'il était inutile de me nourrir, me congédia. M'étant assise dans la rue, je pleurai, appelant ma mère à grands cris; les passants s'attroupèrent autour de moi; on parla de ma feu bienfaitrice, qui avait eu soin de moi et on couvrit d'imprécations son inhumain neveu qui venait de me chasser.... .

Une jeune dame vint à passer par hasard, elle s'arrêta, me regarda, s'enquerit des détails sur mon passé et me prit avec elle. C'était une bien bonne dame, pleine de dévotion, de douceur angélique, mais elle devait être bien malheureuse, car je la voyais pleurer souvent. C'est elle qui m'a apprise à prier et à croire en Dieu. Elle m'a fait don de deux grands trésors: la piété et la patience. Elle me donnait des exemples tellement frappants de ces deux vertus, que j'ai été forcée de l'imiter, ne pouvant oublier ses conseils. Mais celle-ci mourut aussi, me laissant en bas âge de nouveau seule, à la merci du sort. Son mari, qui ne ressemblait en rien à cet ange de bonté, ne put concevoir comment on pouvait se charger d'un être inutile. J'ai quitté cette maison le cœur bien oppressé. Une femme de la halle me prit à son service, je restais tous les jours devant un tréteau à trafiquer des menues marchandises, sous le portique d'Ostra-Brama. Je fis ce métier pendant trois ans. Il serait injuste de dire, que ces années eussent été malheureuses, au contraire, ma vie s'écoula douce et calme. Je venais ordinairement de bon matin avec ma boutique, la ville était plongée dans le sommeil; j'assistais à la messe qu'un prêtre disait sous le portique d'Ostra-Brama; souvent j'étais seule à écouter le Saint Office, ou ci

compagnie de quelques laitières, ensuite je me mettais à ma place. Je vendais des images de la Sainte-Vierge, des Saints, des livres de piété, des abécédaires, des chapelets, des croix, des grains de verre, des rubans, des épingles, des bagues en étain, des médailles, des belles choses que les villageoises, allant au marché, admiraient beaucoup. Depuis l'aube je restai en plein air, au milieu d'une foule de passants, j'eus toujours quelques florins de gain, je ne manquais pas de nourriture et je me sentais heureuse, très heureuse. Tout ce monde qui venait prier sous le portique m'apparaissait bon et humain. Le soir, à la tombée de la nuit, quand les mendiants venaient prier sous le portique, je m'en allai à la maison, je filais et aidais ma maîtresse à faire son ménage. Mes rêves même étaient alors joyeux. Souvent je vis en songe l'enfant Jésus et la Sainte Vierge qui me jetaient un sou pour acheter un pain blanc ou un verre de lait. A présent je n'ai jamais de rêves pareils, même en songe, l'âme ne peut pas être allègre, quand le cœur saigne. Un homme heureux l'est aussi en songe, celui que le sort éprouve, pleure même en dormant. Mon Dieu, que je me souviens bien de ces trois années, passées sous le portique d'Ostra-Brama. L'hiver seulement m'incommodait seulement un peu, car je manquais d'habits chauds pour me vêtir, il fallut réchauffer les mains avec mon souffle, battre des pieds pour les dégourdir. Il y avait des femmes qui apportaient des couvets d'argile pleins de braise; celles-là se moquaient de moi en voyant que je grettai, et quand il faisait bien froid, je pensais au printemps, à l'été, ou je disais une prière pour me ranimer et prendre courage. Un soir, c'était vers la fin de ces trois mémorables années, je revins à la maison, souffrante; c'était un jour d'automne,

froid, pluvieux, je revins trempées jusqu'aux os, mais ce qui pis est, mes chapelets et images étaient mouillés. (Ma Maîtresse, en voyant ce dégat eut envie de me battre. Je pleurai et je restai tard la nuit à sécher devant la cheminée les objets mouillés, mais comme le feu était alimenté par un bois humide et donnait plus de fumée que de chaleur, et j'étais encore à mon ouvrage, quand on sonna les matines; il était quatre heure. A peine étais-je couchée et endormie, après avoir pleuré les yeux de ma tête, que ma maîtresse me réveilla en me gourmandant et me rappellant que c'était dimanche, et que les paysans arrivaient de bonne heure au marché; elle me signifia l'ordre de me rendre sur le champ à la porte d'Ostra-Brama. Je n'avais dormi de toute la nuit, je tombais de lassitude, ma tête était lourde, mes pieds chancelants, mes paupières fermaient, mais qui est en condition, doit obéir, je me levai et partis. Les rues étaient désertes, personne sous le portique, pas même les femmes de la halle qui sont les plus matinales, toutes dormaient encore, moi seule j'étais forcée de veiller. Je m'assis en pleurant, mais la fatigue me dominant, je m'appuyais contre le mur et m'endormis d'un profond sommeil. Je ne sais combien de temps j'étais là plus morte que vive, quand, m'étant reveillée, je manquai mourir de frayeur: tout ce que contenait ma boutique avait disparu, le tréteau seul était là, mais point de chapelets, d'images, de grains de verre, rien. Je ne saurais vous dépeindre mon desespoir; j'aurais préféré mourir mille fois, je me mis par terre en pleurant à chaudes larmes, les marchandes se moquèrent de moi. Je courus vers l'image de la Sainte Vierge en implorant son aide. Elle aurait pu faire un miracle, mais il parait que j'étais une trop grande pécheresse pour qu'elle m'accordât cette grâce. Je n'avais pas l'idée comment

me présenter devant ma maitresse et je voulus fuir; mais après avoir réfléchi qu'elle pourrait me soupçonner de vol et qu'étant pauvre et qu'ayant trois enfants il était de mon devoir de la servir pour l'indemniser de la perte qu'elle venait de faire, je me rendis donc chez elle en réprimant ma crainte. Ma maîtresse n'eut garde à mes larmes, elle me battit, m'arracha mes habits et me chassa de sa maison. Je m'assis sur une borne en sanglottant; une dame et un monsieur passerent près de moi, me demanderent ce que j'avais, et ayant appris la cause de ma douleur, m'ordonnèrent de les suivre. Je me rendis chez eux, et j'en remerciai le Ciel; c'était la Sainte Vierge qui me les avait envoyés; c'était un vrai miracle.

Mes nouveaux maîtres étaient de bien braves gens, bons, indulgents, pieux; ils menaient une vie exemplaire et ne me traiterent pas comme une servante, mais comme une orpheline qu'ils avaient prises par charité. Pourquoi cette félicité dura-t elle si peu; j'y étais si heureuse. On dit que le bonheur n'est jamais durable en ce bas monde. Ma maîtresse mourut ce qui me fit verser un torrent de larmes, ensuite mon maitre tomba malade, fut pris d'une défaillance extrême et dépérissait à cause de la douleur que lui causa la mort de sa femme. Dès que ses parents eurent connaissance de son état, ils arriverent pour régir et s'emparer du faible esprit de mon pauvre maître, qui devint leur esclave. Leurs procédés inhumains faisaient peine à voir. Souvent mon maître manquait du necessaire, quand les domestiques de ces intrus se gorgeaient de tout son avoir. Plusieurs fois je pris le parti du moribond, en m'opposant à cette destruction, à cette rapine incessante, mais cela ne fit qu'exciter leur mauvais vouloir contre moi, ils me menacèrent et ourdirent contre moi une vengence. Ils complotèrent si bien, qu'ayant commis un vol

eux-mêmes, ils rejetèrent la faute sur moi. Je ne pouvais prouver ~~mon~~ innocence; mais indignée je courus en pleurant auprès de mon maître en me plaignant d'une pareille injustice. Il voulut prendre ma défense, mais les parents survinrent, m'injurièrent en sa présence et le sommèrent de me chasser. Ils firent tant par leurs cris et vociférations, que le vieillard, par son silence, donna une tacite condescendance à leurs impérieux désirs. Il n'eut pa la force de leur résister. On me mit à la porte, au milieu d'une huée de rires, sarcasme, outrages de la part des domestiques. Combien le coeur me saignait de quitter cette maison, où j'avais été si heureuse, où je laissais mon pauvre vieux maître en but à tous les mauvais traitements de ces brigands. Mais il n'y avait rien à faire; je pris mon paquet d'effets et me rendis au portique d'Ostra-Brama. J'y restai toute une journée, toute une nuit, vous m'y vites et vous connaissez le reste.

Edouard qui avait écouté avec la plus grande attention le naif récit de la pauvre fille se leva et après avoir réfléchi un instant:

– Pauvre orphéline, dit-il, vous avez eu un dur passé, sans joie, sans famille, livrée à une vie vagabonde. J'ai espoir que votre avenir sera plus heureux.

Julie ne répondit rien.

– Savez-vous lire! lui demanda-t-il.

– Un peu.

– Qu'avez-vous lu?

– Des livres de piété.

Quel dommage, pensa le jeune tuteur. Si belle, à n'en pas douter, pleine d'intelligence, de capacité, de noblesse, elle va disparaître dans la foule et périr dans ce milieu vulgaire. Il voulut encore parler avec Julie, mais elle lui

indiqua la chandelle qui était sur le point de s'éteindre et dit à mi-voix.
- Bonne nuit, Monsieur, il se fait tard.
Edouard tourna la tête encore une fois, sortit et s'en retourna silencieux, pensif et inquiet, ne sachant lui même se rendre compte de ce qui l'agitait.

6.

Une confidence est souvent un lien puissant pour joindre d'amitié deux personnes. On a beau ne pas se connaître; quand une parole pleine de confiance, un épanchement à coeur ouvert où on découvre son passé, deviennent des attaches à une affinité de pensées réciproques. Edouard sentit une attraction bien plus forte pour la mystérieuse orpheline, depuis qu'il connaissait sa vie passée, depuis qu'il l'avait secourue, pour lui donner un avenir moins misérable. Elle aussi, quoique avec crainte, comptait sur son appui. Et ce n'est pas seulement le récit de sa vie qui attira Edouard vers Julie, il s'interessait à elle par pitié, par curiosité et par admiration pour sa rare beauté. En somme, toutes ces considérations réunies, il ne put l'oublier. En revanche, elle devait aussi songer à lui, ne serait-ce que par un sentiment tout naturel de reconnaissance. Leurs relations avaient un caractère fort original.... lui y apportait une délicatesse que personne ne se sent ordinairement en devoir de gratifier une personne de condition inférieure, un abord calme, une prudence réfléchie, un désintéressement complet; elle sentait un trouble mêlé d'incrédulité, une gratitude qu'elle craignait de témoigner, une perplexité incessante de voir son bienfaiteur changer de caractère et de procédés. Ils se voyaient tous les jours; Edouard lui demandait comment allait son trafic, sa santé; elle répondait toujours avec appréhention,

redoutant chaque geste un tant soit peu hasardé. Il n'y avait pourtant pas de quoi tant l'alarmer, vu qu'Edouard n'était ni tellement pervers pour la séduire, ni d'un esprit tellement borné pour en devenir amoureux. La figure charmante de Julie, sa douce voix, son regard profond, avaient bien quelque prise sur ses sens, mais un moment de réflexion faisait disparaître ce charme. Edouard avait eu ses rêves d'amour, il avait aimé jadis, mais comme tout jeune homme de coeur, il cherchait dans cette passion divine un aliment pour l'âme, pour la pensée et non un passe temps pour le coeur; il rêvait avec une Corinne qui eût pu le comprendre, l'entraîner dans une extase poétique, ceindre son front de belles fleurs de l'imagination. Et pourtant, quand il regardait les contours de ce visage classique qu'il scrutait l'expression de son regard, l'intention de son sourire, il lui semblait parfois que cette simplicité n'était que jouée, que cet ensemble ravissant devait être le reflet d'une âme poétique. Que de fois nous nous sentons entraînés vers une femme par son regard enchanteur, nous croyons y trouver un monde idéal, mais dès qu'elle ouvre la bouche, l'illusion s'évanouit. Il est certain, que la statue à laquelle Pigmalion eut voulu donner la vie et qu'il aima pour ses formes divines, le tortura moins avec son insensibilité de marbre, que ne le fait une femme qui est douée de sentiments élevés. — Et pourtant on pourrait compter par milliers de femmes pareilles: vous les voyez, vous vous retournez pour les observer; leur coeur semble jeune, leur intelligence supérieure, leurs yeux parlent de rêves de grandeur, leur sourire pétille d'esprit, leurs mouvements vous promettent un trésor de sentiments. Mais priez les qu'elles restent muettes, qu'elles se taisent pour toujours, car vous tomberiez en défaillance, si elles allaient proférer une parole. Souvent vous restez terrifié en voyant le contraste qui existe entre l'expression du regard et la valeur du langage. Mais qui en est fautif!

Toi seul crédule jeune homme, qui serait capable d'étreindre une ombre la nuit, pourvu que cette ombre se para d'une teinte mélancolique. Nous n'en voudrions pas aux femmes de nous éconduire si elles étaient aussi belles en leur for intérieur, qu'elles le sont extérieurement, si au lieu d'instincts elles possédaient une âme qu'elles savent si bien simuler, si, au lieu d'une prose triviale elles étaient aussi poétiques comme leurs yeux semblent l'énoncer, si, au lieu d'être aussi froide comme le pôle arctique, elles couvaient dans leurs cœurs cet amour chaleureux qu'elles ont le talent de jouer si admirablement. Mais, ne faudrait-il pas les disculper aussi, peut-être qu'elles ne nous tromperaient pas si.... mais laissons là ce raisonnement pour ne pas ressembler au voyageur qui voyant au loin des fleurs, s'écarte de la grande route et suit des sentiers tortueux pour aller les examiner de près. Revenons donc à notre histoire. Ce qui affectait surtout Édouard, à la vue de la pauvre fille, c'était son manque d'instruction. Il était, il est vrai, presque certain, que si elle pouvait vivre au milieu d'un autre monde, si elle était imbue de pensées nouvelles, elle deviendrait un être extraordinaire, divin, possédant tout ce dont on peut créer un idéal. Et il lui fallut bien conclure cette hypotèse pour pouvoir s'expliquer son attachement pour Julie. Pourtant, cette hipotèse formée à priori, ne reposait pour le moment, que sur une qualité bien évidente, sa grande beauté. C'est par elle qu'Édouard déduisait le reste, prenant sa piété poussée jusqu'à extase, et qui était son trait caractéristique, comme preuve de sa grandeur d'âme. Comme il la saluait chaque matin, et lui disait bonne nuit chaque soir, il s'habitua de la voir chaque jour tous les jours, et s'attacha tous les jours plus à la pensée de faire un essai, de tâcher de lui donner de l'éducation, qui il est vrai, arrivait un peu tard, mais il fondait ses espérances sur

sur l'excentricité de Julie, sur ses facultés de conception et aussi sur cette éducation empirique que donne la ville et qui est comme une étude élémentaire, capable d'élever l'âme, si elle ne la flétrit préalablement. Julie prouvait tous les jours que cette éducation citadine qu'on respire dans l'air et qui rend l'habitant de ville beaucoup plus intelligent que celui de la campagne, n'avait pas été perdue pour elle. La fillette en avait profité, non en soutirant de cette science le venin de l'astuce, comme s'en imbibent la plupart d'hommes et de femmes de sa condition, mais elle en avait tiré tout ce qui était esthétique, bon, noble, elle avait aussi hébergé ça et là quelques notions et ne manquait pas d'aplomb. Mais ce que personne ne lui avait appris, et qui était comme une inspiration céleste, c'est un tact admirable dans sa manière d'être, dans chacun de ses mouvements, dans sa parole; un pressentiment de la vraie dignité et d'une pudeur chaste, un instinct qui dirigeait ses moindres paroles et actions. C'est surtout sur ce tact parfait qu'Édouard fondait le plus ses espérances, car, étant souvent témoin de toutes les sottises, dont se rendait coupable la haute société, il était certain que cette rare vertu dans la classe inférieure ne pouvait être que l'apanage d'une grande âme. Cet axiome semble peut-être paradoxal, je pourrais pourtant le constater, si je ne craignais de m'y arrêter trop longtemps. Edouard avait bien la ferme résolution de donner des idées plus étendues à la jeune fille, mais il ne savait comment s'y prendre. Il était trop tard de penser à un enseignement régulier, surtout dans sa condition. Édouard passa en revue, dans sa mémoire tous les ouvrages qu'il connaissait, et se convainquit, que ceux qui voulaient s'istruire, sans avoir suivi une instruction systématique et sans faire choix de lecture, peuvent il est vrai, en tirer quelque avantage, mais ils risquent aussi de se heurter contre des écueils dangereux. Il y a bien quelques gouttes de vérité surnageant dans les livres, mais elles flottent sur une

mer de faux principes et d'accessoires banals; il faut les extraire comme une petite quantité de couleur délayée dans une grande quantité d'eau. Parfois même la teinte en est tellement troublée qu'on ne peut la dégager de la lie. Il savait aussi que l'âme simple de cet être naïf prendrait pour des vérités les sarcasmes jetés à la légère ou dans le but de la moquerie. Voulant donc préserver sa pupille de toute influence dangereuse Edouard pensa lui donner des livres de son choix. Il commença par l'engager à remplir ses heures de loisir en faisant de la lecture. Si, dans son état primitif, pensait-il, elle pourrait, en se parant d'atours somptueux éclipser bien de femmes de notre société, que serait-ce si elle arrivait à un certain développement moral. Mais Edouard en raisonnant ainsi, ne réfléchissait pas, comme le font ordinairement ceux qui n'ont que l'accomplissement de leurs désirs en but, quelles seraient pour la jeune fille les conséquences d'une pareille éducation; l'avenir n'y comptait pour rien, il ne mettait même pas le bonheur de Julie dans la balance de ses projets. Un soir qu'il reconduisit la jeune fille d'Ostra-Brama à sa demeure et l'interrogea en ce sens:

– Julie, n'éprouvez-vous quelque ennui à rester toute la journée oisive, devant le tréteau.

– Oisive, reprit-elle, la belle idée, mais je tricote, je dois prendre garde aux passants, et je fais mes prières.

– Il y a pourtant des heures de relâche, ne sentez-vous le désir d'un travail plus élevé?

– Je vous ai dis que je priais, répondit-elle, ne comprenant pas où Edouard voulait en venir.

– On ne peut donc pas prier sans cesse.

– Comment pas sans cesse, riposta-t-elle d'un air étonné!

– Mais sans doute dit Edouard il y a des moments où....

– Je ne vous comprends pas.

– Ne vous est-il jamais venu à la pensée, dévoilant enfin son idée, de lire quelque chose?

– Si j'étais dans une autre condition – peut-être, mais dans la mienne, à quoi cela aboutirait-il?

– Il est toujours préférable, dans quelque condition que ce soit de savoir quelque chose.

– Cela se pourrait dit-elle avec indifférence.

– Je voudrais, dit Edouard, que vous lisiez... je vous donnerais des livres... je les choisirais moi même, et bientôt grâce à eux vous connaitriez mieux les hommes, Dieu et tout ce qui existe.

– Je vous remercie, Monsieur, merci.... mais?...

– Mais quoi?

– Mais on dit tant de mal des livres... j'ai oui dire.....

– Il y en a de mauvais et de bons, mais j'en ferais le choix moi-même.

– Pourtant dit Julie, après un moment de réflexion, les livres sont écrit pour ceux qui ont appris, je ne sais rien, à quoi donc servirait ma lecture quand je n'y comprendrais rien.

– On peut obvier à cet inconvenient, reprit le jeune lecteur, en commençant par des livres élémentaires, très faciles à comprendre, ensuite en y mettant un peu de bonne volonté, vous finiriez par tout concevoir.

– La volonté ne me fera pas défaut, mais je doute que cela aboutisse à quoi que ce soit... et puis je dois travailler, je n'ai pas le temps de m'adonner à la lecture, comme le font les dames et les messieurs.

– Essayez toutefois.

– Si vous l'ordonnez.....

– Je ne fais que prier ... Voici le premier livre, plus tard je vous en donnerai un second.
La petite prit le livre d'un air indifférent, salua et se rendit à sa demeure souterraine.

7.

Edouard suivait les progrès de son élève avec une inquiétude et curiosité extrêmes. Ils étaient d'abord très lents, car elle ne lisait qu'avec contrainte, et par condescendance aux volontés de son tuteur. Malgré le choix minutieux qu'Edouard fit des ouvrages qu'il lui donnait à lire, ils ne pouvaient être tous à sa portée, aussi ne les comprenant pas, la lecture la rébutait. Pourtant cela ne dura pas longtemps, au fur et à mesure qu'elle apprenait à comprendre la langue, les mots, les pensées, elle s'identifia avec ce monde littéraire, si différent de son monde de la rue, le désir de tout connaître s'empara de son âme et elle s'adonna à l'étude avec passion. Mais avec ce gout pour l'étude naquirent aussi une inquiétude, une tristesse indéfinissable. En acquérant des connaissances, elle sentit sa nulité et aspira à quelque chose de mieux. Sa piété lui servit de sauvegarde contre un complet découragement, mais elle était encore trop jeune pour pouvoir élever son âme à une abnégation tellement stoïque, pour mépriser tous les biens de la terre et ne rien regretter. Elle soupirait malgré elle demandant la Sainte-Vierge pourquoi elle l'avait faite si pauvre. Sa boutique, son misérable réduit, tantôt encore un sujet de joie pour la pauvre enfant lui parurent à présent mesquin et sinistre. Une fièvre lente commençait à la miner en songeant, à elle même, à son entourage qui lui parut vulgaire, qui ne pouvait la comprendre, et avec

lequel elle était obligée d'être en contact continuel. Tout ce changement s'opéra lentement, imperceptiblement, Edouard ne se doutant pas de son état moral, n'avait d'yeux que pour ses progrès. Car, autant que les commencements parurent ardus à Julie, dès qu'elle en eu franchi le seuil, elle vola, déroula avec une étonnante sagacité, le fil conducteur de l'intuition dans le dédale de la science, ne demandant ni aide, ni éclaircissement, elle devinait certaines choses, pressentait d'autres et semblait se les ressouvenir, comme si elle en eu jadis connaissance. Il y a de ces intelligences rares qui en s'instruisant, semblent ne rien apprendre de nouveau, tout leur est familier, on dirait une récapitulation. Edouard, enivré de bonheur en l'entendant causer et demander des livres toujours nouveaux n'observa pas le changement qui s'était opéré dans l'humeur de la pauvre fille. La tristesse était répandue sur ses traits, la contrainte se lisait sur ses lèvres, une altération d'esprit dans toute sa personne, et pourtant il ne voyait rien. Edouard écoutait seulement avec ravissement ses raisonnements, ses opinions, chaque étincelle, jaillissant de cette intelligence à peine éclose le transportait, il la portait dans son cœur, s'en exaltait et espérait récolter des trésors toujours nouveaux. C'était sa création..... Il ressemblait au voyageur qui ayant amassé une bonne quantité de ramilles, fait tous ses efforts pour les allumer et y ayant réussi, se réjouit de les voir flamber, quoique ce feu peut incendier toute la forêt. Aveuglé par sa joie, le jeune précepteur s'attacha encore avec plus d'ardeur à son élève; de son côté Julie, devenant avec lui plus familière, ne le craignit plus; elle eut tant de preuves de la noblesse de son cœur, de l'élévation de son âme, qu'à son insu, elle se prit à l'affectionner sincèrement. En ce moment, quoique leur sentiment réciproque ne pouvait encore être qualifié de passion, pas même d'attachement, pourtant le germe d'un grand amour naissait déjà, tout en paraissant faible et incertain. Il la voyait embellir, mais il ne songeait qu'à cultiver son esprit,

c'était un essai…, son amour propre y était mis en jeu. Elle le voyait bon, compatissant, mais elle était certaine qu'Edouard était de nature froide. Il lui paraissait étrange, malgré toute sa chasteté, qu'un aussi jeune homme ne lui eut jamais dit une parole capable de la troubler; elle en cherchait l'explication dans sa pauvreté dans son abaissement intellectuel et se convainquit, que la beauté sans ces accessoires ne valait rien. Ce monde, brillant, paré, riche, splendide qu'elle entrevoyait dans les livres l'attirait comme un aimant. Si je vivais dans son milieu, pensait-elle, je trouverais tout ce qui me manque à présent; la beauté serait relevée par les parures et elles supléraient au manque d'instruction; dans la misère, le travail, qu'est ce qui peut paraître. Pourtant elle sentait qu'elle avait quelque mérite, qu'elle valait mieux que beaucoup de ses pareille. En tout cas, il est certain, que le moyen qu'Edouard employa pour arriver à ses fins, n'était pas bon, puisque les résultats en étaient si déplorables. Nous avons dit déjà, qu'à mesure que Julie avançait dans ses études, sa gaîté, sa sérénité disparaissaient, elle devenait sombre, pensive, inquète, elle ne se sentait plus à sa place. Bientôt même, le genre de vie qu'elle menait lui devint à charge, elle s'ennuyait devant son tréteau; les femmes de la halle qui se moquaient d'elle, la vexaient, les acheteurs la fatiguaient; la prière seule calmait encore cette pauvre existence, troublée connaissance du bien et du mal. Cette vie autrefois calme et heureuse lui parut maintenant insupportable. Le retour vers le passé était impossible, la porte en était close pour toujours; l'homme peut tout apprendre, tout savoir, mais il ne saurait dégager de la pensée la douleur qui l'obsède. Que ne doit-on faire un choix vétilleux de maximes dont on se nourrit, si, dès qu'elles s'enracinent dans notre cerveau, elles peuvent selon la nature de leur conception, nous rendent malheureux pour toujours, les expulser ensuite, devient une impossibilité morale. Edouard ne percevait rien, car

car la jeune fille lui cachait ses pensées et sentiments personnels par honte et par fierté. Elle voulait ne point désirer plus qu'elle ne possédait. Tout en se sentant malheureuse et empoisonnée, Julie ne repoussait pas le prisme qui la rongeait. Edouard lui donnait des livres toujours nouveaux, elle les dévorait avec la même délirante animation, et il s'étonnait seulement de ses rares capacités. Une année s'écoula ainsi, une année qui changea la phase de son existence, grâce au germe qu'elle fructifia. En vérité, le spectateur le plus indifférent eût dû s'émerveiller en voyant cette simple jeune fille, à peine déchiffrant des livres de prières, lisant maintenant tous les ouvrages et les comprenant aussi bien que les femmes les mieux élevées. Edouard pouvait causer avec elle, avec le plus parfait abandon, étant sur qu'elle le comprendrait, il n'était plus forcé, comme par le passé de peser ses moindres paroles, de peur qu'elles ne fussent au delà de sa conception. Enivré par son triomphe de voir son chef-d'œuvre réussir, au delà même de ses espérances, il s'esquivait chaque matin hors de sa demeure, pour se rendre auprès de la jeune fille pour admirer ses beaux yeux noirs qui parlaient à l'âme, car cette âme maintenant, parlait, vivait, brillait d'un éclat lumineux. Edouard croyait voir un ange s'élever au dessus de la terre, et tâchait de la retenir par ses ailes. Le jour où il lui dévoila ses pensées, et qu'il se sentit compris, le jour où il la vit planer au même zenith que lui... Edouard découvrit tout d'un coup qu'il l'aimait. Cela ne pouvait être autrement.

8.

Le jeune homme ne lui fit pas part de ce qu'il ressentait, elle pourtant se douta de tout, frisonna, passa ses mains sur son front et méditant tristement, ne quitta pas sa masure. Elle repassa dans sa mémoire toutes les péripéties de sa vie et surtout celle de l'année qui venait de s'écouler, regretta le passé et redouta

l'avenir. La prescience de son cœur lui avait fait découvrir le sentiment d'Edouard, elle en était fière, elle en éprouvait un charme suave, c'était comme un écho répondant à une attente vague et anxieuse, malgré cela, elle s'en inquiéta terriblement.

– Qu'en résultera-t-il, toi seule le sait Sainte Vierge, s'écria-t-elle, et tu éloigneras tous les malheurs de la pauvre orpheline. Ah! pourquoi m'a-t-il connu, pourquoi ai-je franchi le seuil de ce monde où l'entrée m'est interdite? En pensant ainsi elle étouffait dans sa petite chambrette, ayant besoin d'air, elle sortit dans la rue pour respirer plus librement.

– Et moi, ai-je de l'amour pour lui?... Si je devais ne le voir jamais, il me semble que j'en mourrai! Edouard, c'est mon père, mon protecteur, mon bienfaiteur, mon ange gardien, tout mon univers. Mais qu'il ne le sache pas, qu'il ne découvre jamais qu'il m'a brisé la vie, que je l'aime... Mon amour empoisonnerait son existence, car le connaissant, il en ressentirait des remords. Non, non, il ne le saura jamais, jamais..... Elle se sentit en ce moment tellement pauvre, brisée, agitée, que tournant ses regards vers le portique d'Ostra-Brama, où elle avait puisé si souvent des consolations dans la prière, elle s'y rendit en hâte et s'y agenouilla à sa place accoutumée. Elle voulut prier, mais des pensées sinistres, étranges, incohérentes l'obsédèrent, voltigeant devant elle comme des fantômes, elle ne peut prier! La pauvre fille se prit alors à pleurer.

– Que je suis méchante, perverse, pour être tellement préoccupée du monde, de moi-même, de ne pouvoir plus recourir à mon seul ancre de salut. Et toi, Mère de Dieu, tu me repousses, alors que j'ai le plus besoin de ta protection. Que deviendrai-je avec tout ce qui fermente dans mon âme, avec tout ce qui se passe

autour de moi? Ah! Sainte Vierge, donne moi du courage, fais que je sorte de cette lutte sans lâche, sans reproche, mais immaculée. Fais que je choisisse la vertu et la douleur, que le vice et la joie. Ma mère, envoie moi la mort au moment de la défaillance. C'est ainsi qu'elle priait, car ses prières d'autrefois ne lui suffisaient plus, elle les trouvait froides, incompréhensibles, comme tous ceux qui ont recours à une inspiration intérieure, pour élever sincèrement leur âme vers Dieu. Elle resta encore longtemps agenouillée, pleurant, méditant, et s'en retourna enfin chez elle en pensant à Edouard, à l'avenir, un peu plus calme, car elle espérait en la miséricorde divine, refuge, que son âme pure, avait l'habitude de chercher depuis son enfance. Le lendemain, après avoir passé une nuit d'insomnie, Julie, ne se dirigea pas vers la porte d'Ostro-Brama, elle se leva et alla se promener hors de la ville. Edouard ne l'ayant pas trouvée à sa place, se rendit tout inquet à sa demeure, mais il frappait en vain, la porte en était fermé. Mille pensées obsédèrent alors son esprit; il ent pressentir mille dangers auxquels il n'avait jamais songé auparavant; il courait çà et là ne sachant que devenir. Il revint après un laps d'une heure, frappant de rechef, mais en pure perte, personne ne répondait. L'inquétude, les conjectures croissaient d'avantage. Tantôt il restait comme une statue appuyé contre la porte, tantôt il courait comme un fou à perte haleine. Enfin il la rencontre, comme, comme elle revenait à la maison, alors tout joyeux, ému, il courut vers elle, ne réfléchissant pas à ce qu'il faisait.

– Pour l'amour de Dieu, où avez-vous été? Il y a deux heures que je cours comme un possédé... J'ai manqué devenir fou.... Que vous est-il arrivé?

– Mais rien du tout répondit Julie, en maîtrisant son émotion, à la vue de l'élan passionné d'Edouard, Je me sentais souffrante et je suis allé me promener hors de la ville.

— Eh! quels durs moments vous m'avez fait passer! En disant ceci il respira plus librement, se calma et réfléchissant qu'il ne pouvait s'entretenir avec Julie dans la rue, il la salua et s'enfuit.

La frayeur qu'il venait de ressentir fit connaître à Edouard ses propres sentiments qu'il n'avait pu jusqu'alors définir lui même, ou qu'il avait voulu cacher à sa propre conscience; force lui fut de faire une confession sincère et de délibérer sur l'avenir.

— Je l'aime, se dit-il, oui.... mais qu'en résultera-t-il; puis-je l'épouser? Puis-je lui sacrifier le monde, ses exigences, ses lois impérieuses, les parents, les amis, tous enfin? Et d'ailleurs m'aime-t-elle? Si elle m'aime?... quel sera notre avenir?. quelle fin?... Il ne sut que répondre, mais il fit ce que beaucoup font dans de cas pareils. Il médita à la légère sur les conséquences de sa position actuelle, reprit ses habitudes buvant sans réflexion le nectar de sa passion, qui tout en le menaçant, le berçait voluptueusement. Qu'il y a peu d'hommes assez forts, assez héroïques pour maitriser un amour naissant, qui saurait braver son charme enchanteur à la vue d'un avenir menaçant pour l'objet aimé. Ordinairement l'homme transige avec sa conscience, se jette en aveugle dans les bras du destin, sachant que tout en ce monde a une fin. C'est ce que fit Edouard; il savait bien que sa conduite était répréhensible, mais il était faible. Il est vrai, qu'après avoir créé une âme après l'avoir dévelopée, embellie, après l'avoir vu s'épanouir d'une manière brillante, ravissante, l'abandonner, laisser là son oeuvre! C'est un sacrifice au dessus des forces humaines. Il voulut au moins tracer un plan de conduite pour l'avenir, tout en fermant les yeux sur ce qui en résulterait, mais il ne put délibérer à froid. Il était tout ému, tout enflammé par l'espérance

d'un bonheur extrême, d'un amour grand, unique. Au lieu de penser à soi, à Julie, il rêvait à des entretiens charmants, doux, enivrants, à toute une série de faits attisants une passion longue, fougueuse, enchanteresse. En délibérant sur une masse de choses, il sentit, que Julie, qui n'était plus celle qu'il avait connue il y a un an, devait changer de logement et d'occupations. Il pressentit pourtant, qu'il serait difficile de l'y contraindre, car il ne savait pas à quel point la vie d'aujourd'hui lui pesait, comme son trafic la lassait.

– Elle sait faire des ouvrages à l'aiguille, elle pourra s'entretenir avec.... quoique au fond, c'est moi qui vais pourvoir à ses besoins, c'est mon devoir. Je lui louerai un appartement pauvre, modeste, mais au moins aéré, où l'on puisse apercevoir un coin du ciel, où l'on puisse exister.... il faut qu'elle y consente.

Absorbé par ses pensées, il se dirigea de nouveau le soir, vers la porte d'Ostra Brama, et n'ayant pas rencontré Julie dans la rue, il se rendit à sa demeure. Elle s'y trouvait. Dès que la porte s'ouvrit, elle se retourna, mais ne parut pas étonnée de sa présence.

– Je suis venu m'informer de votre santé.

– Oh! je suis tout à fait bien portante, répondit-elle avec un air de gaîté joué.

– Je sais pourquoi vous étiez malade, continua-t-il, je pressentais bien de fois que cette abominable demeure vous ferait mal; je n'enfermerais pas ici un prisonnier.

– Les pauvres dit Julie ont une santé plus robuste et la nécessité les rend plus patients, je me trouve bien ici.

– C'est impossible, répondit Edouard vivement, vous tachez de vous le persuader... vous vous trompez vous même. Je ne vous permetterai pas de demeurer ici plus longtemps. – Julie se retourna interdite.

– Pourquoi?

Comment peut, un être jeune, vivre sans air, sans soleil, sans voir le monde et le ciel?

– Quand on y est contraint par la nécessité!

– Cette nécessité n'existe pas pour vous.

– Comment le savez-vous?

– Demain je vais vous donner un autre logement.

– Un instant, Monsieur, interrompit Julie, vous pouvez vouloir me combler de bienfaits, mais puis-je recevoir vos offres?

– Et pourquoi non, veuillez me l'expliquer?

– Vous ne savez pas comme est dur le sentiments de l'obligé, quand il ne peut acquiter ses dettes. Je vous dois déjà beaucoup trop.

– Vous ne me devez rien; c'est moi qui suis votre obligé.... Si vous saviez comme j'étais heureux alors.

La fillette se tut, il continua:

– Mais écoutez, mon projet. Votre trafic est peu lucratif et asservissant, car, on est en but aux mauvais traitements de la classe inférieure.

– Et dont je fais partie, interrompit Julie.

– C'est faux, vous sentez vous même qu'il n'en est point ainsi. Votre santé et votre jeunesse doivent flétrir dans une vie pareille. Je ne veux pas vous dissuader du travail, au contraire, mais je désire vous en proposer un autre. Vous êtes habile couturière, aussi pourriez vous vous entretenir facilement avec le produit de vos ouvrages. Je vous louerai deux petites chambres bien à l'écart dans un lieu honnête, tranquille, loin du monde.

Mais à quoi bon tout cela, répondit Julie le coeur allègre, ne pouvant, malgré toute sa bonne volonté ressentir un véritable bonheur à l'idée d'une vie indépendante. A quoi bon tout cet embarras, puisque je me trouve bien ici?

– Mais ce sera encore mieux … comme je vous le propose, mille fois mieux, dit Edouard. En qualité de tuteur, permettez-moi de m'en occuper, et vous savez que je ne vous ai jamais trompée. En disant ceci il lui prit la main. La pauvre fille se sentit toute confuse, elle eut le vertige, son coeur battait à se rompre.

– Eh bien! c'est convenu, n'est-ce pas?

– Oh! je ne sais!

– Confiez vous à moi, je ne vous veux pas de mal. Je vais demain vous louer un logement. N'allez plus à Ostra-Brama. Vendez votre boutique. Vous allez voir que ce sera bien!… Demain je vais, avant le soir, vous arranger un petit ménage. C'est la dernière nuit que vous passerez dans cette cave. En parlant ainsi, il marchait, agité, ne pouvant maitriser sa passion, et Julie en le regardant à la dérobée restait muette et s'appuyait contre son lit.

– Je ne comprends pas comment j'ai pu vous laisser habiter ici aussi longtemps.

– Car vous ne m'aimiez pas, pensa Julie, qui sut lire tout ce qui se passait dans son âme.

9.

Le lendemain matin, Edouard prit son paletot, son chapeau, sa canne, son argent, et alla à la recherche d'un logement pour Julie. Il voyait déjà dans son imagination ce petit logis, le parait coquettement, s'y sentait heureux, et y rêvait un avenir délicieux. Mais, dès qu'il fallut allier la réalité avec l'illusion, les difficultés surgirent de toutes parts. C'était tantôt des chambres trop étroites, d'autres trop spacieuses; celles-là donnant sur une rue trop fréquentée, celles-ci sur une cour de mauvaise apparence; les unes avaient l'air trop mesquines, les autres avaient gardé la trace de locataires de mauvais aloi. Il voulait

absolument trouver une gentille niche, analogue à ses désirs, proprette, mignonnes, avec une vue sur les champs, les prairies, les rivières, loin du bruit, de toute malpropreté. En outre il désirait que les locataires fussent paisibles, honnêtes, discrets, et mille autres conditions, qu'il était difficile de trouver réunies. Il n'y a rien de pire que de prendre une vision pour point de mire de ses recherches, on a l'air alors de ressembler à celui, qui rêve qu'on le tue et ne peut se défendre. Midi sonnait, Edouard était encore en course, cherchant, regardant, parcourant les logements à louer, sans avoir pu rien trouver à sa guise. Il traversa beaucoup de rues principales, de quartiers peu hantés, et une masse de ruelles dont l'aspect repoussant lui ôtait toute envie d'y chercher une retraite pour sa protégée. Fatigué, il revint se reposer un instant chez lui, et se rendit ensuite aux faubourgs, toujours en quête de son logis idéal. Il parcourait Antocol, où il n'y avait presque pas d'habitations à louer, quand un juif qui lui servait de commissionnaire, vint lui indiquer une vieille habitation, au bord de la Wilija; cette maison était ombragée d'arbres touffus, et si bien masquée de tout côtés par leurs branches ramifiées, qu'on ne la voyait qu'en arrivant à sa porte. Pour s'y rendre on traversait un sentier si peu battu, qu'on aurait pu la supposer inhabitée et que le bétail qui paissait au bord de la rivière y avait seul frayé le chemin. La vue de cette maison disposa Edouard en sa faveur; son apparence pittoresque et agréable avait un cachet mystérieux et poétique, ce qui plus est: elle n'était habitée que par deux vieillards, mari et femme, seuls propriétaires et commensaux de ce lieu solitaire. On lui fit voir le petit appartement qui se composait de deux pièces obscures mais propres, d'un plancher pas trop uni, mais lavé avec soin de parois badigeonnés à neuf, des fenêtres ombragées par les buissons environnants.

Edouard paya le prix du loyer pour une année d'avance, voulant être sûr de posséder le plus longtemps possible ce lieu isolé. Il courut tout de suite en informer Julie.

- C'est la dernière fois que nous nous voyons dans cette prison; vous avez un nouveau logement; je crois qu'il sera à votre gré, loin du bruit, bien à l'écart, presque à la campagne, au milieu de la verdure.

- Si vite, déjà, répondit la jeune fille feignant l'indifférence, où est-il?

- A Antokol.

- Ah! si loin d'Ostra Brama?

- Au diable soit ma maladresse, dit Edouard, en se frappant le front, je n'y avais pas pensé. Mais c'est que j'ai parcouru ce matin toute la ville, sans avoir pu trouver un logement convenable.

- Ah! Monsieur, vous êtes allé le chercher vous même?

- Qu'y a-t-il d'étonnant? ce n'était qu'une promenade. Voici l'adresse de la maison et du propriétaire, prenez une voiture, emportez vos effets, partez, et le soir je viendrai vous voir. Il faut que nous nous entretenions sur ce qui vous manque encore pour m'en procurer.... Il vous paraîtra peut-être étrange de demeurer aussi loin du monde, de la ville, mais quand vous vous habituerez à cette vie de campagne, vous y prendrez goût.... C'est presque au village, on peut y oublier qu'on se trouve à proximité de quelques milliers d'hommes trottant dans la boue, Mais, partez....

- Je ne le puis encore, reprit Julie tristement, je dois avant....

- Avez-vous besoin de quelque chose? dites-le?

- Je dois aller faire mes adieux à ma tutrice d'Ostra-Brama.

En disant ceci, Julie eut des larmes aux yeux. Comme est fort le prestige de l'habitude. Ce souterrain, froid, humide, étroit, lugubre était loin de procurer

le moindre agrément, plus d'une prison avait un aspect plus gai, pourtant elle regrettait ce coin et son passé. Le lieu, où l'on a beaucoup souffert devient comme un sanctuaire où le coeur enferme le souvenir de ses douleurs, aussi le quitte-t-on avec peine, même dans l'espoir d'un avenir plus heureux. On regrette le passé qui nous suit comme une parcelle de nous même, tandis que l'avenir, toujours incertain, nous effraye. On ne peut donc s'étonner que Julie fondit en larmes, en s'agenouillant devant l'image de la Sainte-Vierge. Elle y resta longtemps, méditant, enfin elle se leva, jeta un dernier regard sur cette place où elle était restée tant d'années, pauvre, abandonnée, ensuite secourue et transformée. Elle fit ses adieux au passé, présentant un avenir tout différent, un avenir dont le linéament se dessinait déjà en traits incertains mais attrayants, inquiétants et dangereux.

- Mère Sainte, o ma tutrice, dit elle encore une fois, préserve moi de tout danger, comme tu m'as protégée jusqu'à ce jour. Tout est présentement un sujet de crainte pour moi; ma propre personne, l'avenir, lui, et tout ce qui m'arrive. Mère de Dieu, sois une mère pour l'orpheline. Et tout en marchant, elle se retourna encore plusieurs fois vers l'image miraculeuse; ensuite elle fit un paquet de tout ce qu'elle possedait, prit une voiture et se rendit à sa nouvelle demeure. Il est inutile de dire combien ce simple logement lui parut somptueux, un vrai paradis. On voyait d'une des fenetres, le ciel, les arbres, la verdure, on entendait le gazouillement des oiseaux, on respirait un air embaumé; de l'autre, la vue donnait sur les rives de la Vilija, sur des montagnes, dont les cimes brunissaient à l'horison à travers les branches des arbres. Il était impossible de ne pas ressentir un mélancolique bien être à la vue de ce coin solitaire qui semblait être oublié du monde entier, où aucun regard indiscret ne venait épier vos mouvements, où le bruit incessant, tumultueux

insupportable de la ville ne pouvait vous incommoder. Julie fureta tous les coins, déposa ses effets dans une des chambres, fit son lit, attacha au dessus l'image de la Vierge d'Ostra-Brama, et après s'être agenouillée, se mit à prier avec ferveur, tachant de réprimer ses larmes pour ne point en verser dans ce nouveau logement. Après, elle inspecta de nouveau ses deux petites cellules, ouvrit les fenêtres essaya les loquets des portes, arrangea les meubles, essuya les poussières, se mit sur le canapé et avait l'air d'un oiseau s'abattant dans sa nouvelles cages. Il faisait presque nuit quand Edouard arriva, apportant tout ce qu'il put prendre pour orner ce petit paradis. Il avait les poches et les mouchoirs pleins de petits objets dont Julie n'avait jusqu'à présent jamais connu l'usage et qui lui parurent d'un luxe exhorbitant.

– Eh bien! comment vous trouvez-vous ici? demanda Edouard en mettant le pied sur le seuil de la porte.

– Mais c'est superbe, il ne peut y avoir dans l'univers entier un réduit plus agréable, où l'on puisse se trouver mieux. Pourtant, dois-je vous l'avouer, je n'ai pu m'empêcher de pleurer en quittant mon taudis.

– Je le comprends et ne m'en étonne guère, répondit le jeune homme en soupirant. Il fut un temps où j'ai été emprisonné et lorsqu'on me libera, et que je m'en allai, je jettais des regards de regret sur la fenêtre de ma prison, où j'avais passé quelques années. Ce n'est pas tant le lieu où on a habité qu'on regrette, que le temps qui est passé et ne reviendra plus.

– Qu'apportez-vous, demanda Julie d'un air presque effrayé, en voyant les objets qu'Edouard déposait sur le canapé. Mon Dieu, voici de nouveaux cadeaux, et vous m'en avez déjà donnés beaucoup trop.

– Permettez que je mette tout en ordre, dit Edouard avec entrain. Ce ne sont que

des bagatelles ... mais les bagatelles font souvent plus de plaisir que les choses d'importance. On les aime comme de vieux amis, ou pour mieux dire on les préfère à des êtres indifferents. En disant ceci il tira une pendule qu'il plaça sur le dessus de la cheminée.

– Cela doit couter énormement, balbutea Julie, malgré elle.

Que ceci ne vous inquiète pas. Si vous voulez me faire plaisir, n'en faites plus mention. La pendule vous indiquera l'heure, c'est indispensable. Il est agréable de savoir la marche du temps qui nous rappelle souvent un souvenir, qui devient aussi un avertissement salutaire. Voici quelques tableaux pour orner ces murs dégarnis, un miroir; vous n'avez qu'à voir le reste vous-même et placer le tout selon vos souhaits. Demain je vais vous apporter des fleurs, pour orner vos croisées, un chien qui soit à votre service et ait soin de vous, et d'autres objets encore dont vous ne pouvez vous passer à présent.

– Mais, que non, je m'en passerai bien, s'écria Julie, je préfère m'en passer, vous m'effrayez en me comblant de tant de présents.

– Vous effrayer ... voici donc vos anciennes craintes qui reviennent?

– Presque, murmura Julie.

– Comment – ne me connaissez vous donc pas assez, dit-il avec un ton de reproche?

Elle se tut en soupirant imperceptiblement. Edouard ne demanda plus rien, et voulant distraire la jeune fille, ils examinèrent ensemble tous les coins de ce petit logement, arrangèrent les meubles et tout ce qu'ils possédaient. C'est ainsi que s'écoula cette soirée pleine de charme pour tous les deux. Edouard partit bien tard, pour se rendre à sa demeure.

10.

Voulant apaiser sa conscience qui lui reprochait amèrement toutes les dépenses qu'Edouard faisait pour elle, Julie se leva de bon matin et se mit à l'ouvrage, repassant dans sa pensée tout le gain qu'elle pourrait tirer de son travail. Elle conjectura qu'il lui serait facile de payer son loyer et tout ce dont elle aurait besoin, sans le secours de son tuteur, qu'elle recommençait à craindre, voyant qu'il devenait de plus en plus amoureux. Elle prit aussi la ferme résolution de lui dissimuler ses propres sentiments et simuler naïvement l'indifférence, comprenant parfaitement bien, que si Edouard eut connaissance de la profonde affection qu'elle lui portait, cela ne ferait qu'attiser le feu de sa passion et les suites pourraient en devenir funestes.

– C'est mal, pensa-t-elle que je reçoive de lui tant de cadeaux ; c'est lui donner quelque droit sur ma personne, il devient toujours plus amoureux, et je faiblis... L'avenir peut-être terrible ! mais comment agir autrement ? Il a détruit le prestige de ma vie passée, c'était peut-être de son devoir d'adoucir mon existence présente ..... J'aurais dû ne rien recevoir et fuir, dès que j'aperçus qu'il m'aimait, mais, le courage m'a manqué..... Qui sait ce que l'avenir nous réserve ?.... Ah ! cet état de choses ne peut durer longtemps, tout ceci aura une fin. Les tourmentes suiveront ce temps calme et serein. Il est affreux d'y penser. Mais, pourquoi y songer..... il sera bien assez temps de se résigner et souffrir quand l'orage éclatera... Mère de Dieu, ne m'abandonne pas !

Julie avait l'intuition nette de sa position et de tous les écueils qui la menaçaient, mais elle comptait beaucoup sur l'honnêteté d'Edouard, et sa décision bien arrêtée d'évacuer la place, dès qu'il lui révèlerait sa passion. Jusqu'à présent, Edouard ne s'était pas prononcé, n'ayant osé en faire la moindre mention

à Julie. Il est vrai que les apparences prouvaient, à n'en pas douter, combien il l'aimait, mais on pouvait à la rigueur faire semblant de ne pas le comprendre et feindre l'ignorance. C'est ainsi, que redoutant l'avenir, se complaisant dans cette vie pleine de liberté qu'elle menait présentement, la pauvre fille tremblait à l'idée du lendemain qu'elle prévoyait sinistre. Les premières journées que Julie passa dans son nouveau logement, furent on ne peut plus joyeuses, malgré les noires pensées, qui venaient de temps en temps assombrir ce ciel azuré. Julie tachait autant que possible de les réprimer, voulant savourer ces moments de bonheur qu'elle savait si peu durables. Elle se mit, comme une enfant, à examiner tous les objets qu'Edouard avait apportés la veille, s'amusant à les tourner et retourner en tous sens avec une admiration marquée, et essayant l'usage qu'on pouvait en faire. Sa préoccupation fut telle, qu'Edouard la trouva encore plongée dans cette occupation. Il arrivait avec des pots de fleurs, qu'un cocher apporta et plaça sur la fenêtre; il était en outre accompagné d'un chien qu'il lui avait promis la veille. Le coeur de Julie battait avec force, et sa joie fut si forte qu'elle en éprouva un fort mal de tête.

– Ah! c'est par trop à la fois, dit-elle, il eut fallu au moins partager vos offres, pour que le plaisir dura plus longtemps, je m'y habituerai, et le charme en sera moindre.

– Alors, reprit Edouard, nous trouverons autre chose.

– Je vous prie, je vous conjure, interrompit Julie, rien de plus. A moins que vous ne vouliez me rendre malheureuse. Je pleure bien souvent à l'idée que vous dépensez tant d'argent pour moi, que vous me comblez de tant de bienfaits. Edouard ne lui permit pas de continuer et lui montrant le chien.

– Tu resteras ici Mignon, c'est ta maîtresse.

Le chien frétillait en caressant ses maîtres.

– Quelle charmante bête, fit-elle, en le prenant dans ses bras. Il sera bien choyé.... je m'amuserai avec.....

– Outre le divertissement qu'il vous procurera, vous en tirerez encore un autre avantage. Cet endroit est fort isolé, Mignon est très vigilant, et comme il n'aime pas les nouveaux venus, il vous préviendrait si quelqu'un intru venait rôder par ici.

– Je pense que sous ce point il n'y a rien à craindre, car quelle bonne raison auraient les voleurs de venir en ce lieu.

Edouard s'assit en regardant Julie, qui, quoique vêtue d'une simple robe foncée et d'un fichu rose passé autour des reins, avait une physionomie si radieuse, avec ses joues légèrement empourprées qu'elle paraissait plus belle que jamais. Ses beaux cheveux noirs, tressés en nattes et ceignant sa tête d'un simple bandeau, donnaient un relief remarquable à la blancheur transparente de sa peau, qu'une forte émotion pouvait seule colorer momentanément. Sa taille élancée et gracieuse pliait comme un roseau agité par la bise et dans chacun de ses mouvements, dans chaque tressaillement de ses nerfs, il y avait un laisser aller enchanteur, d'autant plus, extraordinaire et ravissant, que rien n'y était étudié, rien qui marquât la contrainte. C'était un naturel instinctif qui ne l'abandonnait jamais. Sa figure d'une pâleur idéale, eclairée par des yeux noirs d'un feu étincelant, formaient, avec une bouche petite fièrement arquée, quelque chose de tellement original, de ravissant, que l'être le plus indifférent aurait excusé la passion d'Edouard. Ajouter encore que ses traits classiques, s'animant pendant la conversation

Ses yeux reflétaient une intelligence tellement supérieure, que sa bouche tantôt souriante, tantôt empreinte d'une profonde tristesse, donnait à l'ensemble de sa personne un attrait tel que chacun à la place d'Edouard eut subi le charme de cet être extraordinaire. Elle était de ces femmes, dont la vue, même passagère, laisse une impression qui se grave pour toujours dans le coeur. Edouard, la tête appuyée sur ses mains, ne pouvait se lasser d'admirer Julie en silence; il rêvait avec délice à cette femme enchanteresse, ne se souciant pas de l'avenir.

- Pourquoi êtes-vous si triste? lui demanda Julie.
- Triste!
- Au moins en avez-vous l'air, ou peut-être êtes-vous pensif?
- Oui, il est vrai, je deviens pensif en vous regardant.
- Je ne demande pas la cause de vos méditations, interrompit Julie..... peut-être que je vous rappelle quelqu'un?
- Quelqu'un, qu'est-ce que cela signifie?
- J'ai pensé, ou plutôt, j'ai voulu dire que je vous rappelais sans doute quelque personne de votre connaissance.
- Ainsi vous me prenez pour un de ces hommes, à face double, dont la pensée peut voler vers un objet, tandis que son âme vit auprès d'un autre.
- Plus ou moins chacun fait de même.
- Quant à moi, non, dit Edouard, je ne saurais regarder une personne et penser à une autre.
- Vous pouvez au moins vous dispenser de songer à moi, répondit Julie. Vous m'avez comblé de tant de bienfaits, que vous n'avez plus aucune

obligation de vous inquièter plus longtemps de moi.
– Veuillez n'en pas faire mention, vous me rendez tout honteux.
Julie se tût, étant bien aise que la conversation changea de thèse et qu'elle prît une direction tout autre que celle sur laquelle elle avait semblé glisser. Edouard n'osant dire ce qu'il ressentait, resta muet assez longtemps sans changer de place et ayant toujours les yeux braqués sur Julie.
La pauvre fille sentait son regard qui la brûlait comme le soleil du tropique, elle n'osait faire un mouvement, proférer une parole, ses joues seulement devenaient plus roses, elle faisait et défaisait son courage et ne respira librement que quand Edouard prit son chapeau et s'enfuit à pas précipités.

11.

Je deviens chaque jour plus amoureux pensa Edouard en traversant les rues et se dirigeant vers sa demeure, je m'attache sérieusement à cette jeune fille et ne cherche aucun remède, ne fais aucun essai pour me soustraire à cette passion. Je me perds et entraine Julie dans cette voie dangereuse.... L'un des deux, ou il faut que je me déclare, ou briser ces relations!... Mais à quoi me décider, comment résoudre cette question?... Qui sait si elle m'aime, elle ne m'a jamais témoigné d'autre sentiment que une simple reconnaissance enfantine. Il se peut qu'elle ne partage pas l'amour que je ressents pour elle?... Une seule action inconsidérée m'a entrainé dans un chaos de difficultés inexprimable. Que faire? Comment tout cela finira-t-il? L'abandonner est chose impossible! que deviendrait-elle? Habituée qu'elle est à présent à un autre

monde, à d'autres conversations, à un autre traitement. Comment pourrait-elle se faire à la rude vie du passé dont elle a franchi le cercle restreint? Non, je ne puis l'abandonner... Mais puis-je vaincre ma passion? C'est au dessus de mes forces... Si je pouvais la voir tous les jours, admirer son ensemble enchanteur, je ne souhaiterai rien de plus. Il faudrait seulement savoir si elle m'aime... Si c'est le cas, si elle m'en fait l'aveu? pourrais-je envisager d'un air froid cet amour que j'ai suscité, que j'ai en quelque sorte créé, et lui donner pour toute consolation une amitié froide, reservée, qui tenant en laisse la passion, ne nous procurerait pour tout délassement que des entrevues rares et cérémonieuses. Que faire? L'état actuel ne peut durer plus longtemps, il doit y avoir une solution. Et si je l'épousais, pensa Edouard pour la première fois, mais il ajouta tout de suite: La chose est impossible. Il ne l'aimait pas encor assez, il n'était pas aiguillonné au point de prendre une résolution décisive.

– Demain, résuma-t-il, j'irai lui dire que je l'aime, je verrai ensuite ce que je dois faire!...

Ayant pris cette décision, Edouard revint chez lui tout préoccupé par l'idée de ce lendemain qui lui faisait battre le coeur et bouillonner le sang. Ce lendemain survint enfin; Edouard alla voir Julie le matin, il y resta une heure et n'eut pas le courage de dire un mot de ce qu'il projetait. En la quittant, il se dit qu'il aurait plus de courage le soir. Il revint le soir et trouva Julie triste et pensive, admirant du haut de sa fenêtre les rives de la Wilija. Elle songeait à lui, à son avenir, elle se sentait prise d'une de ces craintes paniques que ressentent ceux

qui étant heureux craignent de perdre leur bonheur. Ayant entendu le bruit des pas d'Edouard, elle se retourna.

– Bon soir.

– Bonne nuit. Et ils se turent ne sachant par quoi commencer; elle n'osait proférer une parole, se sentant encore plus gêné au déclin du jour. Edouard s'assit sur un sopha, vis-à-vis d'elle, froissant le mouchoir qu'il tenait en main et disant des phrases décousues d'un air inquiet. Julie se doutant qu'il avait quelque chose d'important à lui communiquer, tremblait en préssentant un entretien extraordinaire.

– Vous trouvez-vous bien ici?, aussi bien que les jours précédents?

– Mais on ne peut mieux; j'y ressents chaque jour un charme nouveau; j'aime cette vie retirée et n'éprouve aucun regret après la ville. Le mercredi et le samedi je vais entendre la messe devant l'image de ma patronne et le reste de la semaine je suis heureuse d'être loin du bruit et de la ville.

– Je suis bien aise de vous avoir trouvé un logement si conforme à vos goûts. La ville peut nous séduire pour un court espace de temps, elle peut même avoir quelque attrait pour celui qui s'y est habitué, qui y cherche des souvenirs d'un temps passé, qui la revoit après de longues années d'absence; mais on ne peut, malgré tout, être vraiment libre et dispos, que lorsqu'on est loin de cette cohue assourdissante.

– Aussi, non seulement que je n'en ressents aucun regret, dit Julie, mais je n'y retournerais que si j'y étais forcée par une nécessité impérieuse. Tout est si calme ici, si agréable! Dès que je veux me promener, je puis le faire, sans crainte de rencontrer des importuns dans cette douce et charmante solitude, et si je voulais

à tout prix voir plus de vie, je n'aurais qu'à me rendre sur la grande route d'Antoxol pour en être rassasiée.

– Ainsi, rien ne vous manque, vous vous sentez heureuse et ne désirez rien de plus? demanda Edouard avec un accent tellement significatif, que Julie différa un instant sa réponse.

– Je me sens heureuse et ne désire rien de plus, pourvu que....

– Ah! vous avez encore quelque désir qui n'a pas été prévenu?

– Un seul.

– Lequel?

– Que cette vie si agréable, si indépendante ne soit jamais détruite par quelque bouleversement imprévu. C'est mon unique aspiration. Je serais même capable de faire le sacrifice de beaucoup de choses qui me font plaisir présentement, pourvu que je puisse conserver ce qui constitue aujourd'hui le principal bonheur de mon existence.

– Ne vous vient-il jamais à l'idée que vous pourriez être encore plus heureuse?

– Moi, comment donc, fit-elle en feignant de ne pas comprendre ce de quoi il s'agissait. Je ne puis, même en rêve, espérer une vie plus douce.

– N'avez-vous jamais songé, dit Edouard, dont l'embarras croissait à tout moment, que l'amour est un sentiment indispensable pour compléter la vie d'une femme, que c'est même pour elle une condition de vrai bonheur.

– Ah! je comprends, dit Julie, avec une indifférence marquée, vous avez une si mauvaise opinion des femmes, vous les croyez tellement perverses, qu'il vous semble que l'amitié ne peut suffire à nos coeurs, que la reconnaissance ne peut nous dispenser d'un sentiment plus passionné. N'est-ce donc pas

déjà un bonheur assez grand de posséder une âme telle que vous, pour vouloir encore songer à un amant. D'ailleurs, cet amour que vous démontrez comme une douce nécessité, me paraît plutôt un ver rongeur, troublant la vie la plus calme. C'est par lui que commencent les chagrins, les tourments, les angoisses, il dessèche le coeur, flétrit le corps, met le trouble dans l'âme et affaiblit toutes les facultés morales et physiques. Souvent, grâce à un moment de délire, il faut subir de longues années de peine. Je ne veux pas de cet amour dont j'ai lu de tristes exemples, et dont j'ai vu souvent une fin tragique.

Ce raisonnement auquel Julie sut donner une expression de parfaite vérité; cette conviction où perçait un complet renoncement à un avenir plus heureux, troubla Edouard à un tel point qu'il n'osa lui parler du projet qu'il méditait.

- On voit, se répondit-il tristement, que votre heure n'est pas encore venue.

- Comment l'entendez-vous ? demanda Julie ?

- Je veux dire que lorsque l'amour s'empare du coeur d'un homme, ou d'une femme, ils ne possèdent plus le calme, la présence d'esprit froide et réfléchie. La passion les entraîne, on s'y livre en aveugle, ne scrutant pas l'avenir, car on n'a pas la force de se maîtriser.

- Est-ce donc une nécessité que chacun subisse la même péripétie. Il y a des hommes qui ne voulant se bercer d'illusions, ont su éviter ces écueils et vaincre à leur début des sentiments tellement dangereux.

- Vous croyez donc qu'on puisse bannir de son coeur la passion ?

- Non seulement la bannir, mais encore la vaincre si elle commence à germer.

- Jamais !

- Toujours ! répondit Julie froidement et avec une parfaite réserve, car

malgré qu'elle sentait le contraire, elle comprenait la necessité de paraître autre devant Edouard pour l'éloigner, ou au moins pour éviter une déclaration qu'elle redoutait si fort. Oui, dit-elle, on peut toujours dompter l'amour, par la conviction du devoir, par le sentiment d'une vraie piété, et la conservation de sa dignité.

– Mais comment pouvez-vous en parler avec une conviction tellement arrêtée; avez-vous jamais débattu cette question?

– Oui, en lisant les ouvrages que vous m'avez prêté dernièrement, où j'ai trouvé un exemple frappant et sublime du triomphe de la volonté sur l'entraînement du cœur.

– Quel exemple?

– Celui de notre Hedwige. Vous savez continua Julie comme elle fut éprise du jeune prince avec lequel on l'avait élevé; comme elle ne pouvait supporter l'idée d'une séparation et rompre un lien aussi cher; Pourtant, quand on lui représenta la necessité d'un autre mariage, le bienfait du sacrifice que procurerait la paix à sa patrie et la conversion au christianisme de quelques millions d'âmes, elle sut amortir les vibrations de son cœur et se sacrifia.

– Mais on ne mentionne pas dit Edouard en souriant, combien ce sacrifice lui couta de larmes.

– Dans ce cas les pleurs ne comptent pour rien, il s'agit de vaincre; c'est comme après une bataille gagnée; on se réjouit du triomphe sans prendre garde aux victimes, aussi bien dans un cas pareil, les pleurs et les souffrances n'ont pas de bonne raison d'être mentionnés.

– Et si, dit le tuteur effrayé en voyant la froide indifférence de la jeune

fille, si jamais ce sentiment s'emparait de votre cœur, auriez-vous le courage de le maîtriser?

– Sans le moindre doute. Pourtant j'espère que ce malheur ne fondra pas sur moi (elle appuya sur ces derniers mots). Je sens que je ne pourrais jamais aimer autrement que par amitié, par estime et par gratitude. Etant habituée aux souffrances, il ne me faut qu'un peu de bien être pour me sentir très heureuse, et puis, me passer de ce superflu du luxe, que les enfants gâtés du sort, sont seuls capables de souhaiter.

– Vous avez beaucoup de raison, Julie, dit Edouard, prenant son chapeau avec un brin de dépit mal déguisé; il y a peu de femmes qui pourraient se vanter de vous ressembler; surtout à votre âge.

– Car, peu de femmes ont enduré les souffrances que j'ai éprouvées, et peu de femmes craindraient comme moi l'ombre d'un événement capable de détruire ma félicité présente.

– Quelle prudence, murmura Edouard, quelle froideur, quelle réserve? serait-elle vraiment tellement indifférente, tellement experte à supporter la somme des passions permises ou illicites. Cela pourrait être aussi. Julie acheva:

– Enfin, mon cher monsieur, ne serait-ce pas un crime, si au lieu du sentiment calme et doux que j'éprouve pour vous, j'allais en chercher d'autres. En disant ces mots, elle fixa ses yeux sur Edouard qui réprima sa mauvaise humeur, car il lut dans son regard tant de sentiments, tant de contradictions avec ce qu'elle venait de dire, tant de promesses d'amour qu'il oublia la pénible impression qu'il avait ressentie en entendant le raisonnement de Julie.

La pauvre enfant ne savait pas encore allier l'expression du regard avec

l'amour propre blessé, pour donner un nouveau stimulant à l'amour; conquérir le coeur de la jeune fille était à présent une nécessité impérieuse. Edouard eut honte d'être vaincu et d'évacuer la place au moment où il espérait atteindre le but.
Attendons, s'il le faut, pensa-t-il, attendons sans faire voir ce qui se passe dans mon coeur. Qui aurait pensé, qu'un être, sorti de la lie du peuple ait tant de raison et si peu de sentiment. Ordinairement c'est le contraire qui a lieu. Dans cette classe de la société, la passion est souvent portée à l'excès, tandis que, dans ce que l'on nomme le grand monde, une jeune fille à peine agée de quinze ans sait déjà raisonner avec un froid stoïcisme. Qui sait, si en développant trop l'intelligence, je n'ai pas refroidi le coeur, mais, pouvais-je l'aimer telle qu'elle a été jadis. Attendons, et ne nous démasquons pas... avec calme... Peut-être qu'elle éprouvera un moment d'entrain et alors... Mais, serais-je assez lache pour en profiter à ses dépens... Non... Ainsi, pourquoi attendre?... Edouard ne sut que répondre. Le lendemain, il n'alla pas voir Julie, mais plus d'une fois durant le jour il prit son chapeau, se dirigea vers la porte et descendit même l'escalier. Le soir, il sortit dans la rue, mais revint sur ses pas. Il ne faut pas la voir aussi souvent. Mon amour ne fait que croître, elle n'éprouve aucune passion et je me morfonds en pure perte. Ce sera bien assez d'y aller une fois tous les deux jours et pour peu de temps. Si je la vois changée, triste, si je puis me douter d'un heureux changement, j'y reviendrai. Il faut avoir de la force d'âme. Et en disant, il allait et revenait. Ce qui se passait avec Julie, est

aussi difficile à décrire. Elle l'attendit aux heures accoutumées, elle regardait la porte, chaque bruit éveillait son attention, il lui semblait entendre ses pas, tandis que personne n'arrivait. Une demi-journée s'écoula ainsi, mais elle espérait encore, elle était presque sûre qu'il arriverait. Dès que le crépuscule survint, elle se mit à sa fenêtre, qui donnait sur la route d'Antonol, elle attendait, regardait, enfin l'heure où il venait habituellement passa, et elle attendait encore, elle attendit jusque tard la nuit; à la fin Julie quitta la fenêtre, tordit ses mains et se mit à pleurer à chaudes larmes. Il n'est pas venu, se dit-elle, je l'ai rebuté hier, il m'a vue froide, j'ai dû réprimer mon coeur, jouer l'indifférence, maintenant il ne veut plus me voir, peut-être m'abandonnera-t-il. Je lui ai dit que je ne l'aimais pas par amitié et reconnaissance; oh! s'il savait de combien est plus fort mon sentiment pour lui, mais il ne le saura jamais, ce secret mourra avec moi. Mon Dieu! pourquoi ma douleur est si forte? Rien que de ne l'avoir vu un jour, me semble une privation d'un siècle. ... Que je suis malheureuse! ... comment supporterais-je une vie pareille? ... Comment endurer ce poignant sacrifice? ... Mère de Dieu! donne des forces à ton enfant!

13.

Le lendemain matin Edouard vint voir Julie de meilleure heure que d'ordinaire. Malgré sa force de volonté, elle ne put réprimer

la tristesse répandue sur ses traits. Elle feignit un air joyeux, mais c'était si peu naturel que même Edouard dut s'en apercevoir. Elle avait mieux joué son rôle le jour précédent; aujourd'hui, elle sentait trop vivement, pour pouvoir paraître tout-à-fait indifférente. Elle n'osa demander à Edouard la cause de son absence, elle s'en doutait peut-être et craignait de faire tourner la conversation sur ce sujet. Edouard commença par se disculper.

« J'ai été un peu souffrant, un peu triste, un peu occupé, je m'étais mis en route pour venir vous voir, mais j'en ai été empêché.

- Ah, Monsieur, interrompit Julie avec vivacité, après tout ce que vous faites pour moi, oserais-je non seulement exiger, mais penser à ce que vous me sacrifiez votre temps précieux. Comment pouvez vous vous disculper? quand c'est déjà une grâce extrême si vous venez me voir de temps en temps...

Sans s'en douter, Julie, en prononçant ces mots, y mit plus de chaleur qu'elle n'eût voulu en témoigner. N'étant pas encore rouée à ce genre de comédie, elle trahissait le secret de son coeur en éludant le regard d'Edouard et en devenant toujours plus embarassée. Edouard vit bien ce changement, mais il l'attribua à ce que son absence d'hier avait effrayé la pauvre fille, qui n'ayant que lui pour protecteur, craignait sans doute de rentrer dans la vie de labeur, d'humiliation, de flétrissure, dont il l'avait tirée, et où il pourrait d'un moment à l'autre la replonger de rechef. Julie sentait son embarras et devenait toujours plus gauche, tandis qu'Edouard prit son trouble pour un effet de la peur et non du sentiment. Pourtant, comme il l'aimait sincèrement,

il en eut pitié et se mit à lui faire l'énumération bien détaillée de ses occupations de la veille, pour apaiser ses craintes en lui prouvant que son absence n'était qu'un effet du hasard. Son amour l'entraîna à donner au mensonge une apparence de vérité. Il dévia donc de la règle de conduite qu'il s'était prescrite et ne parut pas aussi froid et indifférent comme il aurait voulu l'être. Au contraire, en tachant de se disculper, il y mit beaucoup de feu. S'étant enfin aperçu de sa tut maladresse, il s'efforça de faire l'indifférent, se tut tout d'un coup, se mit à marcher à grands pas, et tout adonné à ses pensées, sembla ne plus faire attention à Julie.

– Ne vous étonnez pas, dit-il, après une pause assez longue, si vous me voyez à présent plus rarement, peut-être tous les deux jours.

– Pourquoi? demanda Julie, en le regardant fixement.

– J'ai beaucoup d'occupations, ne suis pas libre de mon temps, enfin mille causes, qu'il serait long d'expliquer.

– Qu'est-il arrivé de nouveau?

– Rien.... quelques revirements dans les affaires.... certaines circonstances.....

– Il y a peut-être quelque chose de fâcheux?

– Pas du tout, rien n'a changé, répondit-il froidement. Si vous aviez, par hasard besoin de moi, envoyez le domestique d'en bas, vous connaissez mon adresse, écrivez moi deux mots.

Ils se turent: Le coeur de Julie se brisait, mais elle se renferma en elle même. Elle comprit que le langage d'Edouard équivalait à une menace; cela la tortura; mais elle ne lui témoigna pas plus d'affabilité. Elle s'était dit, que pour leur bien commun, elle devait

cacher son amour, en faire l'offrande à Dieu et elle resta ferme dans sa résolution. Edouard pensa qu'il faisait aussi preuve d'un grand sacrifice en taisant sa passion, car comme il s'imagina qu'elle n'avait aucun penchant pour lui, il craignit qu'elle ne lui témoignât par reconnaissance seulement et sous le joug de sa position précaire, plus qu'elle ne ressentait.
Tous les deux luttaient avec leur propre sentiment, sans se douter de leurs souffrances mutuelles. Il va s'en dire que le sacrifice de Julie était plus grand. Edouard pouvait trouver au milieu du monde où il vivait, mille compensations à sa douleur, elle n'en avait aucune. Il pouvait l'oublier parmi la multitude de ses connaissances, elle était seule et devait se suffire à elle-même. Plusieurs journées s'écoulèrent longues, tristes, affreuses! Ils se virent pendant ce temps à peine deux ou trois fois; plus ils combattaient leur passion, moins ils se comprenaient et devenaient toujours plus réservés. C'était une position bien ardue pour tous les deux. Edouard pensa lui assurer une existence indépendante, et ne plus aller la voir, voulant de cette manière se guérir d'une passion ridicule et la délivrer d'une assiduité importune. Il ne s'agissait que de donner à sa manière d'agir une apparence convenable. Et comme il voyait que le sentiment qu'il espérait attiser n'acquerait aucune consistance, il n'eut plus la patience de l'alimenter plus longtemps; il finit par aller voir Julie ~~p~~ très rarement et y restait aussi peu de temps que possible pour ne pas faire voir le desespoir qui le minait. Julie se doutait de tout. Quelle est la femme qui ne sent par intuition tout ce qui se passe dans le coeur de son amant. Dieu l'a doué d'une pénétration

exceptionnelle, la moins perspicace sait reconnaître les plus faibles indices d'une passion naissante. Au fur et à mesure que l'amour d'Edouard augmentait, Julie le devinait à ses yeux égarés, à sa conversation entrecoupée, à sa manière d'être bizarre qu'une passion comprimée pouvait seule excuser : elle souffrait donc doublement pour elle même et par celui qu'elle affectionnait ; sa part de souffrance était d'autant plus forte, qu'elle devait tout comprimer et jouer une insensibilité manifeste.. Bientôt pourtant, grâce à ce combat continuel, elle sentit que ses forces l'abandonnaient, qu'elle ne pourrait plus continuer la lutte ; son courage, sa piété, son anxiété, à l'idée d'un avenir plein de troubles et de remords de conscience, firent place à une torpeur, un marasme qui la dégoûtèrent du monde et de la vie. Edouard, malgré tout, jugeait cette défaillance morale comme une nouvelle preuve du peu de penchant que Julie avait pour sa personne. Et cependant, il l'aimait quand même, tous les jours d'avantage, sans pouvoir toutefois se bercer de ces mille illusions que les amoureux forgent si ingénieusement dans leur imagination, car il prévoyait un avenir sombre et sans espoir.

Il se peut, que c'est pour le mieux, pense-t-il, en son for intérieur, elle sera heureuse, car son coeur est froid, moi, je vais me distraire, je partirai, j'oublierai si cela se peut, ou au moins, j'enfouirai au fond de mon ~~coeur~~ âme cette malheureuse passion ... Nous suivrons tous les deux une voie différente !... Dans tous les cas, je ne l'abandonnerai jamais, je vais lui faire don d'une pension capable de lui assurer une existence indépendante et la mettre sous la tutelle d'une dame respectable. Qui sait, il se trouvera peut-être un être plus fortuné que moi, peut-être aimera-t-elle un jour ! Oh ! pourquoi me suis-je si longtemps enivré !

de sa présence. Oh! pourquoi ai-je laissé germer ce mal avec tant de persistance.

14.

Enfin, dominée par une lutte incessante, une incertitude continuelle et un tourment au-dessus de ses forces, Julie finit par défaillir visiblement. Edouard s'aperçut un soir que sa pâleur était plus diaphane que d'ordinaire, que ses yeux étaient éteints et rentrés dans leur orbite, que sa tête s'affaissait sur ses épaules, que sa respiration était gênée comme s'il lui manquait d'air et que ses épaules semblaient plier sous le poid d'un lourd fardeau.
- Ne vous sentez-vous pas indisposée? demanda-t-il.
- Moi, répondit la jeune fille à mi-voix, non.....
- Vous semblez triste... que vous manque-t-il?
- Rien, absolument rien, reprit Julie, avec calme, j'ai eu ce matin un léger mal de tête. C'est peut-être la raison pour laquelle j'ai mauvaise mine.
Edouard la salua et partit, mais inquiet, s'arrêta à la porte, puis, dominé pour la première fois par la crainte que Julie ne fut malade, il se mit à l'espionner en la guettant à travers la fenêtre.
A peine était-il sorti, que Julie se leva précipitamment, respira à plusieurs reprises, avec un effort visible, courut à la fenêtre, l'ouvrit et se mit à sangloter; il était évident qu'elle était dominée par une souffrance qui la brisait. Edouard en la voyant pleurer, ne put, tout de suite

comprendre la cause de ses larmes; pourtant il se sentit pris d'une extrême inquiétude, et eut, sans en avoir la certitude comme un pressentiment de tout ce qui se passait. Collée à l'embrasure de la fenêtre, la jeune fille pleura encore longtemps, enfin elle se rendit dans la pièce attenante et se jeta toute habillée sur son lit. Elle n'eut plus la force de prier. Elle sentit un froid intense lui glacer les membres, sa tête bourdonnait et elle s'endormit, de ce sommeil létargique, où on est à demi éveillé à demi assoupi tout en ayant conscience de tout ce qui nous advient. Bientôt elle eut une fièvre brûlante, ses joues étaient en feu, sa bouche desséchée sa tête semblait embrasée, sa poitrine oppressée, aspirait l'air avec force, et ses paroles sans suite, incohérantes agitées et terribles s'échappaient de ses lèvres, comme si elles provenaient d'un monde mystique. Eclairé par la faible lumière d'une chandelle à demi éteinte, ayant les joues appuyées contre les carreaux de la fenêtre, Edouard comprit enfin la douleur de Julie. Quelques paroles, arrivées à ses oreilles le convainquirent de l'état peu lucide de la malheureuse jeune fille, mais lui dévoilèrent en même temps le mystère de cet amour, si longtemps comprimé. Il sentit qu'il avait été aimé, que cette femme d'un courage héroïque s'était sacrifiée pour son bonheur, qu'elle avait souffert le martyr, et succombait enfin, accablée par une trop forte émotion. Il en eut comme un vertige, son coeur débordait. Julie demandait à grands cris de mourir, et ces voeux pouvaient bien être exaucés, vu que la malade empirait d'un moment à l'autre.

Il courut chercher un médecin, l'amena, mais s'arrêta à la porte, sentant que le moment n'était pas opportun pour se montrer à la malade.

D'ailleurs, il ne savait trop quel parti prendre, lui dévoiler le secret découvert ou fuir et ne plus la voir. Le docteur prescrivit une potion calmante et Edouard, ayant recommandé Julie aux soins d'une garde malade, revint chez lui fou d'émotion et possédé d'une fièvre non moins intense.

15.

Le lendemain Edouard envoya quérir des nouvelles de la santé de Julie, mais n'attendant pas la réponse, il courut lui-même à Antozol. Julie se portait mieux, triste et pâle, elle était assise sur son lit, la fièvre avait fait place à un affaiblissement extrême.
- Comment le médecin s'est-il trouvé ici? demanda-t-elle à Edouard.
- En vous quittant, j'avais aperçu que vous étiez souffrante, revenu à la maison, j'ai écrit au médecin en le priant d'aller vous voir, et c'est fort heureux qu'il soit venu, car il m'a dit vous avoir trouvé dans un état fiévreux fort alarmant.
Julie devint pensive, soupira et se tut.
- Reposez-vous, tâchez de dormir, reprit Edouard, vous avez besoin de beaucoup de calme; je ne veux pas vous incommoder et me retire, quoique je donnerais ma vie pour pouvoir rester à vos côtés.
Julie leva sur lui un regard interdit. C'est pour la première fois qu'elle entendit un tel aveu sortir de ses lèvres. Hier encore il avait été si froid, pensa-t-elle, qu'est-il arrivé, serais-je condamnée à mourir?.....
- Le soir je reviendrai prendre des nouvelles de votre santé, ajouta Edouard.

Je vous ai envoyé tout ce dont vous pourriez avoir besoin et ai loué une servante sûre. De grâce, calmez-vous.

Julie rougit mais ne sut que répondre.

— Pourquoi, se demanda-t-elle me recommande-t-il le calme? Que signifie ceci? me suis-je trahie? Aurait-il découvert quelque indice qui lui fit connaître l'état de mon âme? Ah! c'est affreux; mon existence serait atroce, ajouta-t-elle en pleurant; il eut mieux valu souffrir comme auparavant. Oh! mille fois mieux!

Tandis que Julie malade et affaiblie était tourmentée par ses propres pensées, Edouard, non moins incertain, agité et fou d'un bonheur dont il n'eut su faire usage pour le moment, courait la ville, ne pouvant rester sur place. Il faisait encore jour quand il se trouva à la porte de la petite maison d'Antokol, auprès du lit de la jeune fille, épiant ses traits, tâchant de lire dans ses yeux rougis et enflé par les pleurs. N'osant lui avouer ce qu'il savait, Edouard passa la soiré auprès d'elle sans pouvoir renouer une conversation quelque peu suivie.

C'est alors qu'il put, à sa juste valeur, apprécier la force d'âme de la jeune fille, sentant par expériance, combien il était difficile de réprimer non seulement ses sentiments, mais encore de cacher le secret découvert.

Le lendemain Julie se leva, malgré un grand épuisement, Edouard ne put se contenir plus longtemps. Le soir, pendant un nouveau tête à tête, il s'approcha de Julie, lui prit la main et la serrant contre son coeur lui dit: „Julie, pourquoi m'avoir caché ce qui eut fait le bonheur de ma vie?

— Que dites-vous, s'écria Julie, je vous aurais caché, quoi?...

— Oh! je comprends tout le mérite de votre sacrifice, mon ange adorée; ayant aperçu que je vous aimais avec passion, vous avez voulu m'en guérir,

en simulant une indifférence complète.
- Moi !... Mon Dieu... qu'est-ce ?... s'écria Julie, qu'est-il arrivé ? De quelle manière ?...
- Pendant que la fièvre brûlait vos membres, vous avez tout dit, j'ai tout entendu !
Il se mit à genoux, baisant ses mains, mais Julie était tellement altérée, stupéfaite et effrayée qu'elle ne put longtemps articuler une parole.
- Oui, c'en est fait ! dit-elle, en sanglotant, nous sommes perdus. Oh ! que je suis malheureuse !...
- Que vous arrive-t-il, demanda Edouard avec angoisse ? Pourquoi pleurez-vous ? Vous avez honte de quoi ? Est-ce donc un crime d'aimer, et qui autre, oh ! ma Julie saurait aimer avec un aussi noble désintéressement, un aussi sublime courage. De grâce, calmez-vous !.. Elle couvrit sa figure de ses mains et pleura. - Pour l'amour de Dieu, je vous conjure, calmez-vous. Ayez pitié de moi. Voulez-vous que je m'inflige une punition, pour vous avoir, trop à la hâte, dévoilé ce qui me rend le plus heureux des mortels. Me croyez-vous assez lâche, pour oser attenter à votre honneur, profiter de votre faiblesse !...
- Ne pas vous croire, répondit Julie, se sentant revenir à elle, à vous, le plus noble des hommes, ce serait un outrage. Non ! vous ne voudriez pas pour prix de mon affection, me laisser la honte et l'opprobre. Non, votre amour est trop saint pour vouloir me flétrir.
- Jamais, reprit Edouard avec feu, je vous le jure, ange bien aimé ! vous qui m'apparûtes comme une vision céleste aux pieds de l'image de

la vierge, je vous adore, je vous vénère comme une soeur. En prononçant ces mots, il était agenouillé et baisait ses mains avec ardeur. Tous les deux se turent ne pouvant se faire encore au changement subit de leur position réciproque. Julie, malgré les serments que lui faisait Edouard, demeura triste.

16.

Savez-vous, demanda le lendemain Edouard à Julie, depuis quand je vous aime?

– Oui, répondit-elle naïvement, je sais le jour, l'heure, quand votre passion naissait et quand mes souffrances ont commencé. Ce jour là, je questionnais mon propre coeur et je sentis que je vous aimé aussi. Alors je me mis à prier avec ardeur la Sainte Vierge, de ne pas me laisser succomber à la tentation et je pris la ferme résolution de vous taire mon amour, ce qui m'avait réussi, jusqu'au moment, où je fus trahie par une fatale circonstance!.... Ah! je rougis de honte... Vous m'avez surpris.

– Ne pensez pas que je l'aie fait par pure curiosité. J'ai été inquiet..... je pensais que vous étiez malade et j'ai été possédé d'une crainte invincible... Quand j'entendis les premières paroles sortir de votre bouche, quand j'eus pu me douter du reste, je n'eus plus la force de partir, et à quoi cela aurait-il servi? N'est-ce pas mieux que tout soit fini, que nous jouissions maintenant tous les deux d'un doux repos.

– Du repos! demanda Julie avec effort, vous avez donc foi en l'avenir?

– Je le vois serein et radieux, comme le jour d'aujourd'hui... Bientôt...

Il s'arrêta un instant. Oui, ajouta-t-il, vous serez ma femme.
– Moi, s'écria la jeune fille, en se soulevant soudainement. Y avez-vous bien réfléchi, le dites-vous sérieusement?
– Avec toute la franchise possible.
– Oh! je vous rends grâce pour ces paroles, répondit-elle, après une pause. Ces quelques mots me font encore mieux apprécier ce que vous êtes, et je reconnais que vous m'aimez plus que je n'aurais pu le supposer. Je vous en sais un gré infini; c'est pourtant une illusion que vous vous faites, entraîné par le premier transport de votre passion, mais pensez-vous que je puisse accepter un tel sacrifice?... Pour le moment vous ne pouvez le comprendre; mais quant à moi, je conçois tout par le cœur, par l'immense attachement que je vous porte... Non, cela ne pourra jamais avoir lieu... jamais!....
– Doutez-vous de moi?
– Moi, votre femme, dit Julie, moi orpheline, moi une enfant trouvée, moi, sans parents, sans famille, sans amis! Que dirait le monde? que diraient vos parents, vos amis?...
– Ils doivent y consentir!
– Consentir oui, mais que penseraient-ils, répondit Julie. Se trouverait-il un seul être de votre monde patricien, qui voulut croire, qu'ayant eu, depuis si longtemps des relations intimes, nous soyons restés purs l'un et l'autre. Voudriez-vous que votre femme fut marquée du sceau de la honte. Oh! jamais... jamais!....
– Alors nous irons vivre ailleurs.
– Vous le dites dans le premier élan d'enthousiasme. Je ne connais votre

monde que par les livres, mais j'ai appris à y puiser cette science salutaire qu'un homme ne peut, pour la femme aimée, briser tous les liens qui le rattachent à la société, tout ce qui l'attire vers le monde; tous les devoirs qu'il a pour sa famille, ses parents, tout ce qu'il a appris à aimer depuis l'enfance. Pourriez-vous dire un éternel adieu à tout cela, sans en éprouver plus tard un vif regret, et alors que ne souffrirais-je pas, quels cuisants reproches ne me ferais-je pas d'avoir accepté un tel sacrifice.

- Non, Edouard!... restons ce que nous avons été jusqu'aujourd'hui, purs et simples amis.... Laissons au hasard la solution de ce terrible problème, trop fortement soulevé par votre demande, et que nous ne pourrions résoudre ni vous ni moi. Etre votre femme, votre femme, répéta-t-elle, non, cela ne se peut pas......

– Mais, j'y ai médité longtemps reprit Edouard. Ce n'est pas un projet fait à la hâte qui pourrait échouer à la première contrariété, j'y ai pensé longtemps et dois le mettre à exécution. Ecoutez-moi. Je n'ai que des parents fort éloignés, je suis aussi orphelin, je ne dépends de personne, je suis libre, complètement libre. Le monde que je vous sacrifie n'a pour moi aucun prix, j'y ai peu vécu, je ne l'ai jamais aimé, et depuis un an déjà je m'en suis tout-à-fait éloigné pour m'adonner tout entier à vous. Tout donc s'arrange pour le mieux, il n'y a ni sacrifice, ni entraves, ni empêchement.

– Edouard, répondit Julie, c'est aujourd'hui que vous le croyez possible, mais si dans un an ou plus tard, après vous être marié, vous alliez regretter cette action, pourrais-je le sentir sans en mourir de désespoir.

Entraîné par votre passion tout vous semble facile, mais je crains moi... je vois que la chose est impossible. Suis-je digne de paraître au milieu de ce monde où tout m'est inconnu, les usages, les convenances, le parler, les manières! N'y paraîtrais-je pas ridicule, audacieuse, moi orpheline, qui ai vécu en fille errante. Que d'humiliations n'y aurais-je à subir. Notre passé serait pour vos amis dépités un sujet d'éternelles médisances. Non, Edouard, cela ne se peut pas; il y a un grand fond de justice dans les limites consacrées par les différentes classes de la société. Qui enfreind cette loi, est impitoyablement ridiculisé, je l'ai lu bien souvent et en ~~est~~ ai été parfois péniblement blessée. Malheur à celui qui veut descendre trop bas, ou monter trop haut, tôt ou tard, il en ressentira sa part de souffrances. Les siens ne voudront plus de lui, et les nouvelles connaissances lui feront sentir qu'il n'est qu'un intrus, et finira par être complètement abandonné!

- Mais ce qui vous parait tellement impossible à réaliser, s'effectue presque tous les jours, dans ce que vous nommez notre monde, sans même éveiller l'attention de personne. Tous les jours la fortune fait monter les uns et descendre les autres sans qu'on s'en occupe. D'ailleurs, dois-je tout vous dire? Ce qu'il y a de plus malaisé dans la fusion de différentes classes de la société, ce n'est pas tant la crainte la crainte de recevoir dans son cercle tel homme ou telle femme, qui pris individuellement, doit avoir quelque mérite, puisque la partie adverse veut bien se l'assimiler, mais ce qui effraye, ce sont les relations avec tout ce monde nouveau, avec la nouvelle famille. Vous êtes orpheline, vous ne dépendez de personne!

— C'est vrai, répondit Julie, il n'y aurait que moi d'intérêt.... Et, reprit-elle avec un amer sourire, l'orphelinage vaut encore quelque chose dans ce bas monde. Pourtant, plus j'y réfléchis, plus je sens que la chose est impossible.

— Mais cela doit avoir lieu, s'écria Edouard impétueusement.

— Non, non, dit Julie avec force, Je sens que je vous y serai un fardeau importun, que vous rougiriez de moi, que j'y paraîtrais ridicule. Le monde peut encore avoir pour vous un grand attrait, tout vous y sourit, vous êtes riche, bien élevé, jeune, devriez-vous finir votre carrière par ce que le monde nomme une folie d'amour?...

— Et vous pourriez donner un tel nom à notre saint amour!

— Si nous vivions dans un autre monde, il se peut que je le qualifierais d'un autre nom, mais dans celui où nous vivons comment le considérer autrement. Peut-être, qu'au delà de la tombe il pourrait nous paraître sublime, noble, mais pour arriver à ce bonheur, dit-elle en soupirant, il faut qu'il finisse ici bas, comme il a commencé, par un sacrifice.

17.

Edouard s'en retourna tard le soir, en méditant tout le long du chemin les paroles de Julie, pleines de justesse, de tact et de sentiment; elle lui parut encore plus parfaite, plus idéale. Mais son amour combattit tous les arguments qu'elle lui avait opposés, pour le convaincre de l'impossibilité de ce mariage. Il espérait que Julie se laisserait enfin convaincre

et fléchirait. Mon Dieu pensa-t-il, si j'allais raconter à quelques uns de mes amis tout ce qui m'est arrivé depuis un an, ils penseraient que j'ai le jugement faussé, pourtant tout ceci a eu lieu.
Il ne se trompait guère, car en considérant les choses d'après leur cours habituel, selon comme l'envisagent ceux qui ne croient, ni en la vertu, ni au sacrifice, ni a une exaltation poétique, toute cette histoire peut paraître un conte de mille et une nuits. A-t-on jamais vu deux amoureux rester purs et sans tâche, avec un aussi profond amour au coeur.
Le lendemain, vers midi, il se rendit, selon son habitude, à Antokol, en pensant, chemin faisant à Julie, à lui-même, à leur position exceptionnelle. Toujours enfoncé dans ses rêveries, il traversa le sentier escarpé qui conduit à cette demeure, s'approcha de la porte, entra dans la première pièce.... et y trouva la servante.
- Où est Madame !.
- Elle est sortie.
- Sans doute pour se rendre à Ostra-Brama, pensa-t-il, ou pour faire, peut-être un tour de promenade ; j'attendrai.
Il s'assit et attendit. Midi s'écoula et Julie n'apparaissait pas. Alors il fut frappé de ne pas apercevoir sur son bureau l'image de la Vierge. Son coeur battit avec force, il se leva terrifié et plein d'angoisse.
Où serait-elle allée, dit-il en arpentant la chambre à grands pas. Mais non, je me trompe, pourquoi l'aurait-elle fait ! Tout

d'un coup, il se rappela les dernières paroles de Julie « que leur amour devait finir par un sacrifice ».
Il tressaillit, ne ne voulut pas encore croire à son malheur. Quand, tout à coup, il apperçut sur la table un papier à son adresse. Il s'en saisit, c'était bien l'écriture de Julie. Presque hors de lui, il se jeta sur un sofa, ouvrit la lettre en toute hâte et lut cequi suit.
Elle lui faisait, en peu de mots un adieu touchant, mais simple, quoique au fond on y sentait une douleur poignante. Elle le remerciait pour tout ce qu'il avait fait pour elle, le conjurait de ne pas chercher à la retrouver, et se soumettre à ce sacrifice. Vous, ajouta-t-elle, je l'espère, serez heureux; moi j'irai chercher le repos et la consolation dans la prière et un renoncement complet au monde. Nous ne pouvions rester plus longtemps ensemble et nous unir à tout jamais est chose impossible.
Quand Edouard eut fini de lire, il frappait son front de rage.
- Sot, fou, assassin que j'étais, j'ai agi en vrai écervelé, pourquoi l'avoir effrayé en parlant de mariage et la forcer par là à un nouveau sacrifice. Son desespoir était terrible... Il ne pensa pas aller à sa recherche, il n'osait confier ses peines à qui que ce soit, aussi plia-t-il sous le poids d'une douleur terrible. La manière dont il la perdait aiguillonait son mal, car il lui ôtait tout espoir de la retrouver. Selon ce qu'elle lui écrivait, il pouvait se douter que Julie était entrée dans un couvent. Quand même elle aurait pu, au bout d'un certain temps en sortir, il lui était impossible d'enfreindre la consigne des couvents pour s'assurer de son existence dans ces lieux retirés. Et ce qui aggravait la difficulté

des recherches, c'est que Julie n'avait point de nom de famille, elle appartenait à cette nombreuse classe d'hommes, qui, comme une mer houleuse, engloutit tout ce qui tombe dans son sein.
Tout faisait pressentir à Édouard une vie brisée et assombrie au moment même où il avait espéré atteindre le bonheur suprême.

18.

Le temps s'écoulait lentement. Édouard ne rentra plus dans le monde, dont il s'était retiré. Il vécut solitaire dans la petite maison d'Antorol, où il s'établit et où il avait passé de si courts et heureux moments avec Julie. Il y vécut avec ses souvenirs. Tout son mobilier resta intact, comme au jour où il l'avait quitté, son lit tout fait, son ouvrage, ses fleurs favorites, il semblait qu'elle reviendrait d'un moment à l'autre. Mais il ne faut pas supposer qu'Édouard ne fît que soupirer et pleurer; telle est la nature humaine que, même, après la perte la plus douloureuse, on ne peut rester longtemps dans un tel état de prostration morale. Il tâcha de passer sa vie en s'adonnant à l'étude, et tempéra si fort sa fougue juvénile, qu'il ne conserva pour tout indice de jeunesse, que le souvenir de Julie. Ce souvenir, à la longue eut pu passer à l'état de songe, s'il n'eut habité ce logement, où tout lui rappelait cet être chéri.
Une année s'écoula ainsi, puis une seconde. En vain ses amis firent-ils tous leurs efforts pour l'entraîner dans le tourbillon du monde, pour dissiper son marasme et l'engager à mener un

autre genre de vie; il resta inébranlable dans sa résolution, tout en les remerciant pour leurs bonnes intentions. La seule distraction était d'aller prier sous le portique d'Ostra-Brama, car plus que jamais, il sentait la nécessité de cette consolation. Les hommes se moquèrent de cet élan de piété, en le taxant d'originalité; mais il les laissa faire, tout en les plaignant de ne pas le comprendre. Il revenait chaque jour plus calme, affermi par l'espoir d'un avenir plus heureux, d'une vie plus fortunée, où tous ceux que nous avons aimés ici bas, seront réunis dans une étreinte éternelle, au sein du Très Haut. Souvent, en regardant la place où lui avait apparu la pauvre orpheline pour la première fois, où, tout attendri, il lui avait fait l'aumône, incident qui aurait pu les unir à jamais; il se demandait pourquoi cet amour si pur, si chaste, devait avoir une si triste fin. Ne pouvant imaginer une réponse satisfaisante il dut se résigner à cette dure éventualité, – Si nous ne pouvons être unis ici bas, peut-être le serons nous là haut. Ne sommes nous pas destinés à la souffrance!..... Edouard sentit tous les jours son coeur s'épurer d'avantage, sa douleur prit une teinte moins sombre, cet amour, auquel il resta fidèle, devint plus céleste, plus immaculé, plus sublime. Si le monde sceptique, qui envisage tout à sa manière, eut pu le voir alors, il se serait écrié: „folie que tout cela.", aussi Edouard renferma sa passion dans son coeur, comme dans un sanctuaire. Un soir, il sortit plus tard que d'ordinaire et arriva au portique d'Ostra-Brama, à peu près vers la même heure comme le jour où il aperçut Julie

pour la première fois. Le souvenir de cette époque l'impressionna encore plus fort, non seulement que l'heure était la même, mais aussi, qu'il faisait ce même air froid d'automne, en un mot, on respirait ce même calme, tout était plongé dans une solitude aussi profonde; et par surcroît de ressemblance, une femme était agenouillée à la même place, habillée tout de noir. Son coeur battit avec force, il s'arrêta, se mit à prier et comme fasciné par sa présence, il ne la perdit pas de vue. Elle se retourna, et ayant aperçu un homme, se leva pour partir. Sa silhouette se desina alors plus distinctement. Ses habits ne purent définir son état, ils étaient simples et noirs, sa tête était couverte d'un fichu qui lui voilait le visage, sa démarche, sa pose, rappelaient Julie d'une manière indéfinissable, mais quand il se retourna pour la suivre, elle avait disparu. La prière seule put apaiser les battements de son coeur, fortement ébranlé par cette réminiscence du passé. Il revint à la maison bien tard et ne put s'endormir longtemps, tant il était agité par une angoisse insurmontable. Le lendemain, il revint à Ostra Brama encore plus tard, voulant au moins revoir cette ombre illusoire, mais il n'y trouva plus personne, tout était calme et solitaire.

Alors disparut même l'ombre d'espoir qui, sans qu'il s'en doutât avait ranimé son être. Il revint à ses anciennes habitudes, tout en se réjouissant d'avoir eu au moins une étincelle d'illusion.

– Il est certain, que ce n'était que l'effet du hasard; cette femme ne pouvait être Julie, ce n'est que la surexcitation de mon

imagination qui m'a fait chercher une ressemblance là où elle n'existait pas.

Et une année s'écoula de rechef, l'automne advint, Edouard ne changea en rien sa manière de vivre. Il acheta sa petite maison, au bord de la Vilija, y arrangea un appartement pour lui, sans rien changer aux deux pièces où avait habité Julie. C'est là qu'il venait lire, méditer et prier. Le monde qui ne s'occupe que superficiellement de ceux qui le quittent, ne tâcha plus de captiver Edouard. Il se créa donc une existence tant soit peu heureuse en s'adonnant à la lecture, la méditation, la peinture, la musique et la prière. Un homme qui sait élever son âme vers l'infini, peut remplir sa vie au point de se passer du monde et de ses habitants, surtout quand devant ses yeux se déroule une nature pleine de charmes, ce tableau grandiose dont nos regards ne peuvent jamais se lasser. Le travail peut même, dans un corps* viril, éteindre la fougue des instincts abrutissants, et alors la vie, prenant son siège dans le cerveau et le cœur, devient calme et sereine, comme un beau jour d'automne. On peut plaindre celui qui n'a jamais ressenti une pareille félicité.

19.

L'automne arriva de nouveau, cette triste saison qui rappelle à l'homme le déclin de la vie. Edouard avait pris son pli dans ses habitudes. Depuis l'époque où il avait vu l'ombre mystérieuse,

il se rendait fort tard au portique d'Ostre Brama, et ne rentrait chez lui que vers minuit, mais il ne revit plus la vision. Une année s'était écoulée depuis lors, et il alla de nouveau un soir, par un temps brumeux, mais comme d'ordinaire il n'y trouva personne et n'ayant plus l'espoir de revoir Julie, il ne regarda même pas dans le comble de la galérie. Mais au beau milieu de ~~ta~~ sa prière, il se retourna et tresaillit. La même figure en noir y était agenouillée. Elle ne le voyait pas et priait, ses yeux étaient levés, ses mains entrelacées, il entendit le murmure de ses paroles inintelligibles, comme qui dirait des pleurs étouffés. Cette voix lui rappela encore avec plus de force Julie, il s'en approcha et la regarda de plus près. Un faible rayon de lumière éclaira son visage, c'est à peine qu'il put y croire. C'était bien elle.

– Oh! maintenant dit-il, en tombant à genoux, rien ne pourra plus nous séparer.

Elle entendit un frôlement, se retourna, le vit et voulut fuir. Edouard se jeta au devant d'elle.

– Julie, s'écria-t-il, au nom de Dieu, arrêter.

– Monsieur, je ne vous connais pas, laisser moi passer, reprit la jeune femme.

– Vous ne me connaisser pas, ajouta Edouard, pouver-vous le dire. Ecouter de grâce, arrêter. Vous ne me tromperer point, je vous ai reconnue, je ne vous laisserai plus partir. Vous aller

vous convaincre que ce n'est pas seulement de votre part qu'il y a sacrifice. Voilà deux ans écoulés et vous me trouvez de nouveau à la même place, fidèle au souvenir que je vous ai voué.... J'ai fui le monde, qui selon votre dire, avait pour moi un attrait irrésistible, et le monde m'a oublié..
La femme pleura.
- Je ne vous demande qu'une parole, oh! mon ange bien aimée, s'écria Édouard, ne me reconnaissez-vous pas? M'avez-vous oublié. Dites moi, êtes-vous heureuse?
Julie se taisait toujours.
- Ainsi vous me rebutez?
- Oh! Édouard! prononça-t-elle d'une voix faible.
- Julie, ma bien aimée.
- Est-ce donc bien vrai que vous ne m'ayez point oublié?
- Venez, et vous allez vous convaincre, répondit-il. Je demeure dans votre ancienne habitation, et j'y vis de votre souvenir. Depuis deux ans tout reste à la même place et je ne m'éloigne de là que pour venir prier ici. Vous faut-il des preuves encore plus évidentes?
- Oh! ai-je mérité tout cela, dit Julie bien bas.
- Mais à présent, interrompit Édouard. Vous vous êtes convaincue que cet amour doit être éternel, que la sainte Vierge bénit notre union. N'est ce pas Julie, tu ne m'abandonneras plus, jamais!...

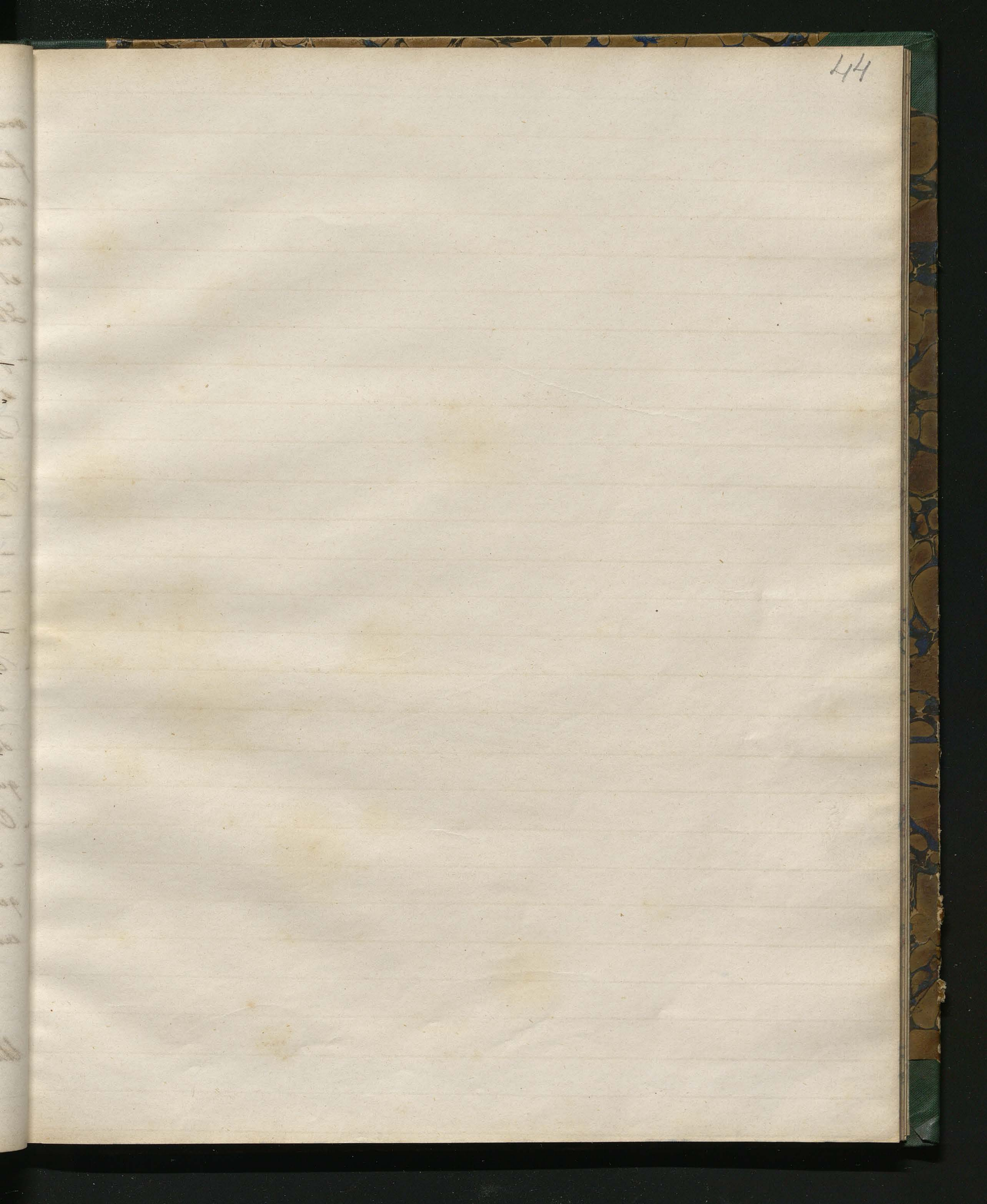
20

Une semaine plus tard les bans furent publiés à l'eglise des Carmes.

Edouard se mariait, toute la ville en parla, on ne put concevoir ce coup de tête, comme on ne sut comprendre sa piété et sa vie retirée. Il va s'en dire que ses parents jetèrent les hauts cris, et on inventa toutes sortes d'histoires sur la pauvre orpheline. Julie, qui pendant ces deux années de torture, était allée servir, et ne perdit pas de vue Edouard, lui devint encore plus chère. Il se peut qu'elle avait perdu pendant ce temps quelque peu de sa fraicheur de jeune fille, mais le bonheur lui rendit bientôt tout son éclat.

Son âme, son intelligence et son cœur gagnèrent au contact avec le monde, plus de profondeur et de solidité. L'heureux couple prit la bénédiction nuptiale au pied de l'image de la Sainte Vierge, à la place où ils se virent pour la première fois. Ils furent bénis par le plus agé des Carmélites, vieillard aux cheveux blancs, qui, connaissant leur histoire, les consacra à la sainte Patronne d'Ostra-Brama. La noce eut lieu sans apprêts, dans la petite maison d'Antokol; j'y fus invité comme unique témoin et j'y bus l'hydromel et le vin à leur santé. Vous savez le reste. —

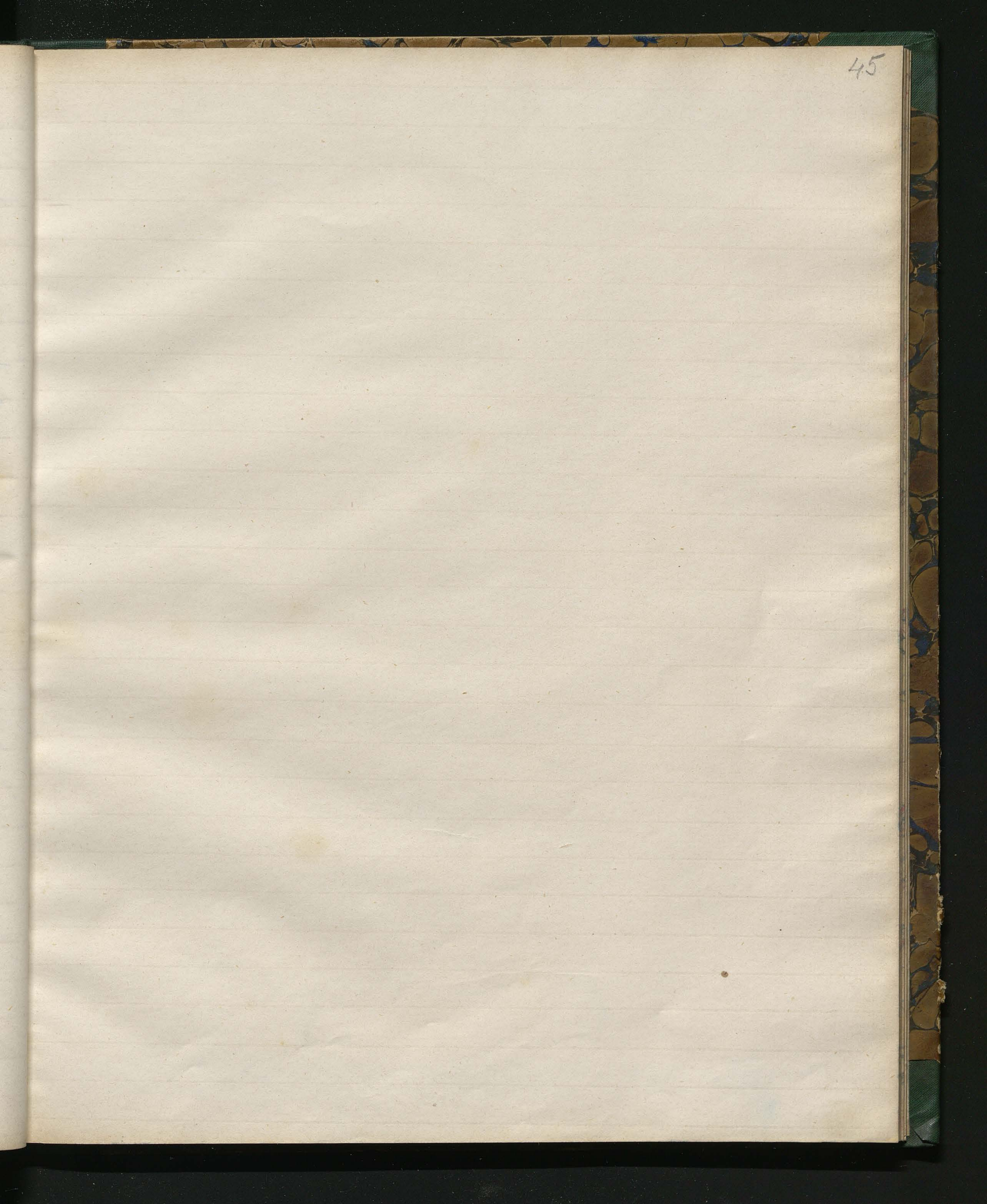
Fin.

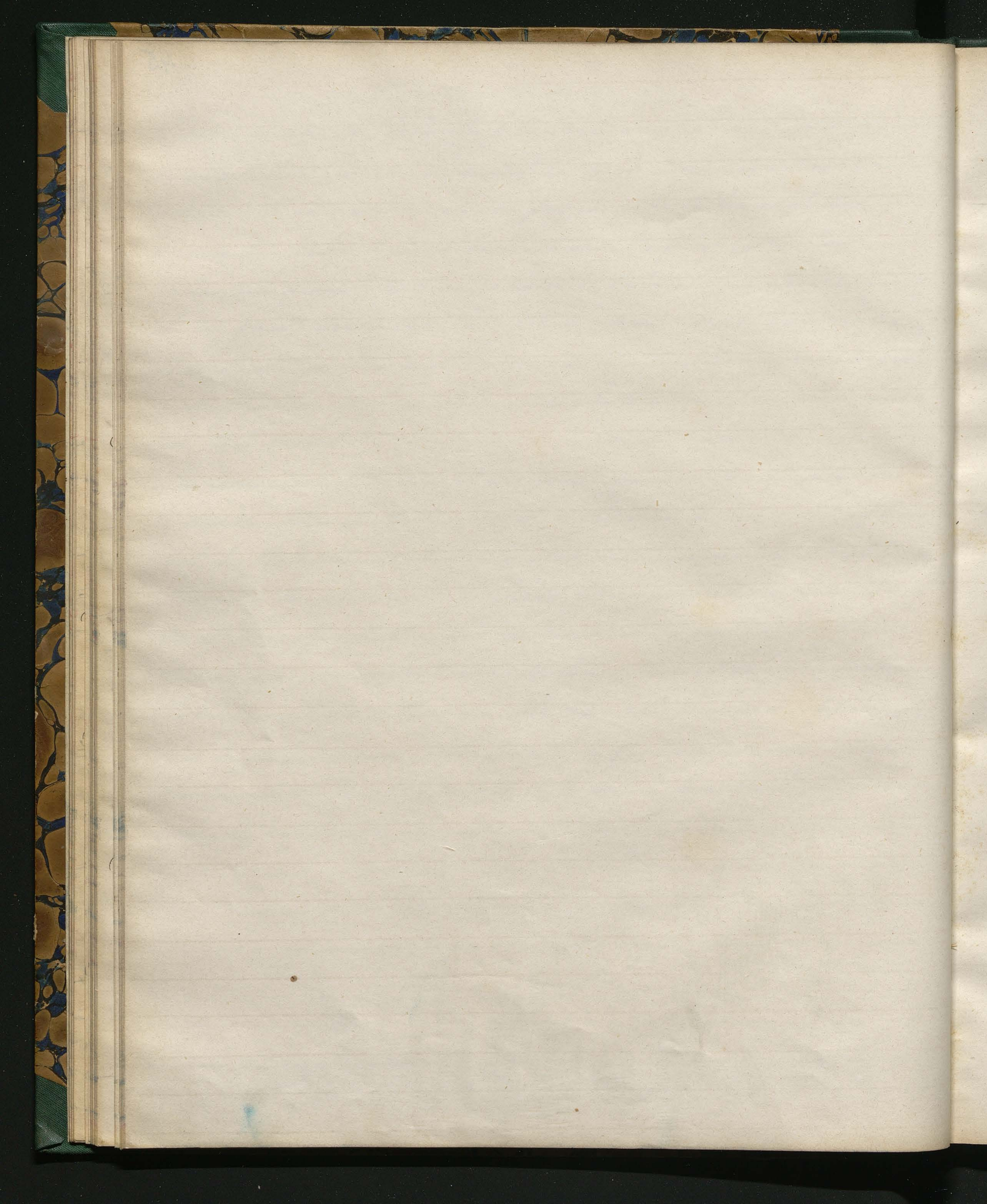


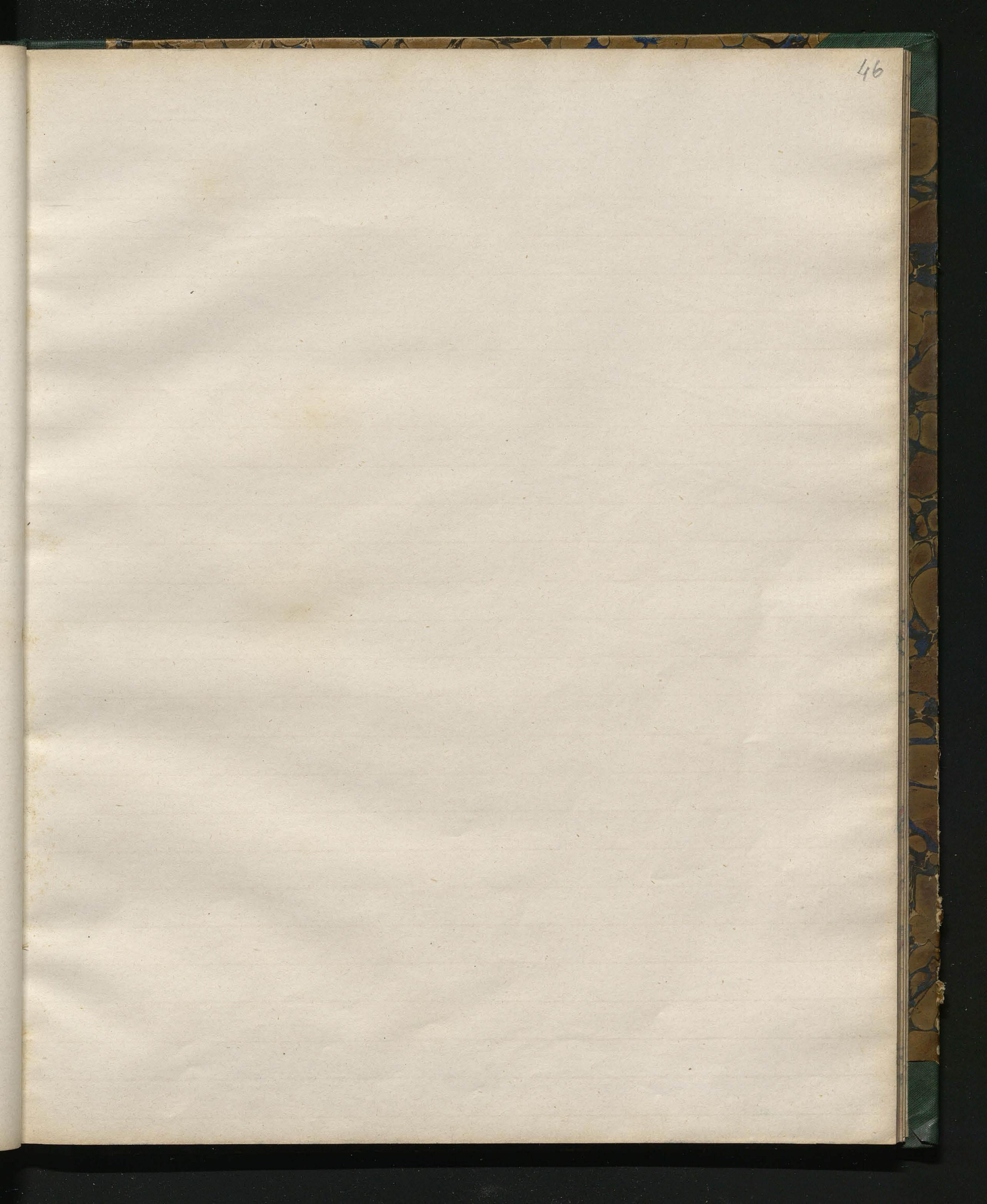
Quand ce moment, toute la ville en parla, on ne put concevoir ce coup de tête, comme on voulut comprendre ce [illegible] [illegible]. Il est vrai de dire que ce pauvre [illegible] très [illegible] [illegible] toute sorte d'histoires sur la pauvre [illegible] [illegible], qui pendant ces deux années de bonheur, était allée servir, et ne pouvait pas de son Edouard, lui devenait encore plus chère. Il se peut qu'elle avait [illegible] pendant ce temps quelque peu de sa fraîcheur de jeune fille, mais le bonheur lui rendit bientôt tout son éclat.

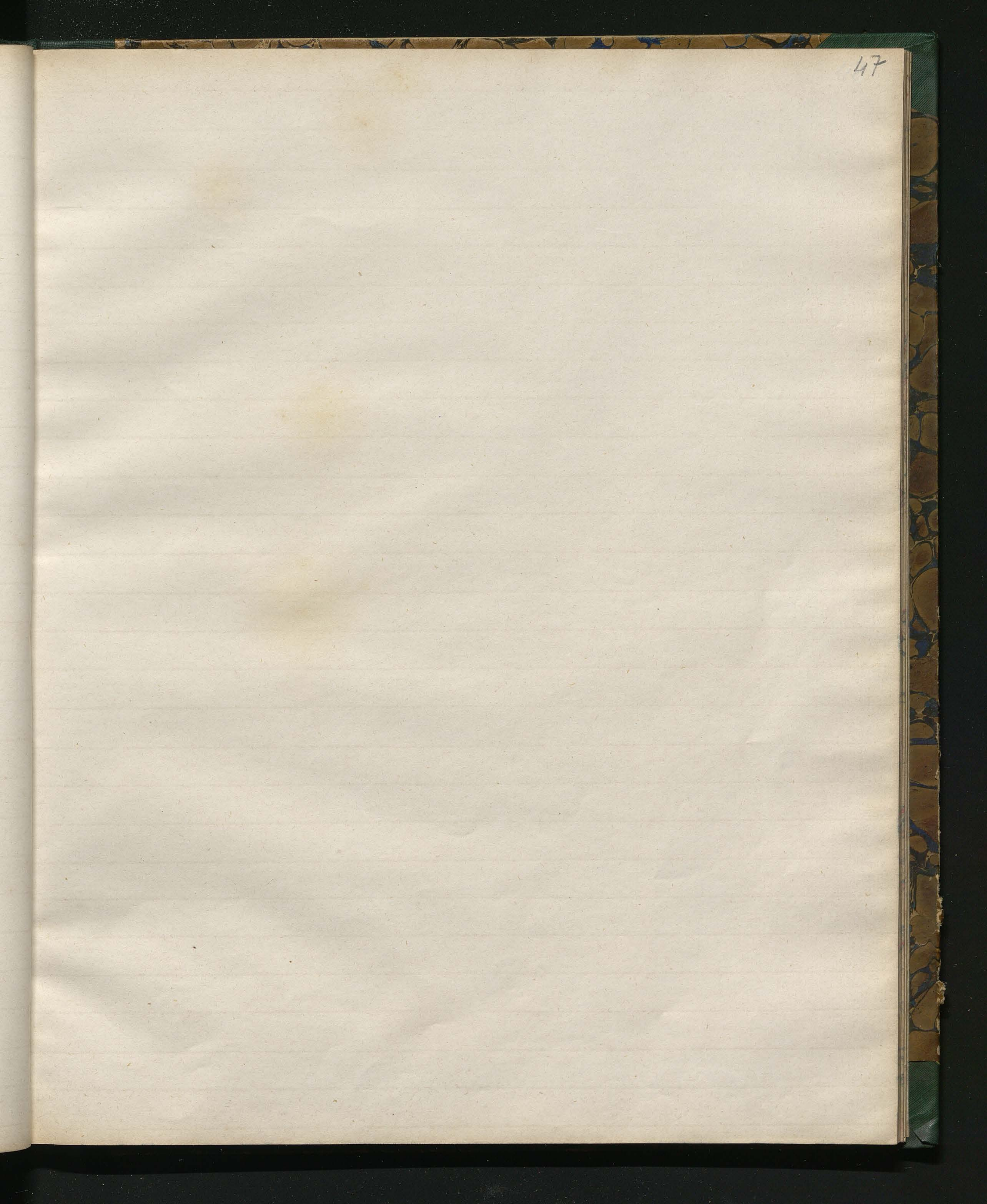
Un jour, un [illegible] et son aîné [illegible] un instant [illegible] [illegible] plus de [illegible] et de [illegible]. L'heureux couple put se [illegible] au pied de l'image de la Vierge [illegible] à la place où ils se virent pour la première fois. Ils furent bénis par le plus âgé des Carmélites, vieillard aux cheveux blancs, qui [illegible] leur histoire [illegible] de la sainte [illegible] l'autel [illegible]. Le soir eut lieu leur souper, dans la petite maison d'Adélaïde, j'y fus invité comme unique témoin et j'y bus l'hypocras et le vin à leur santé. Voici [illegible]

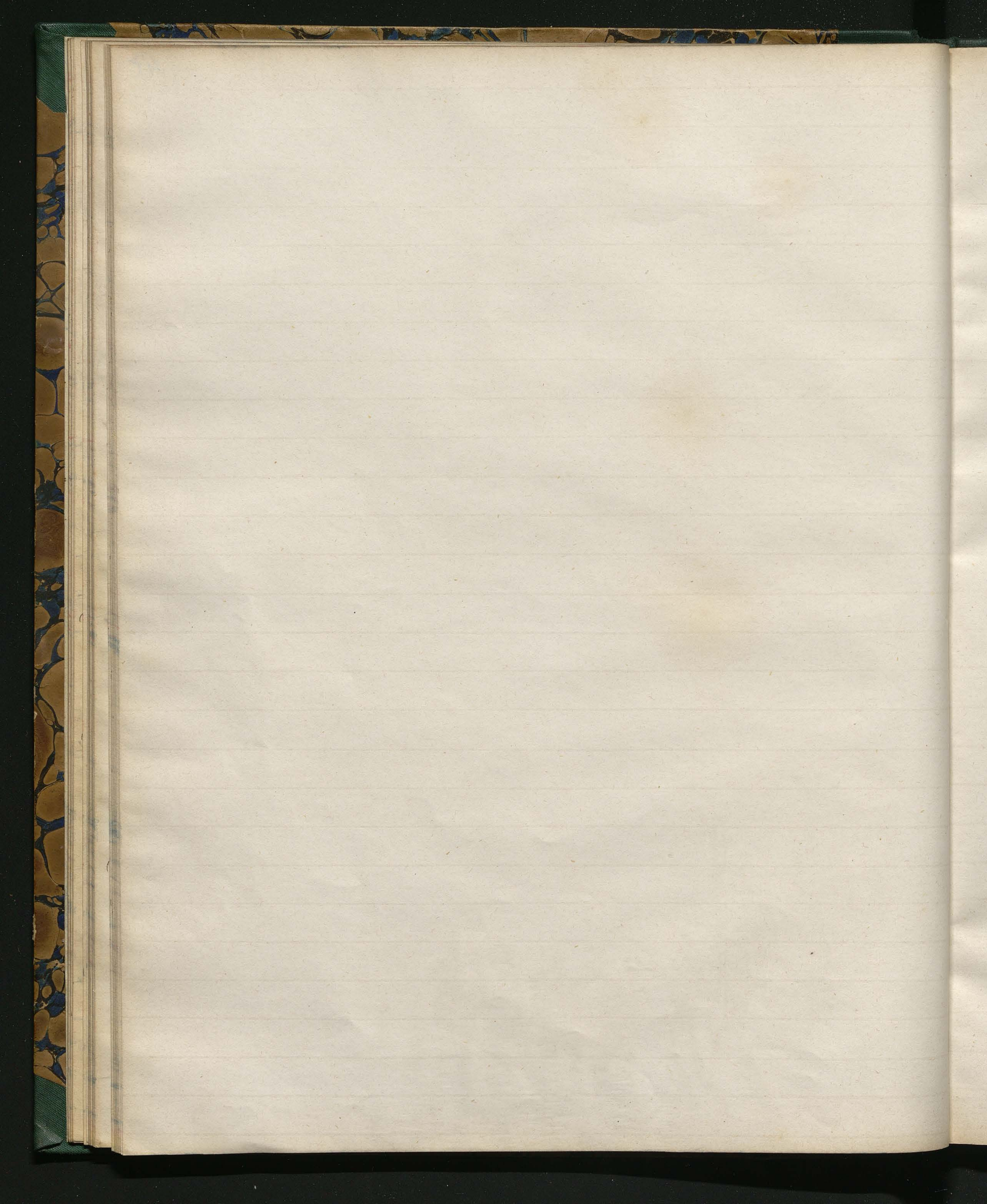
Fin

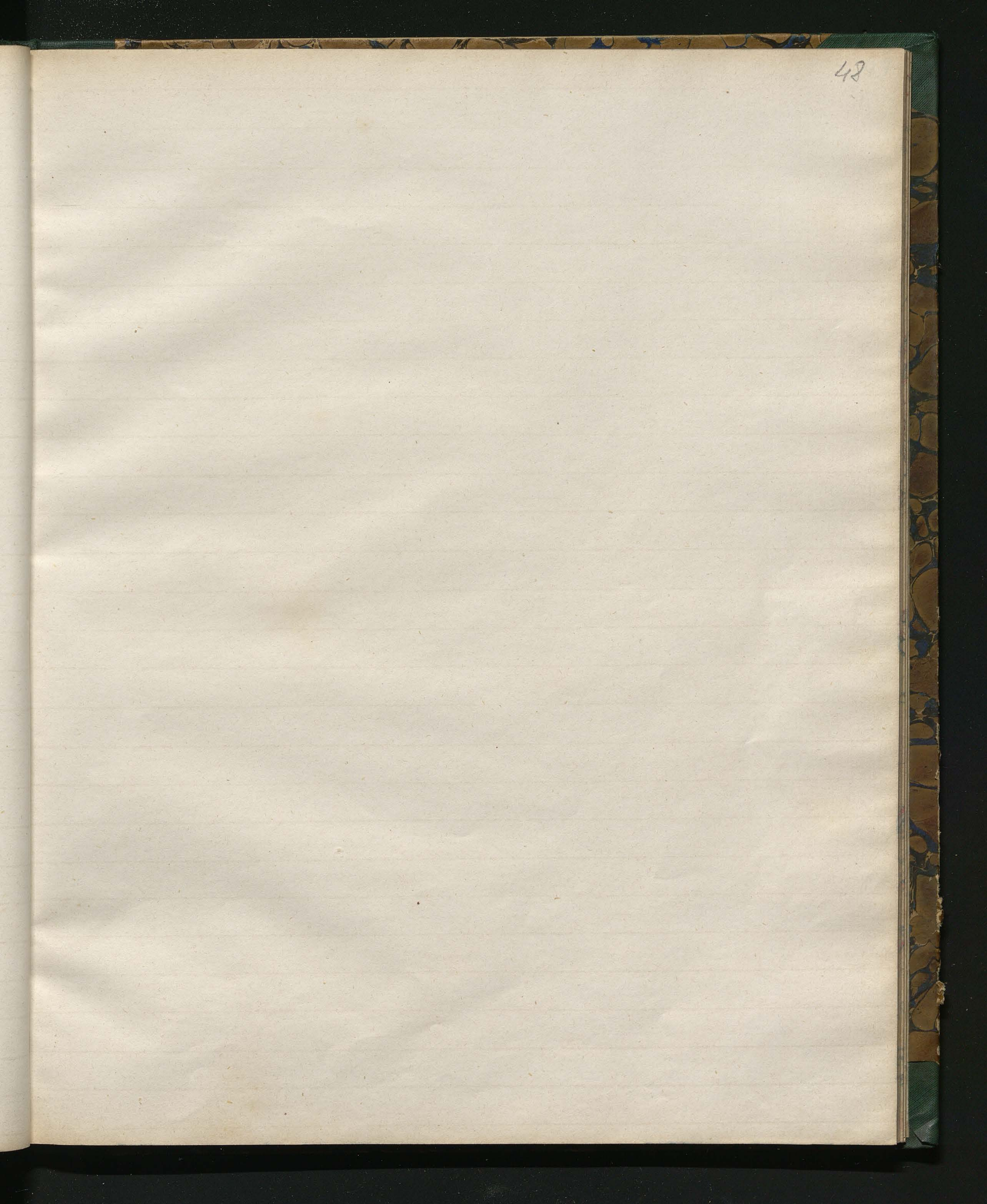


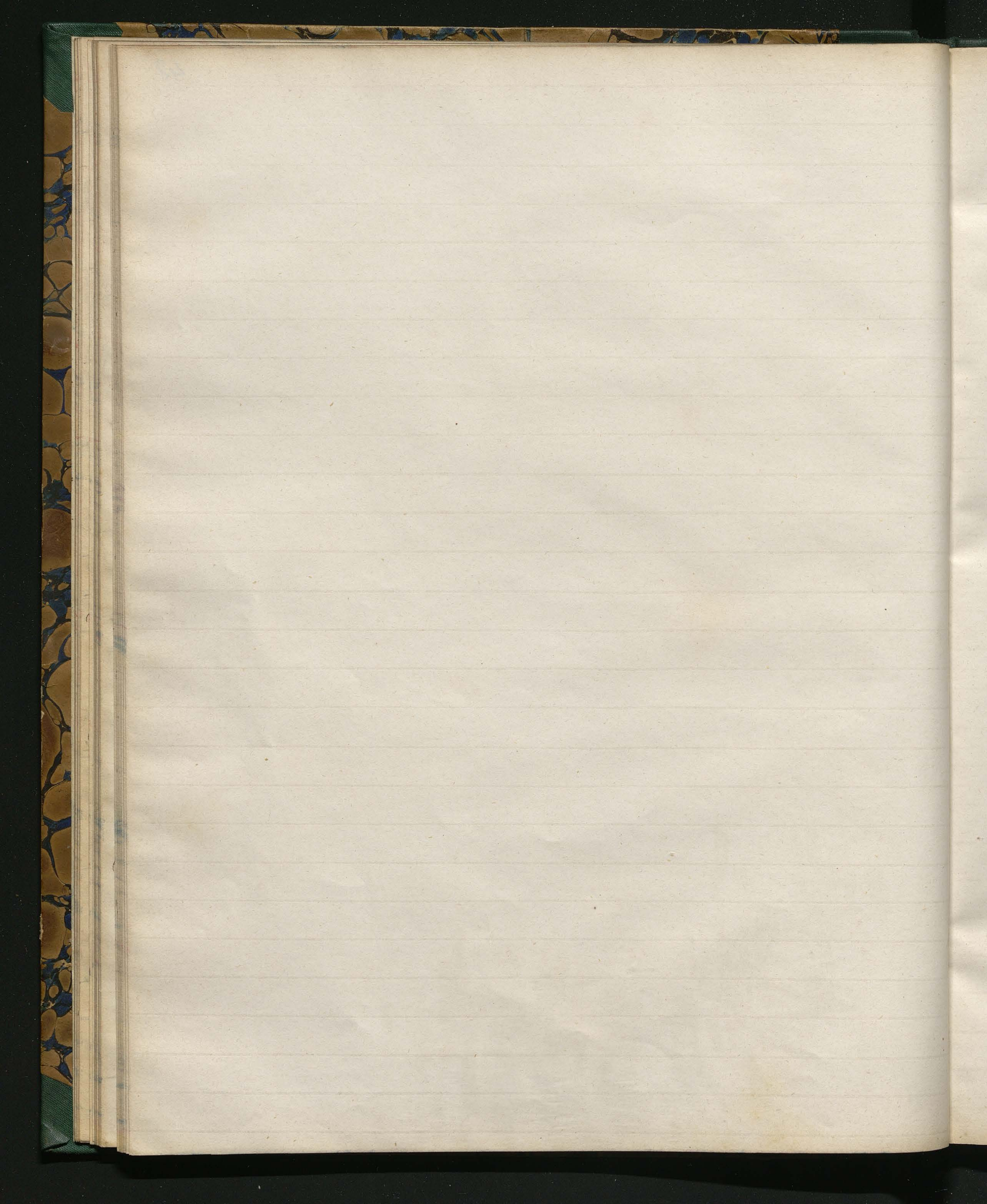


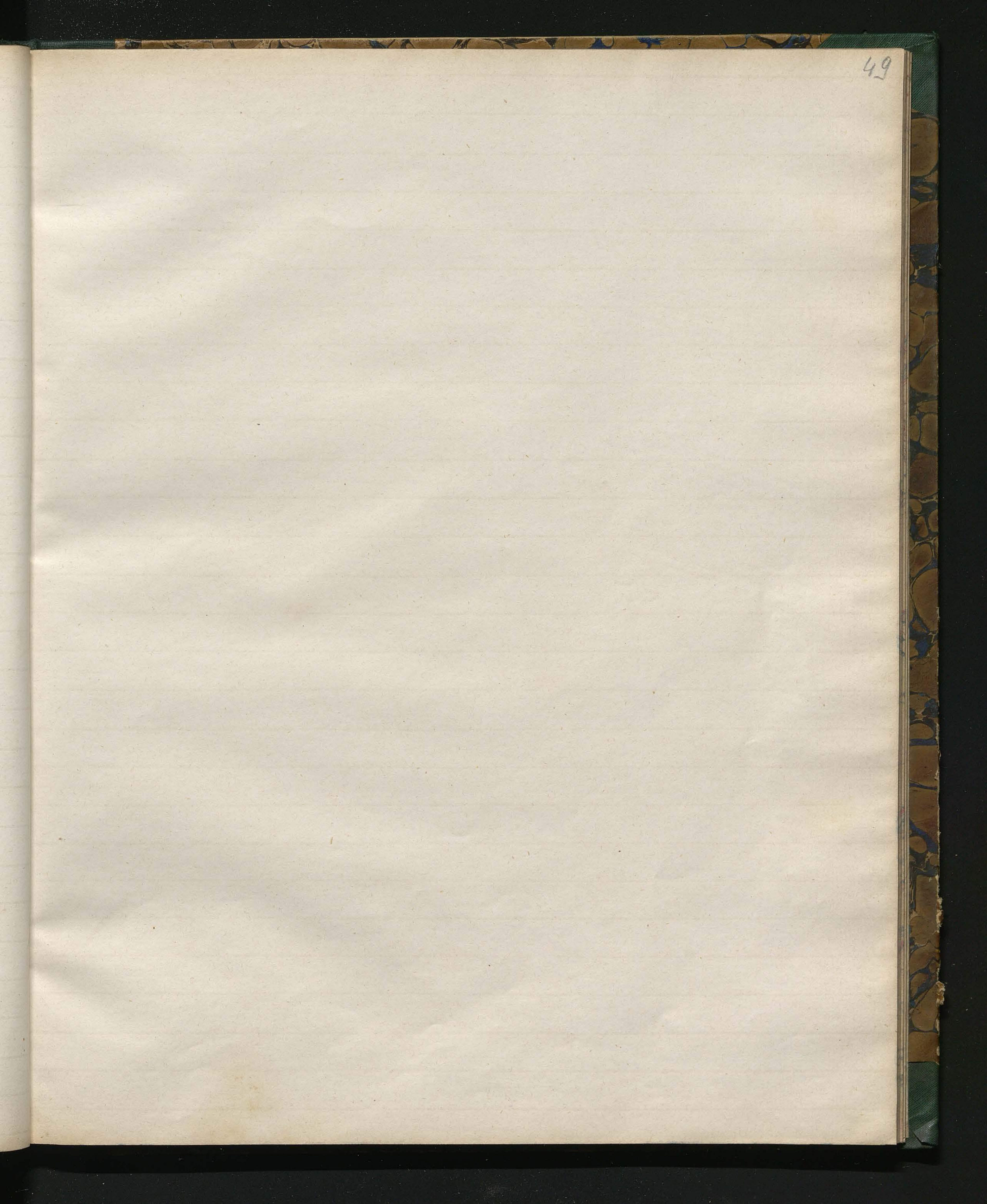


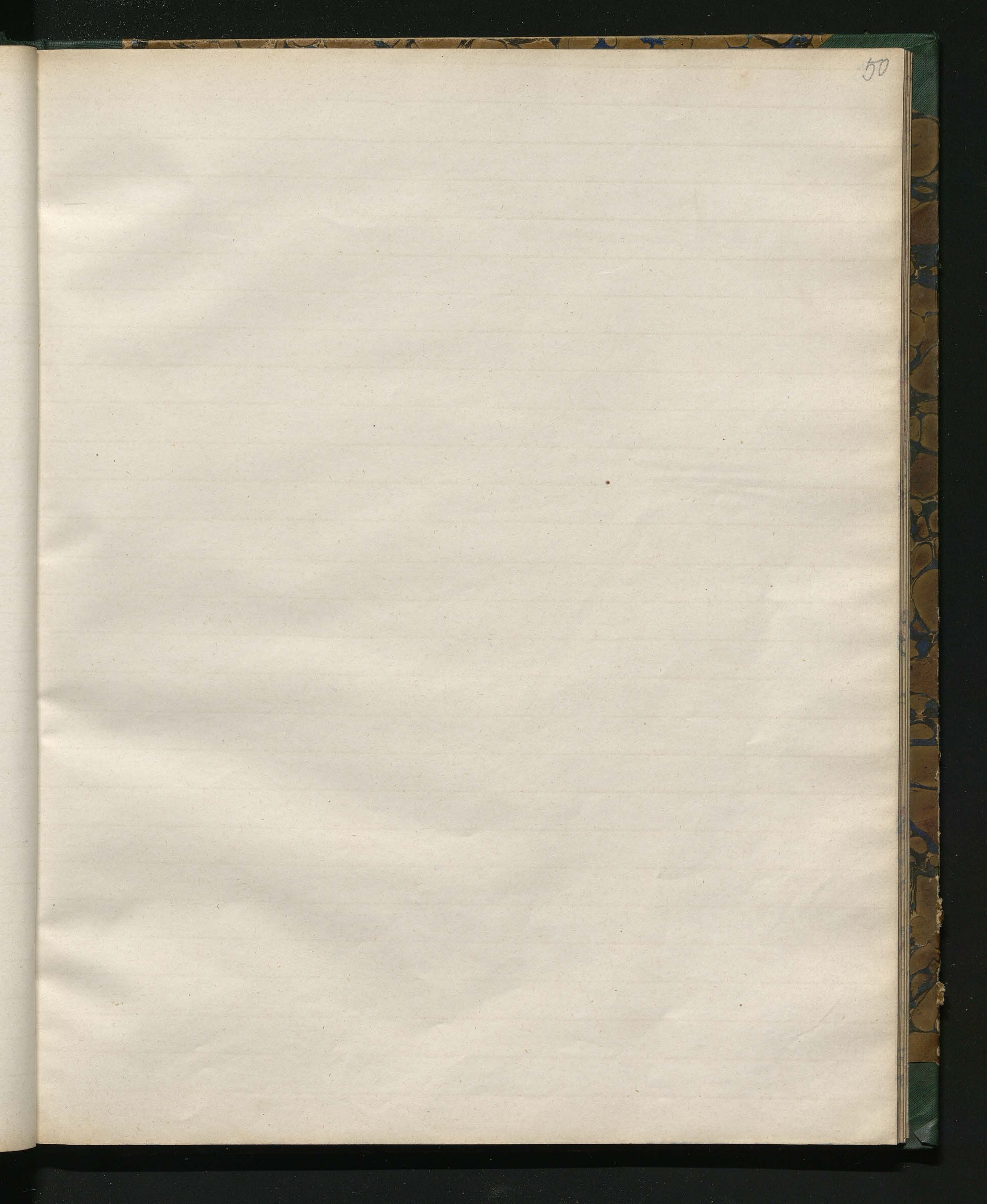


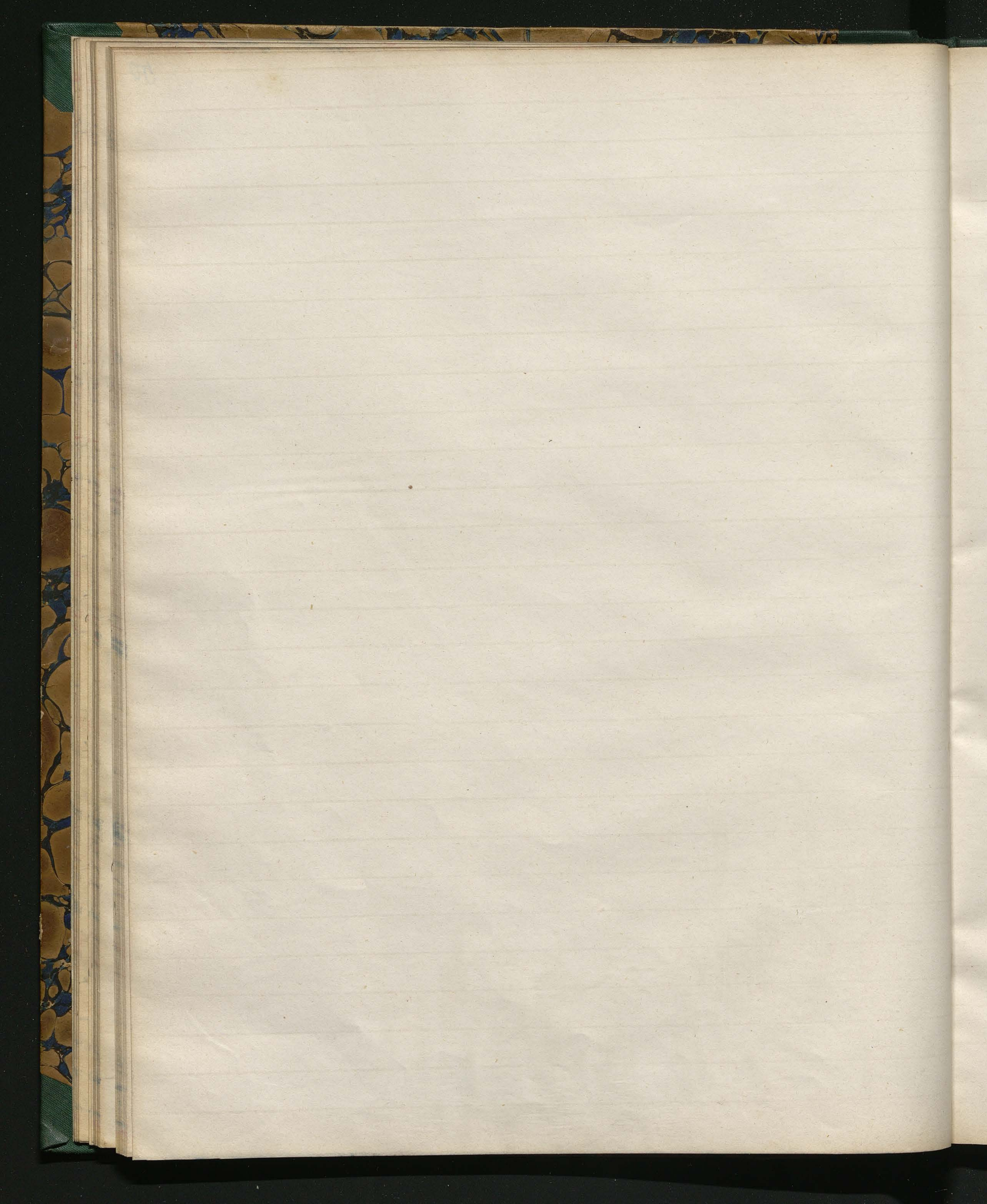


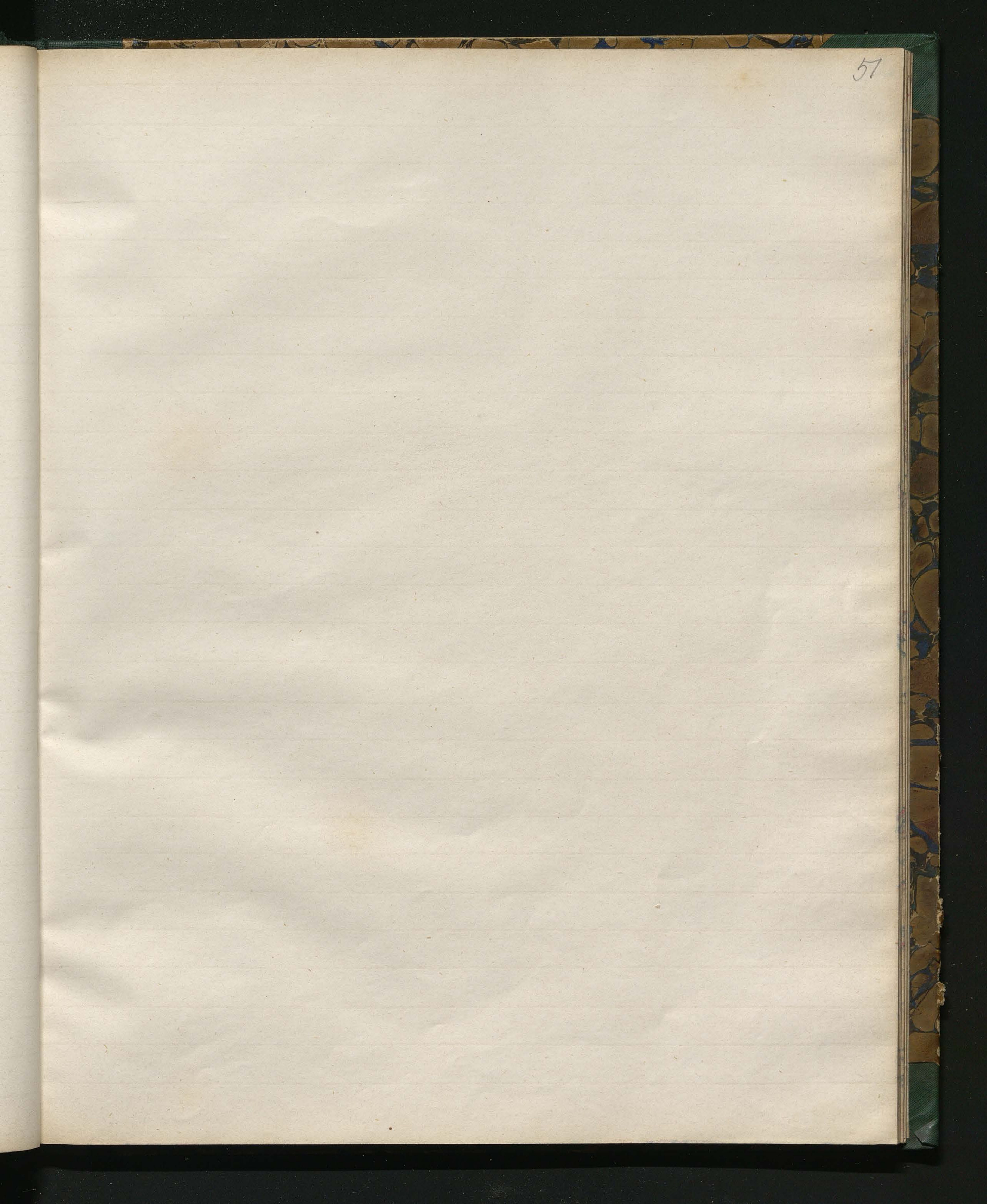


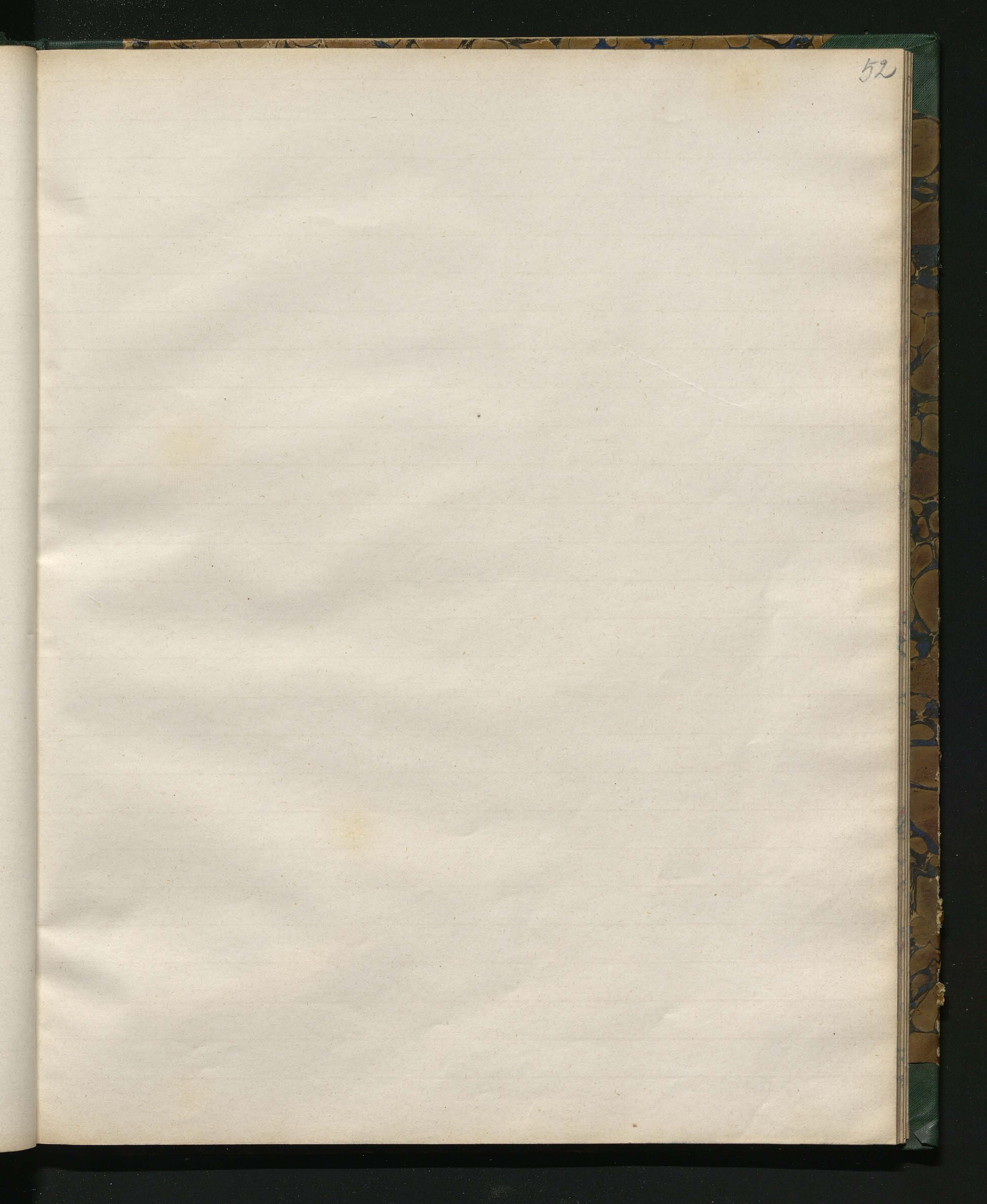


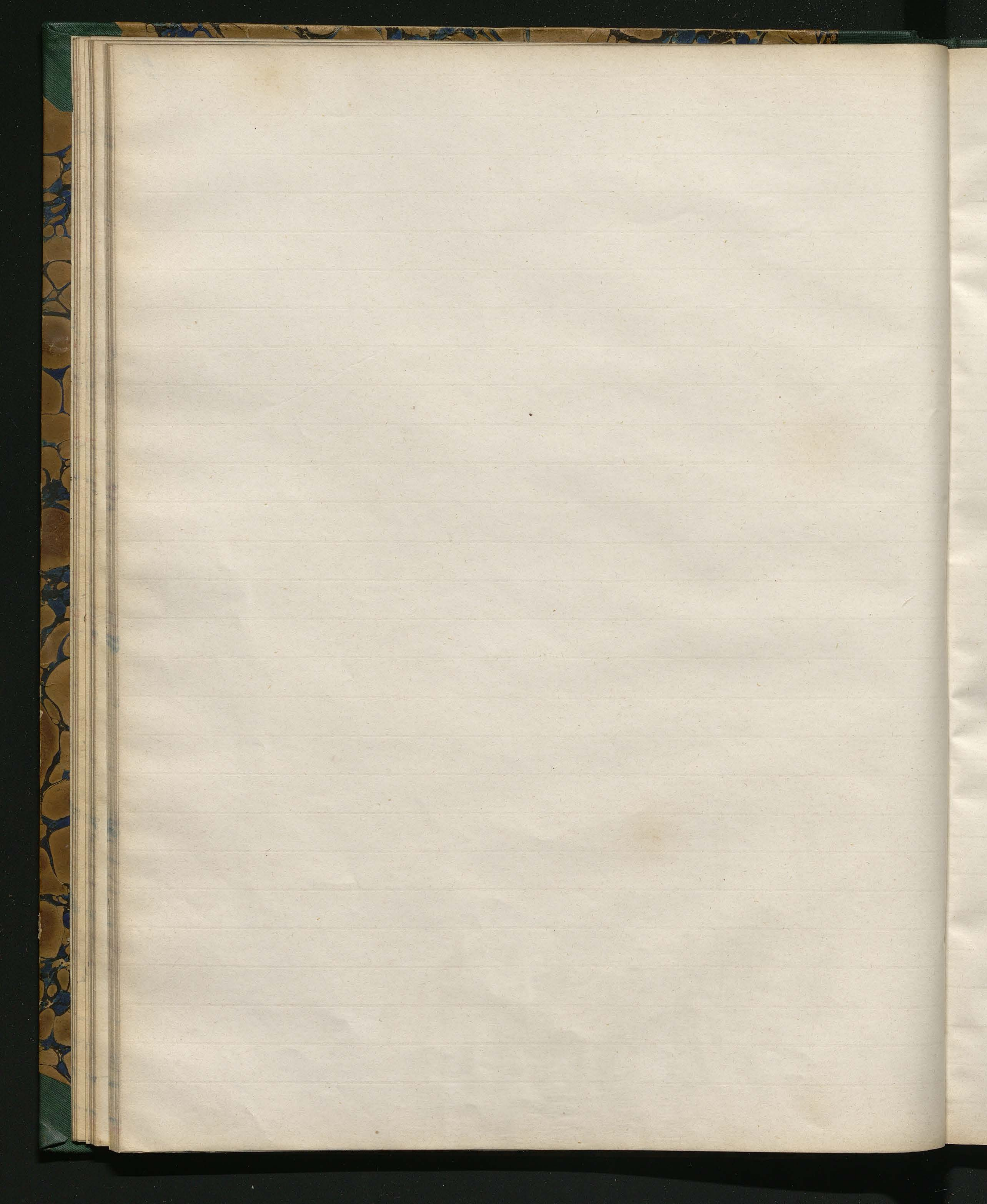


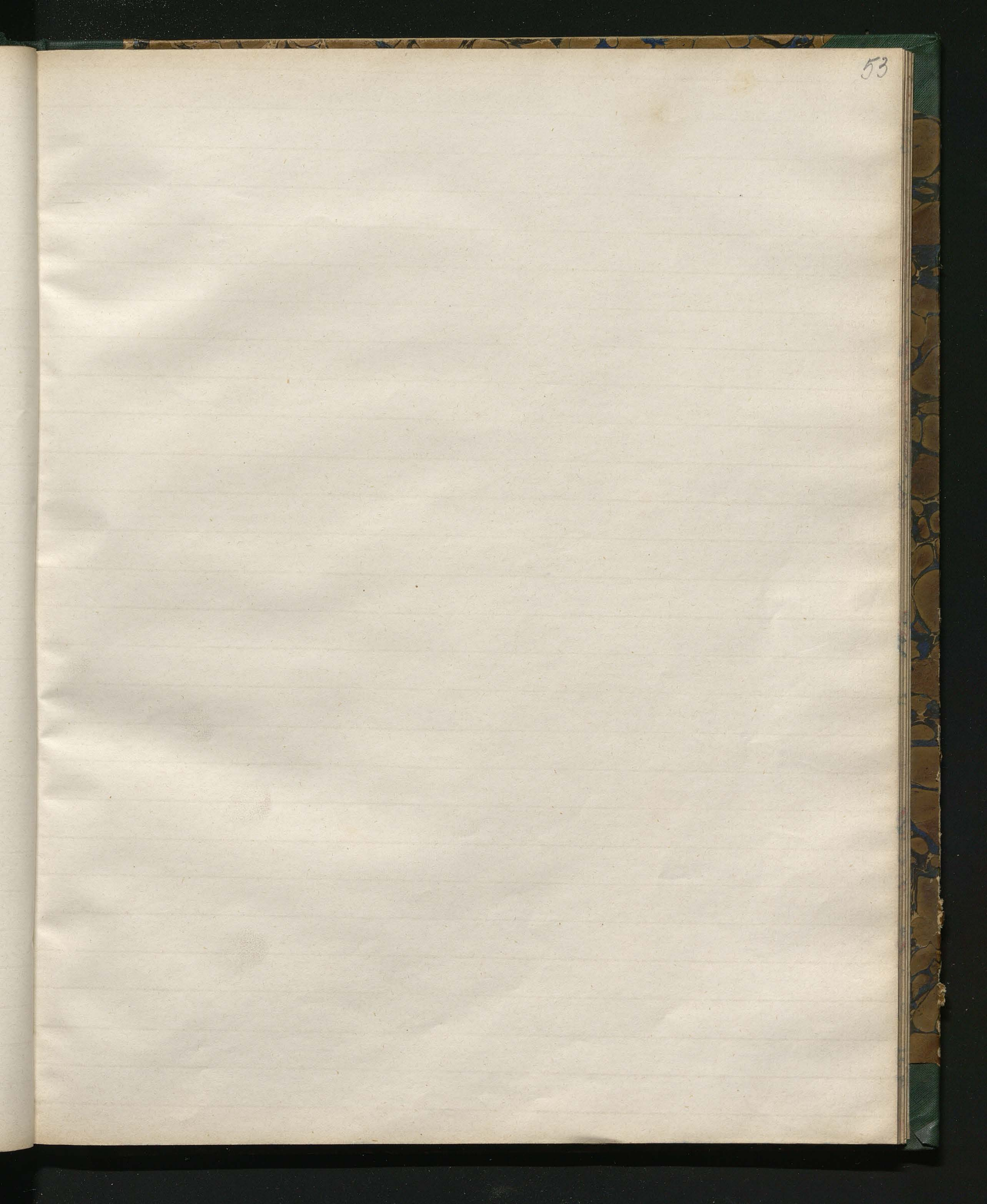


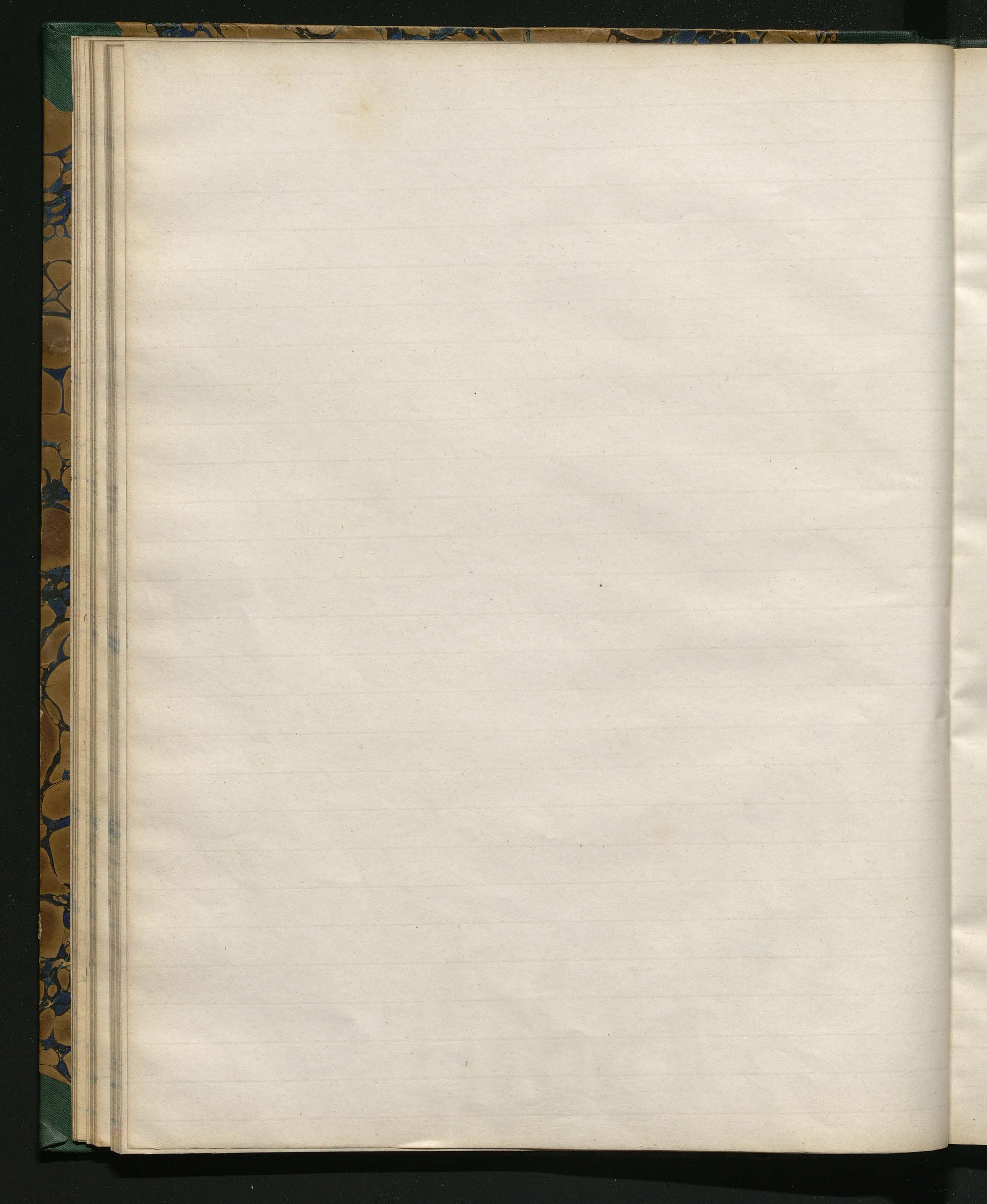


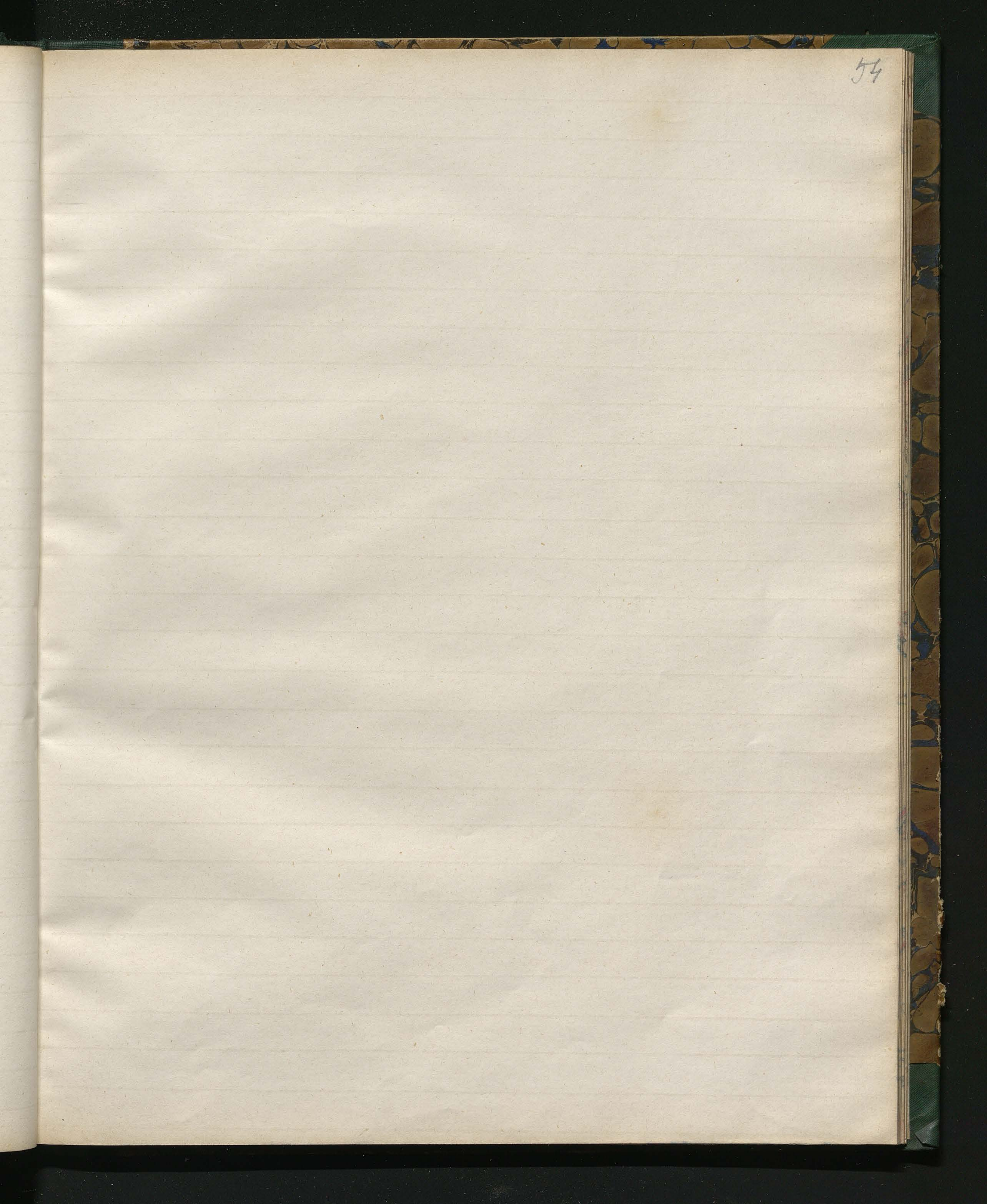


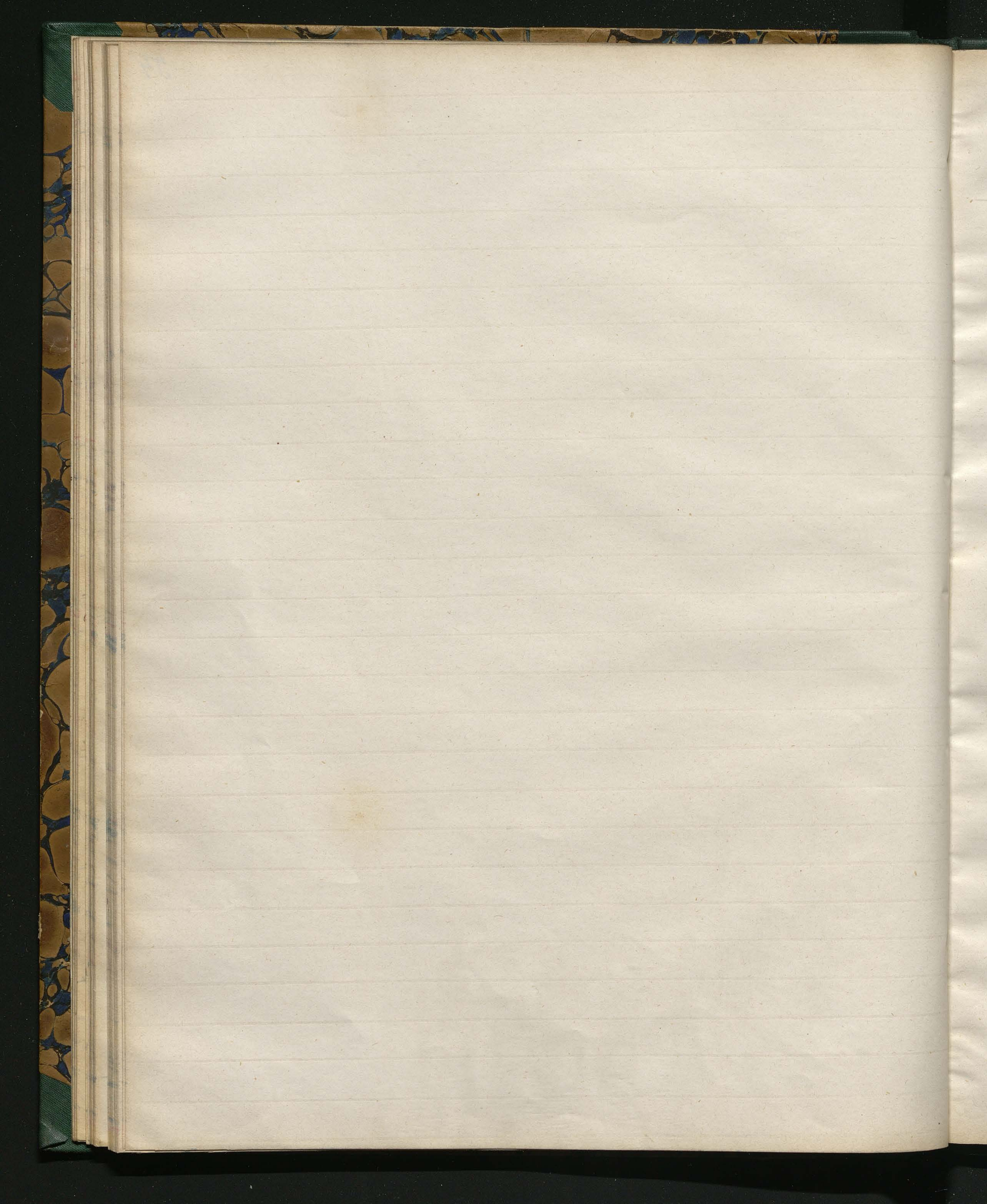


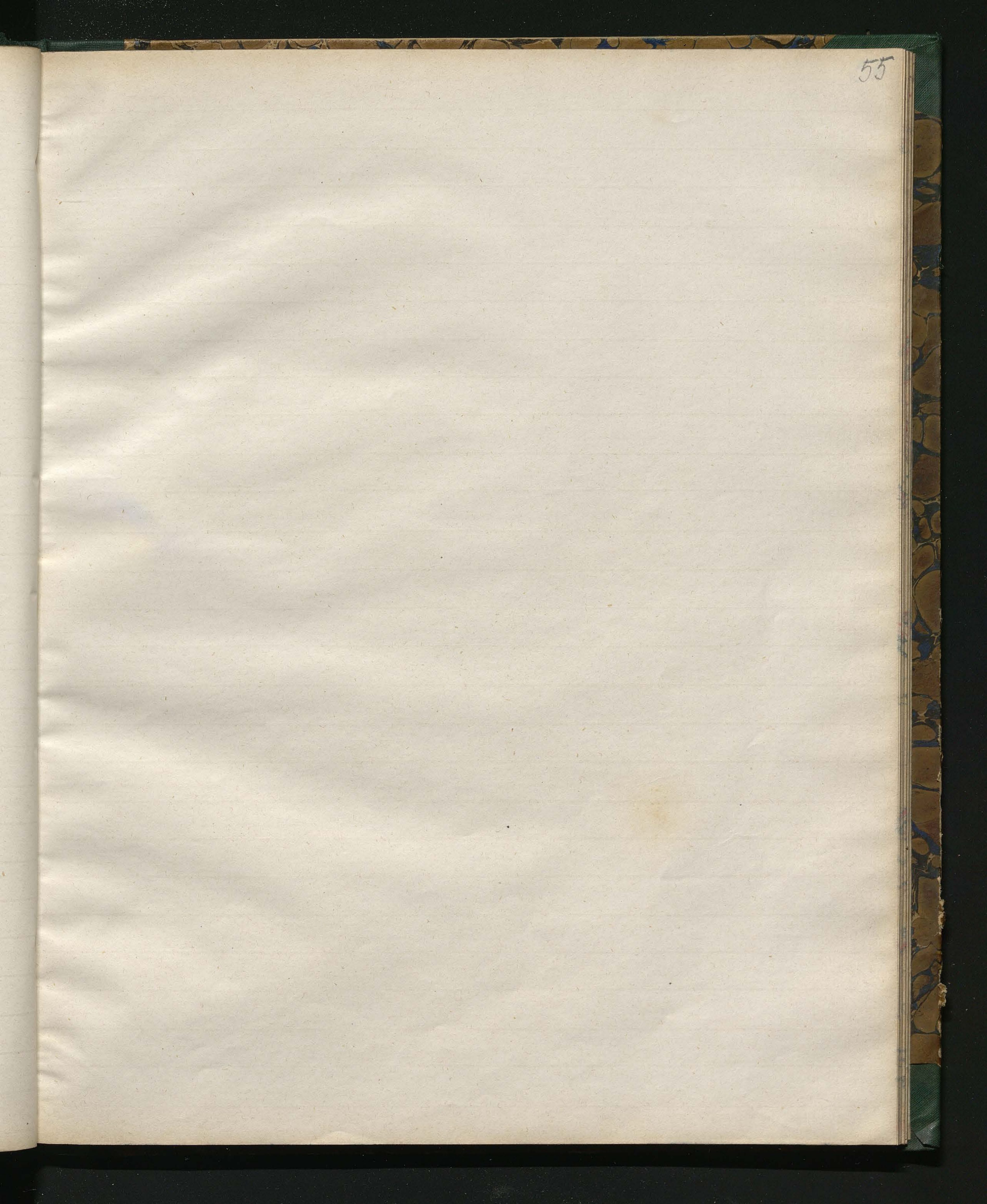


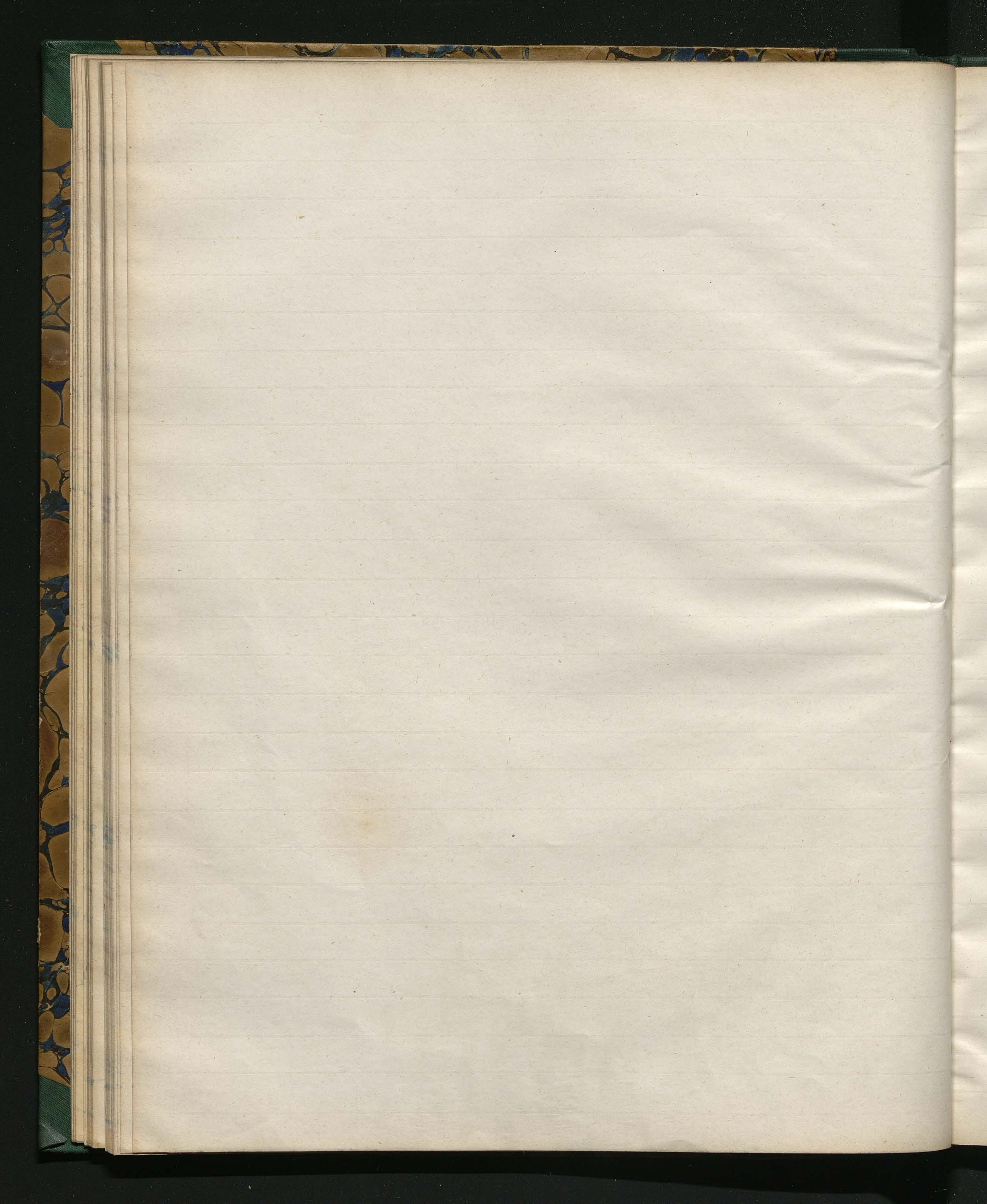


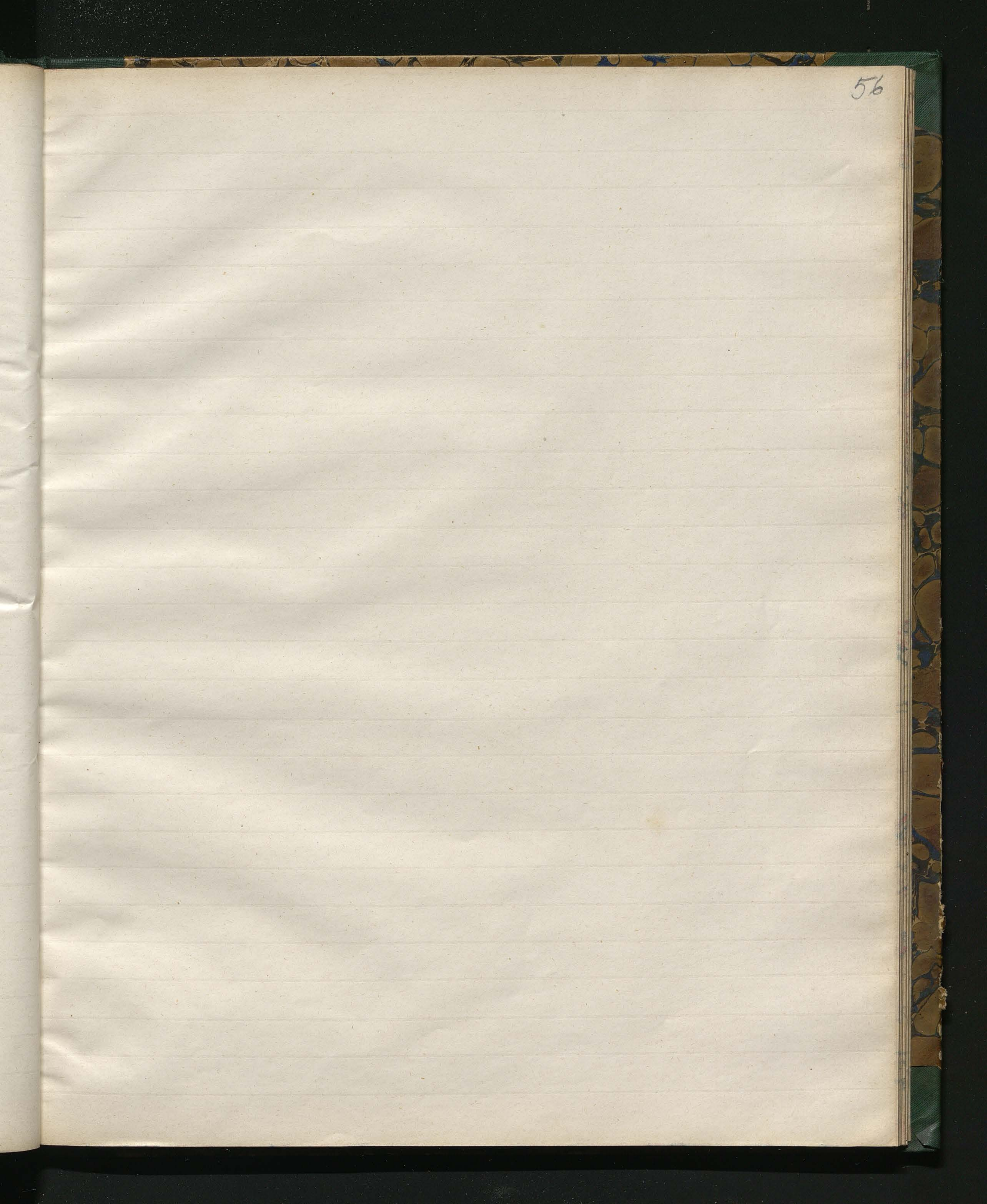


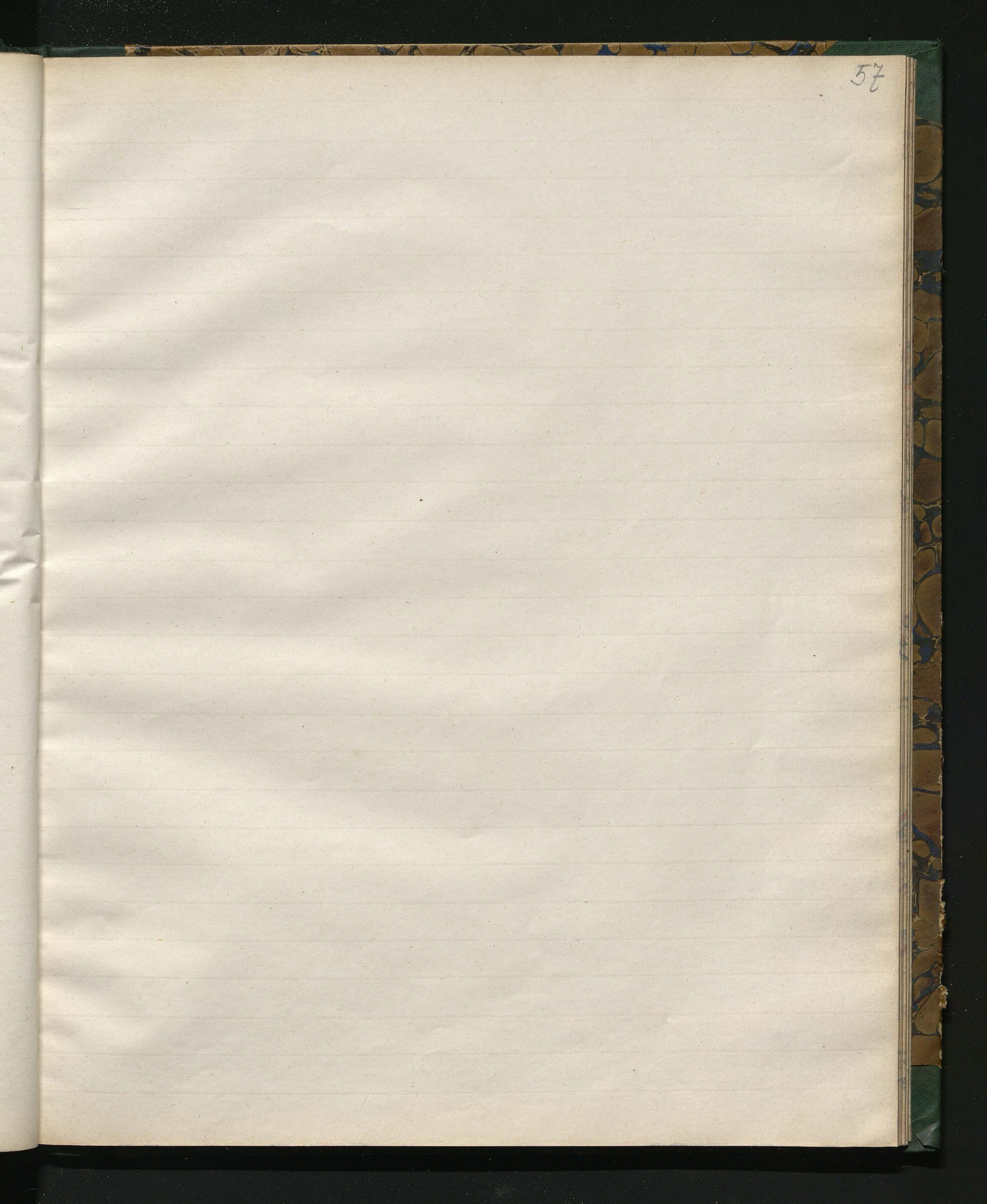


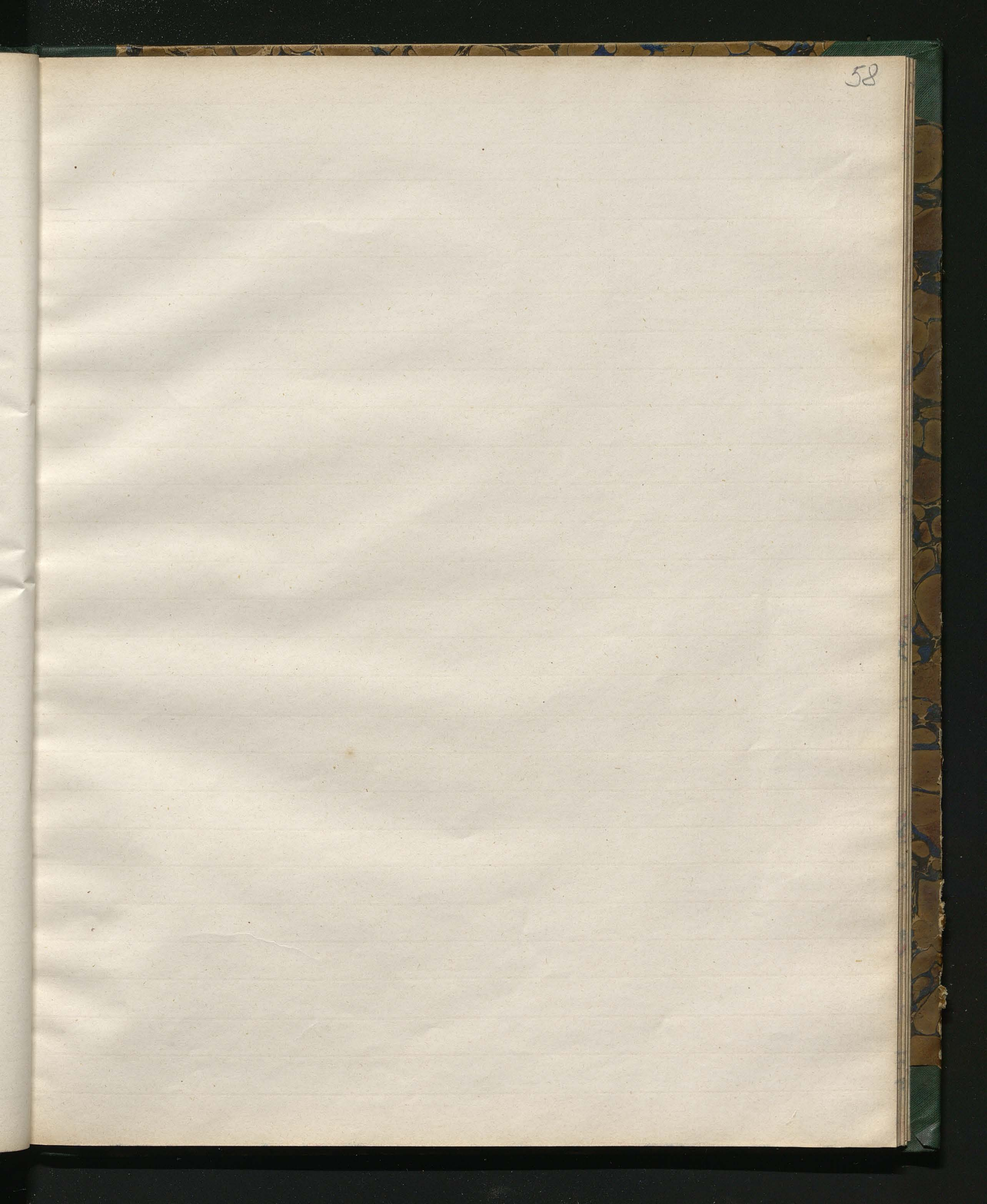


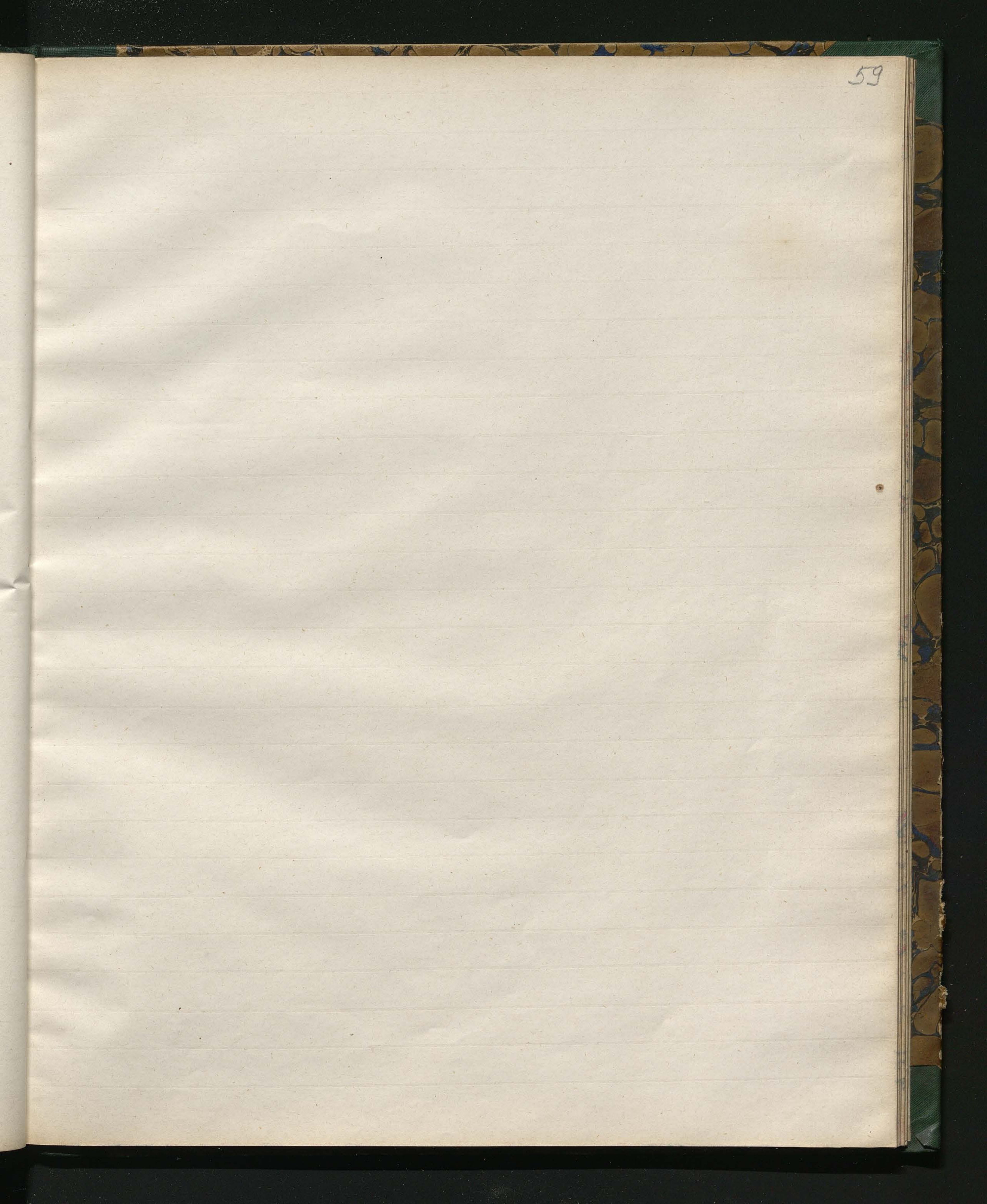


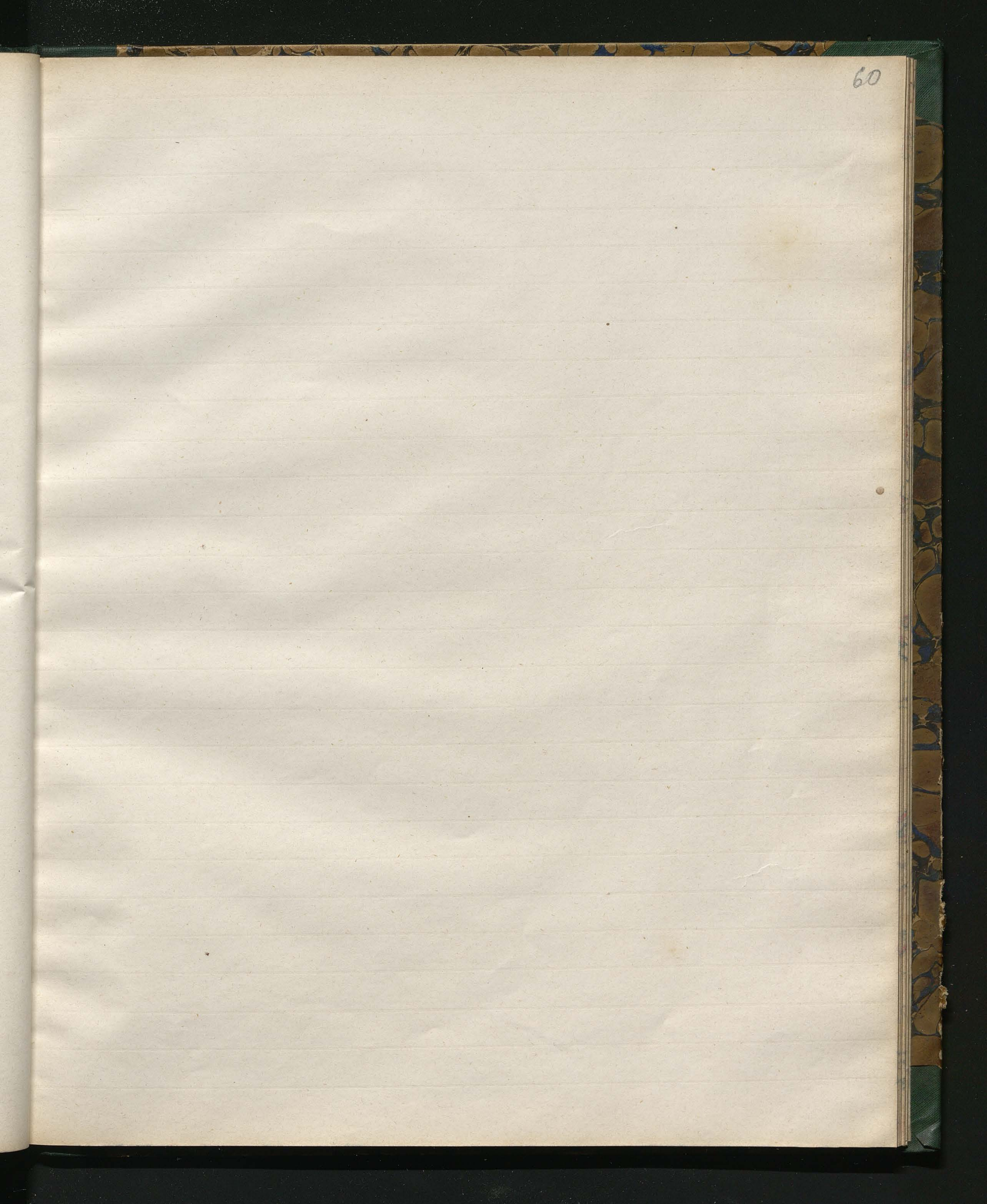


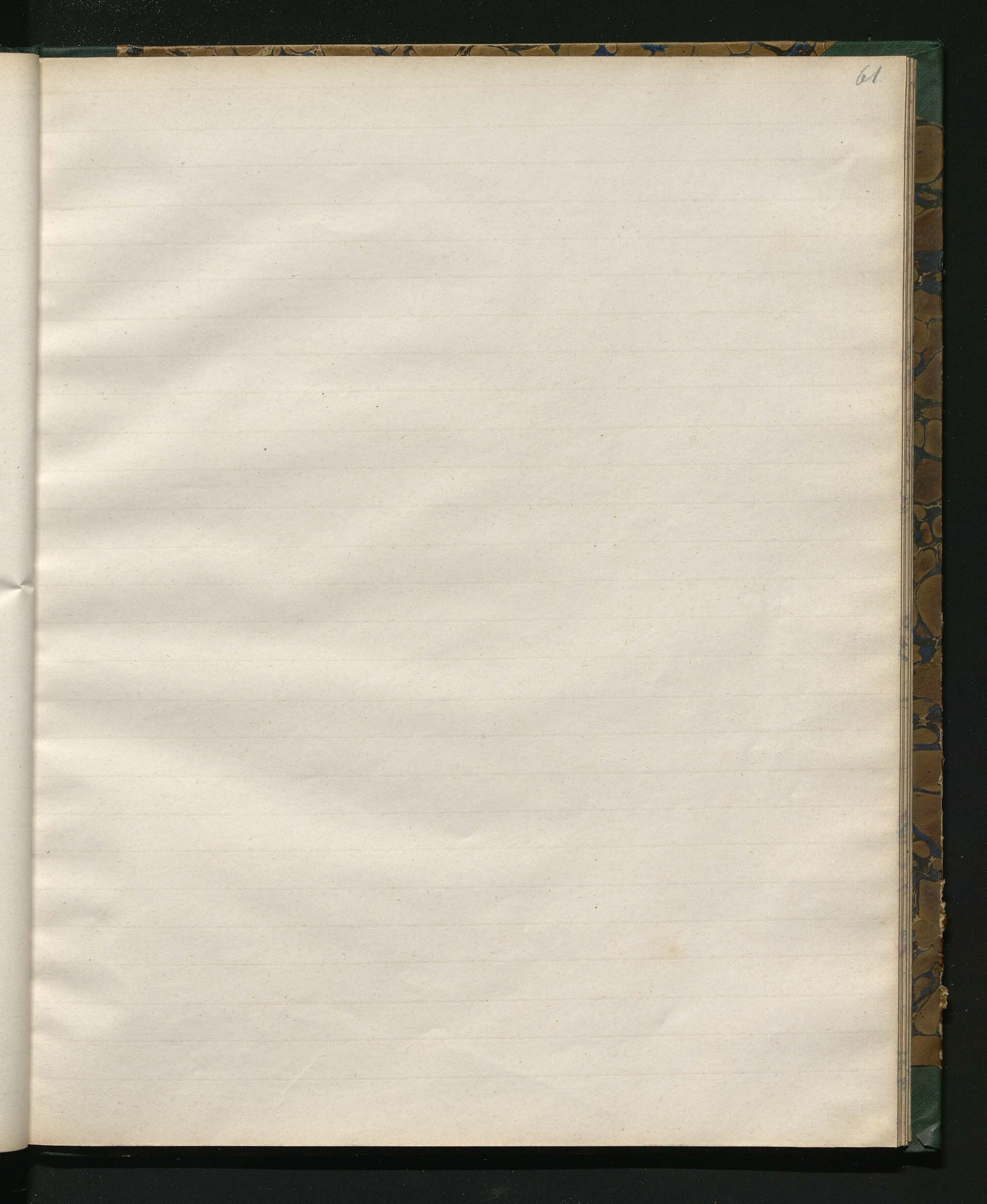


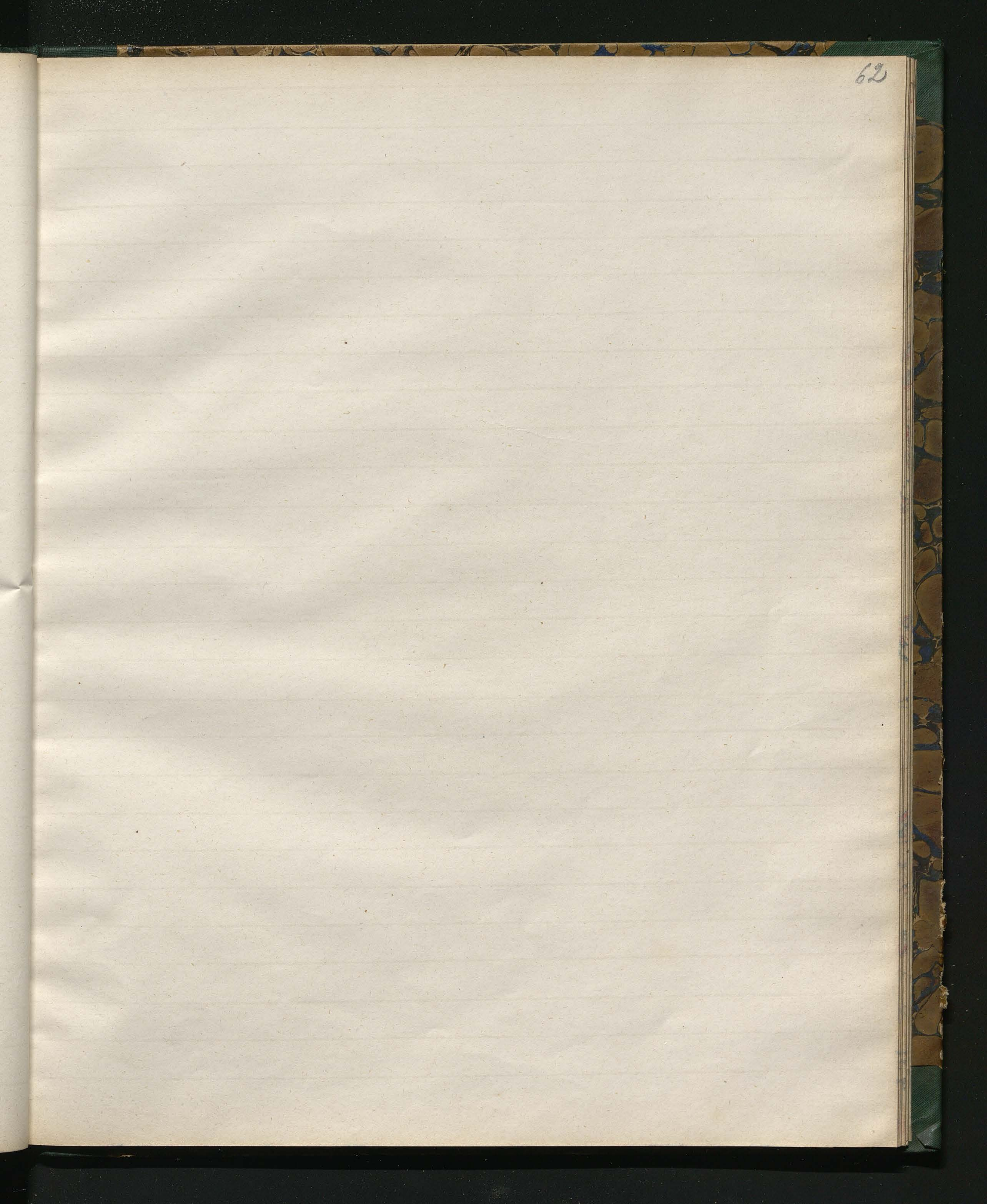


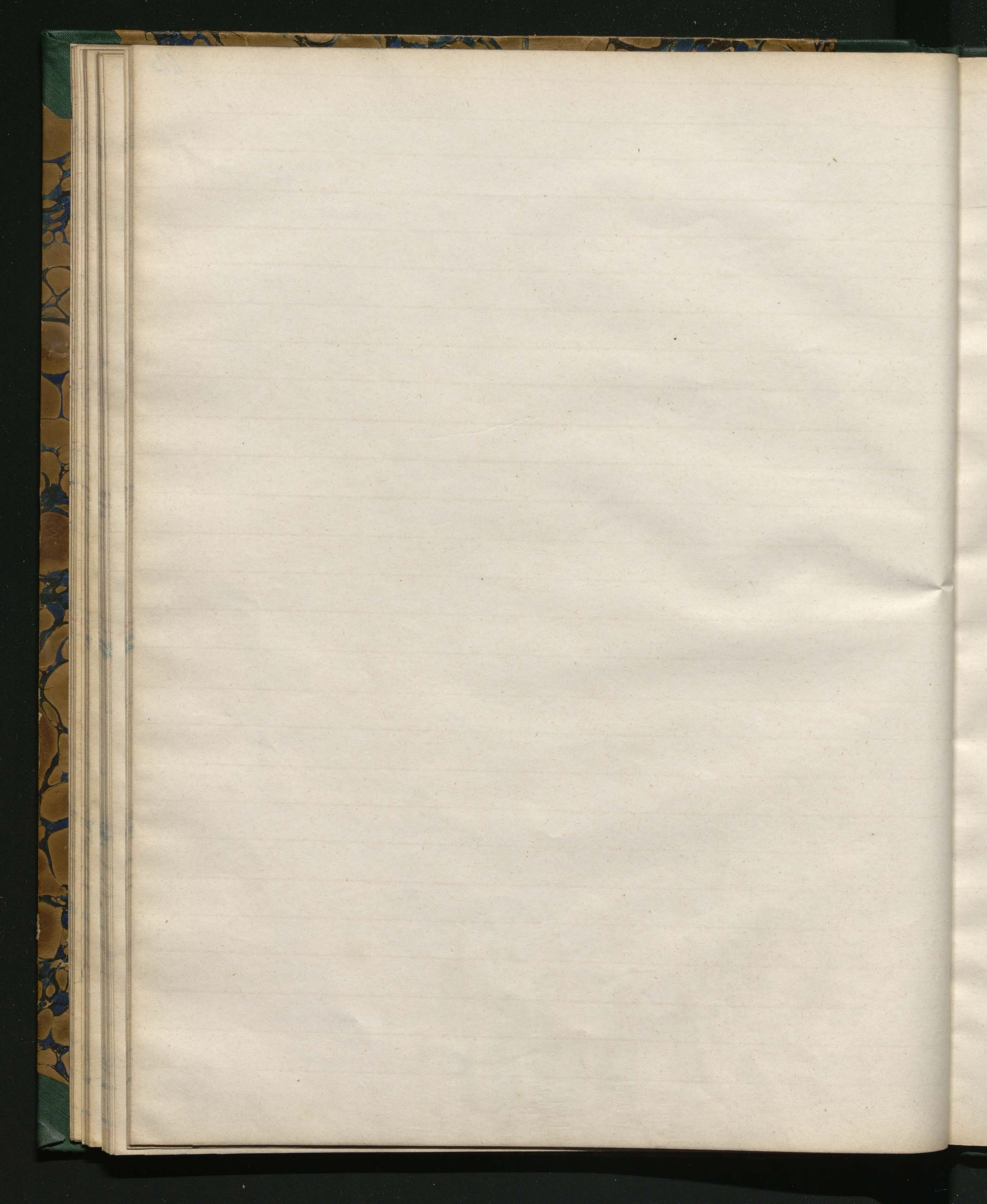


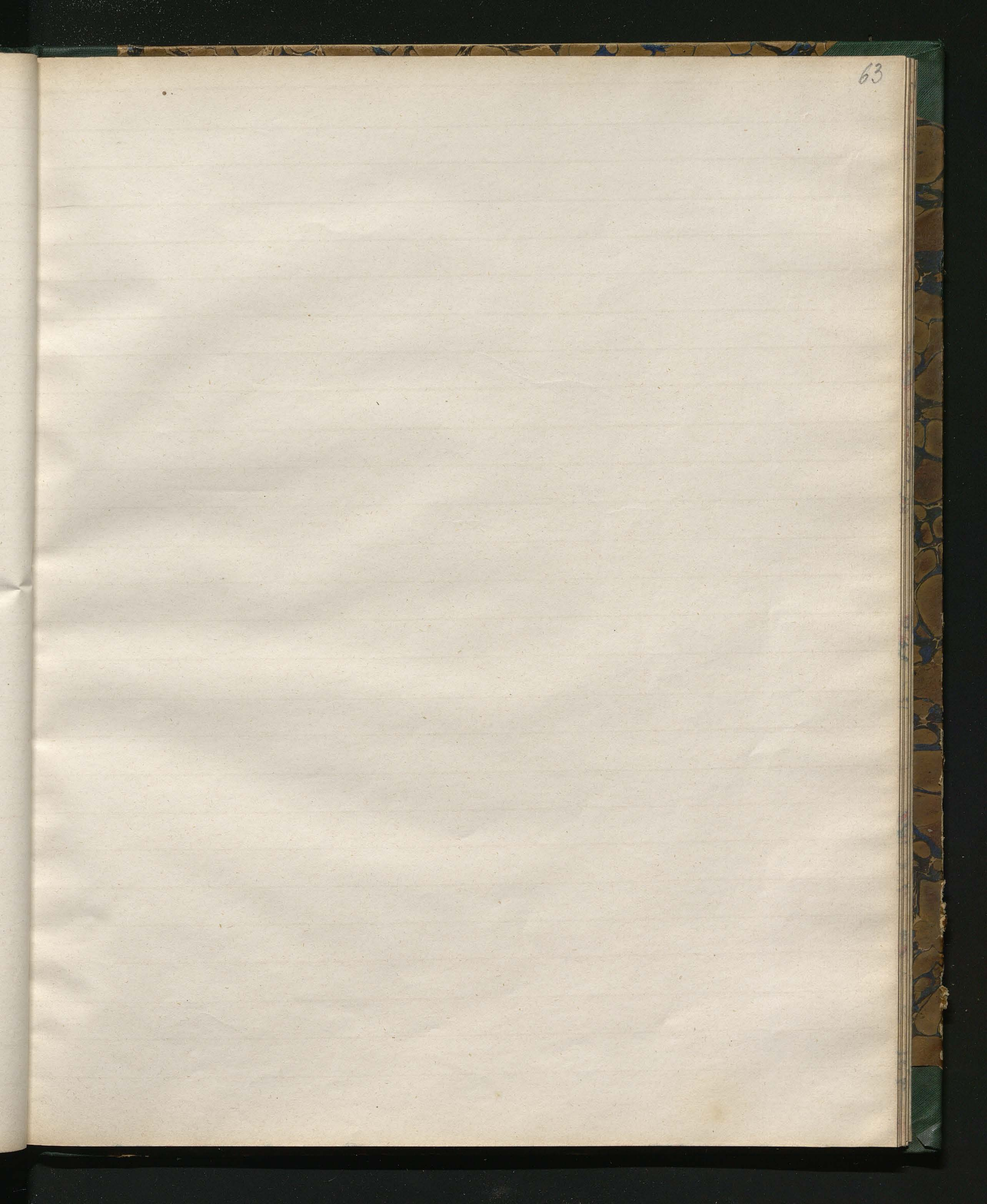


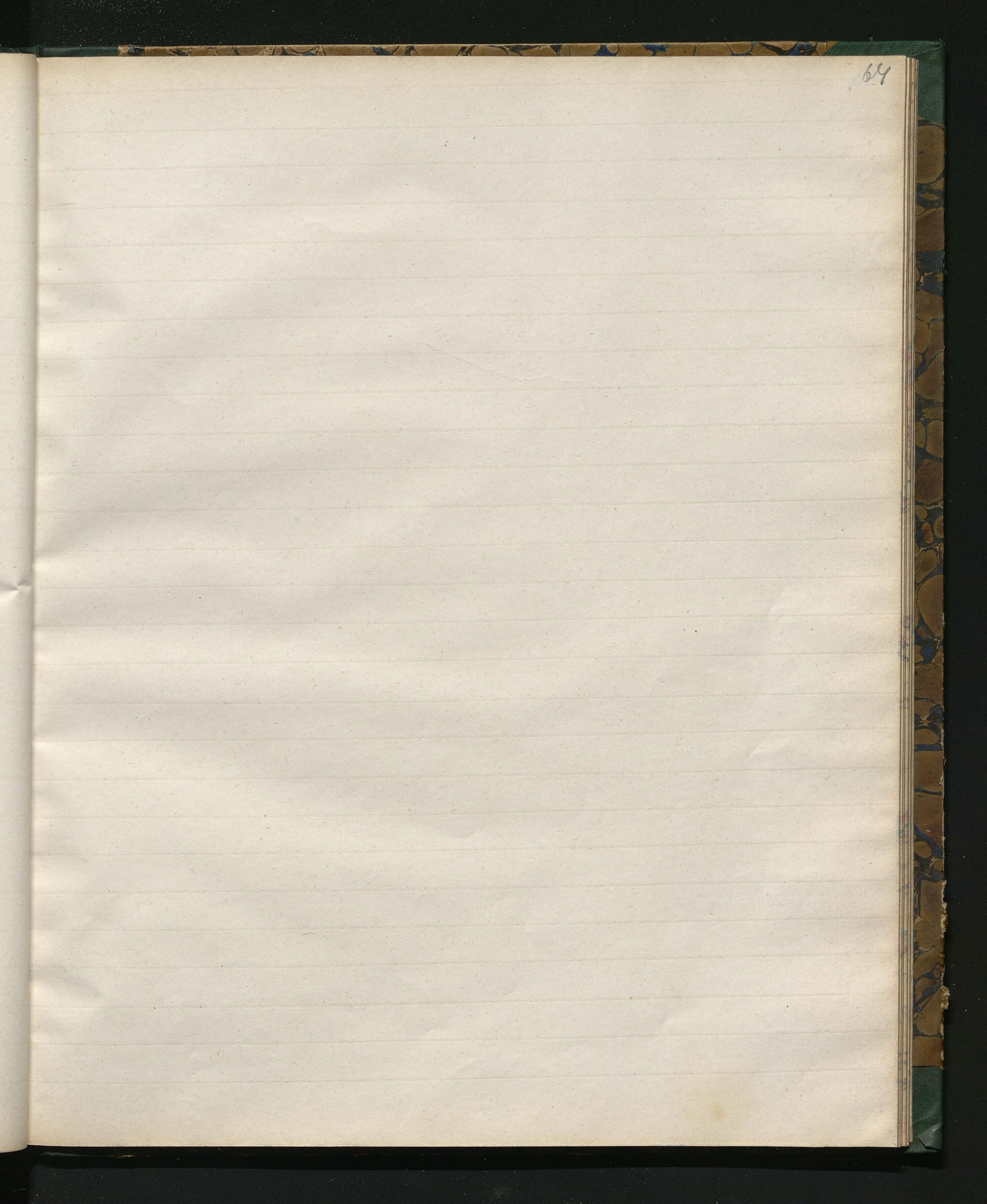


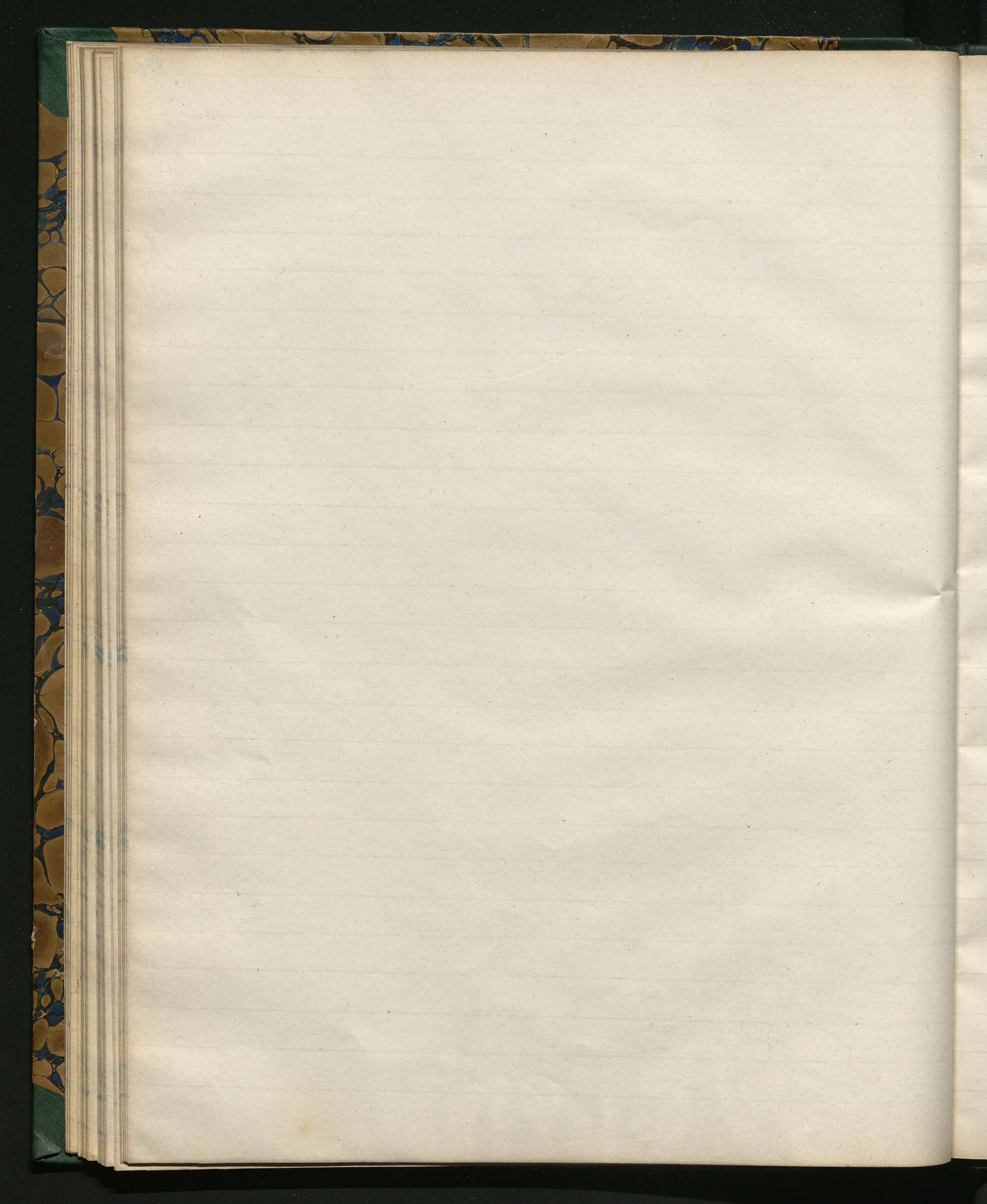

61

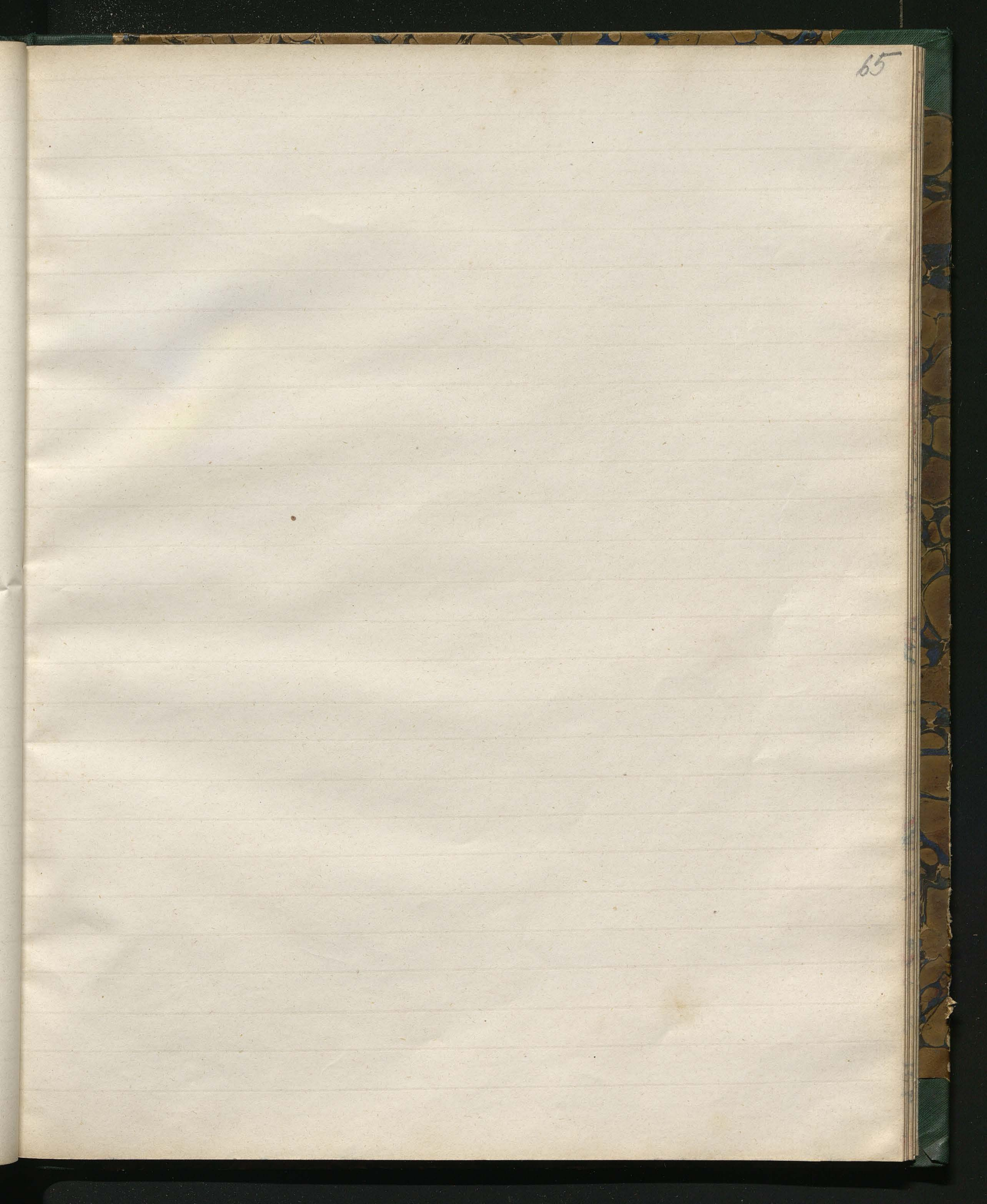


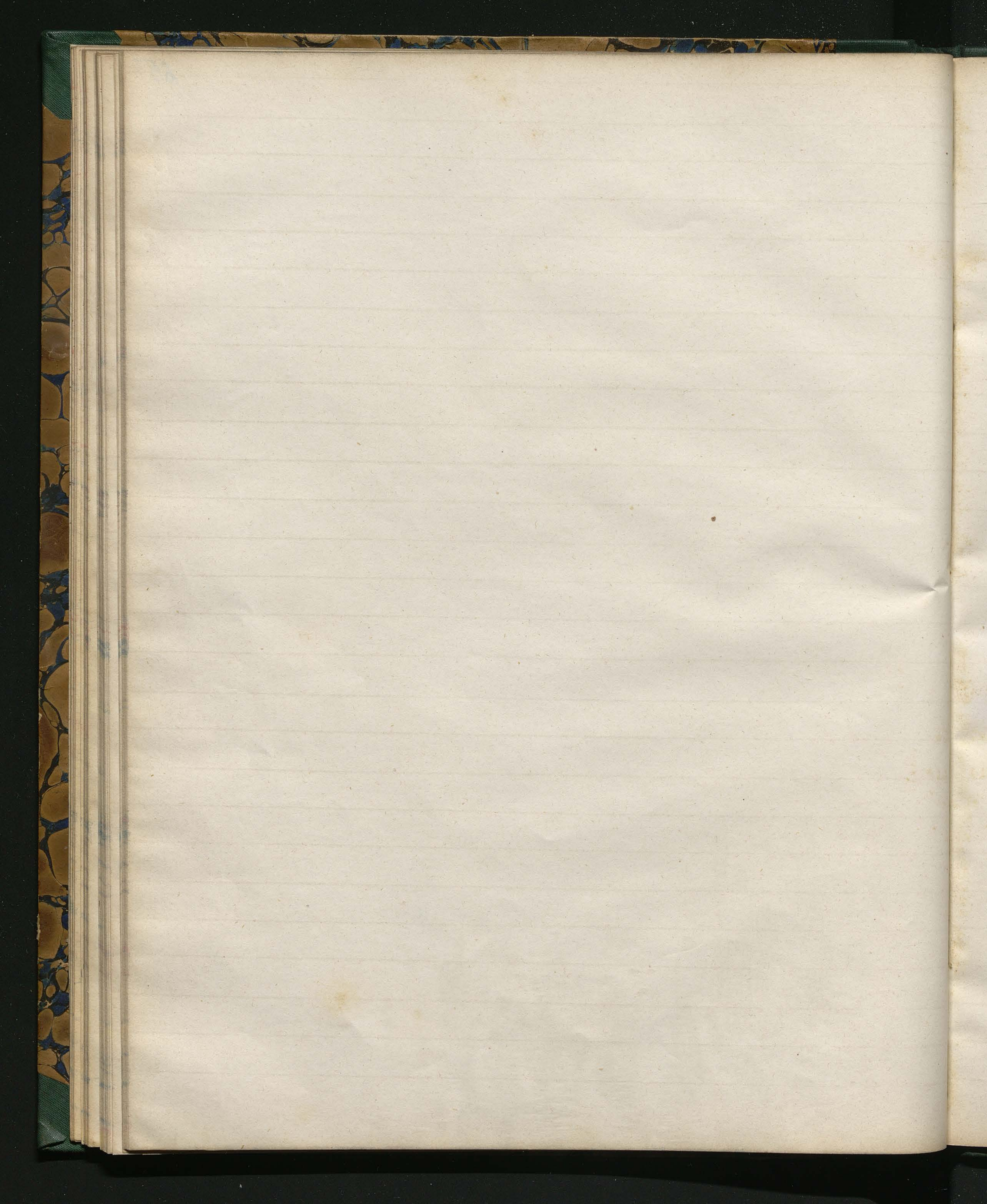


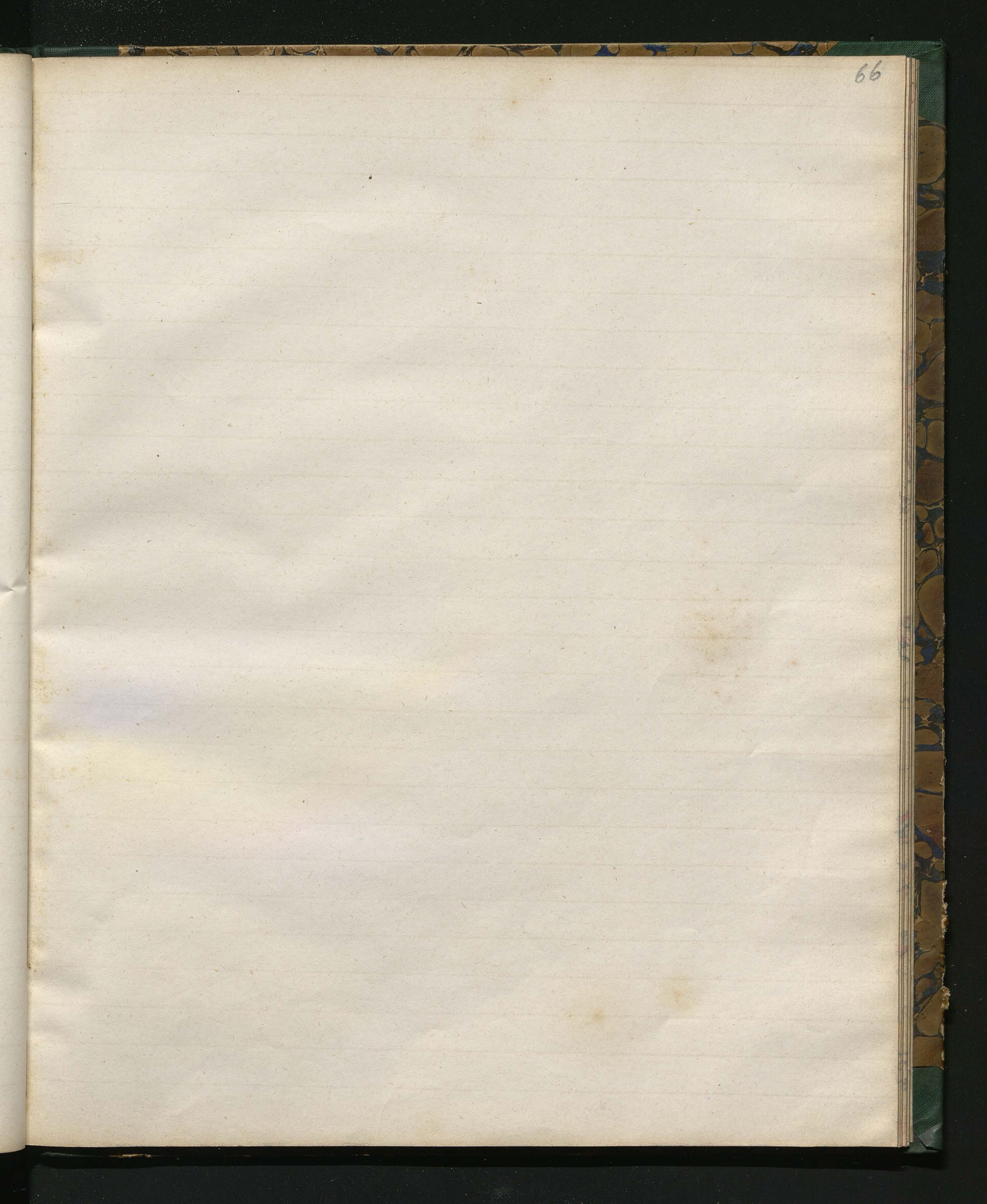


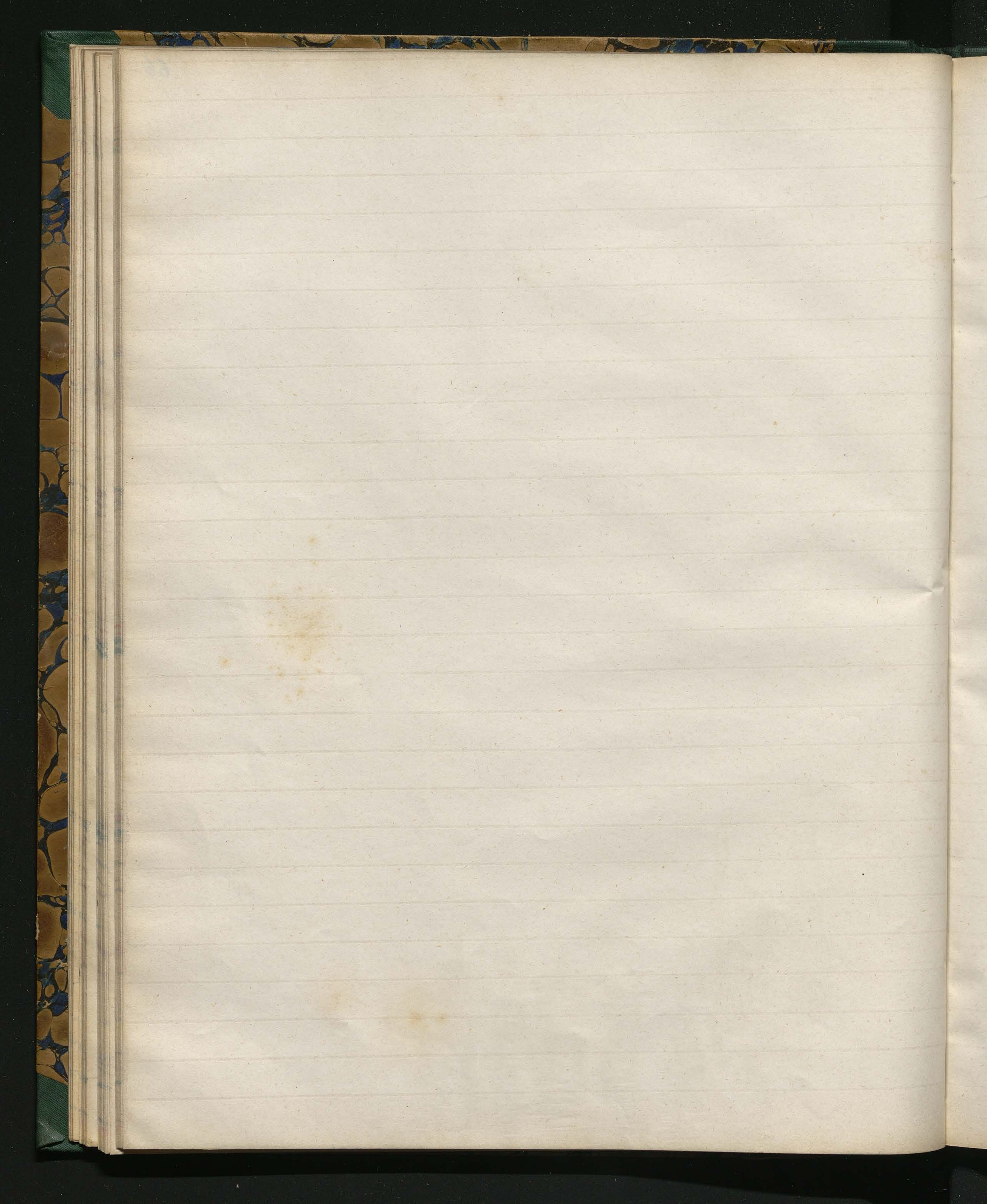


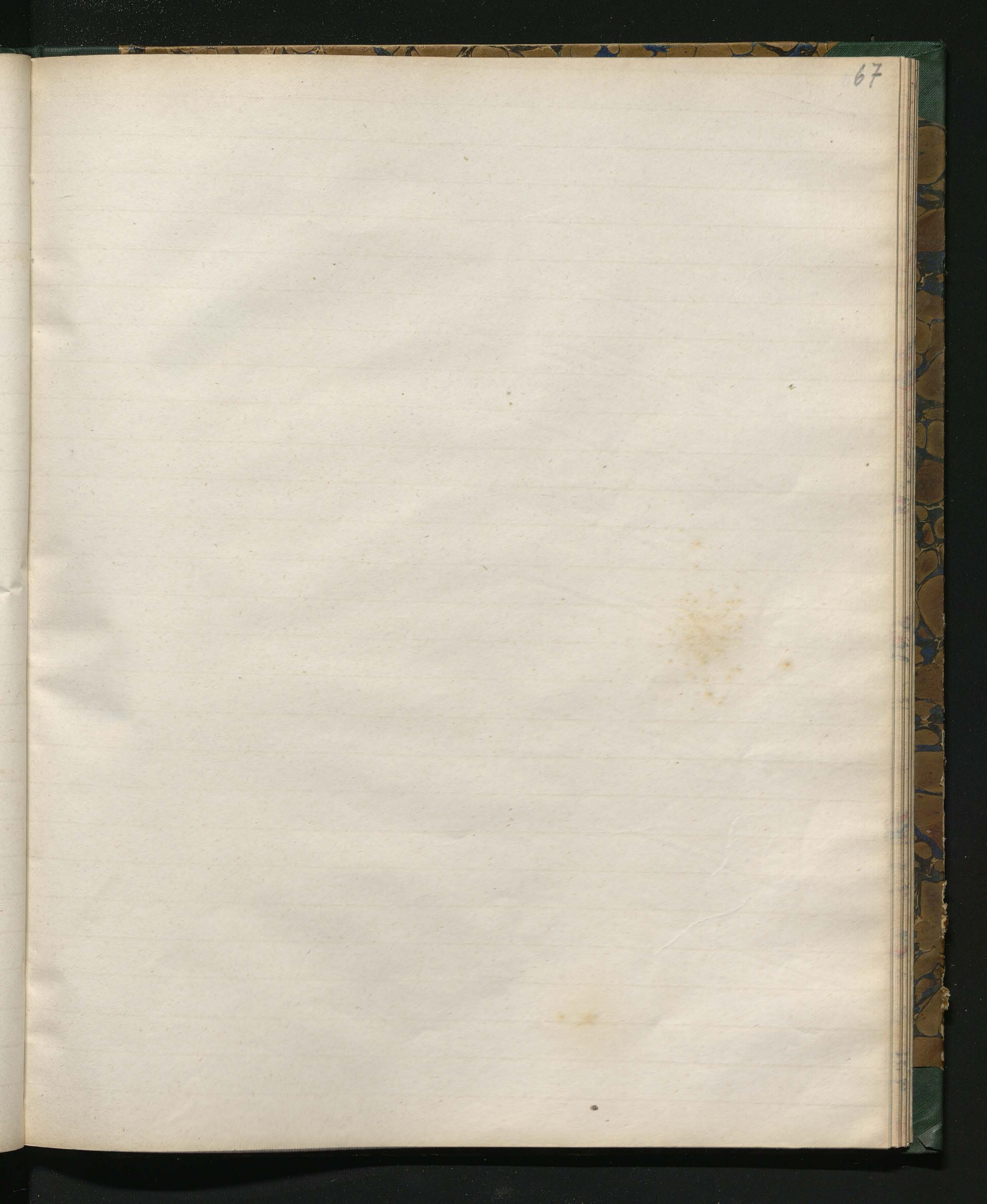


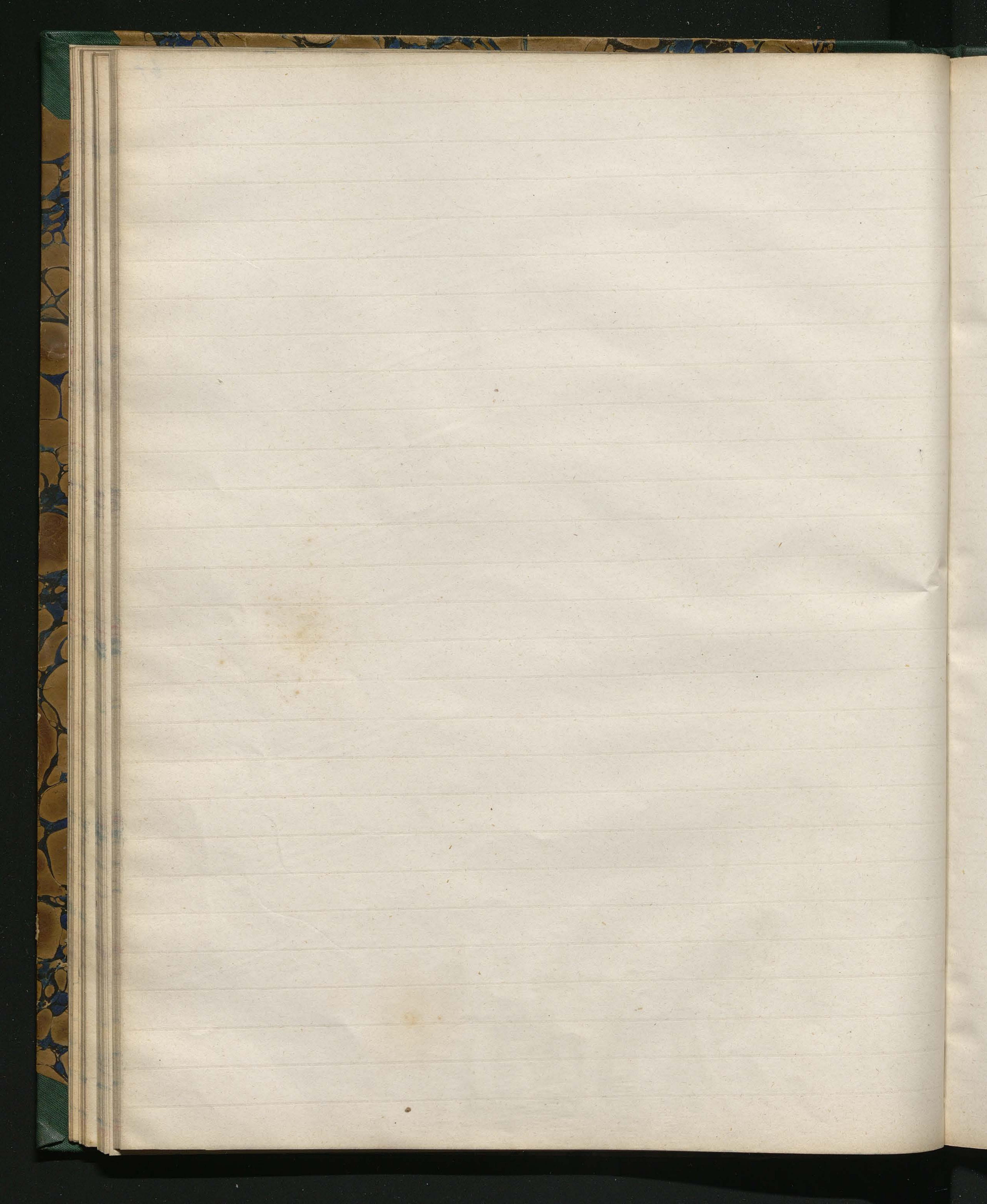


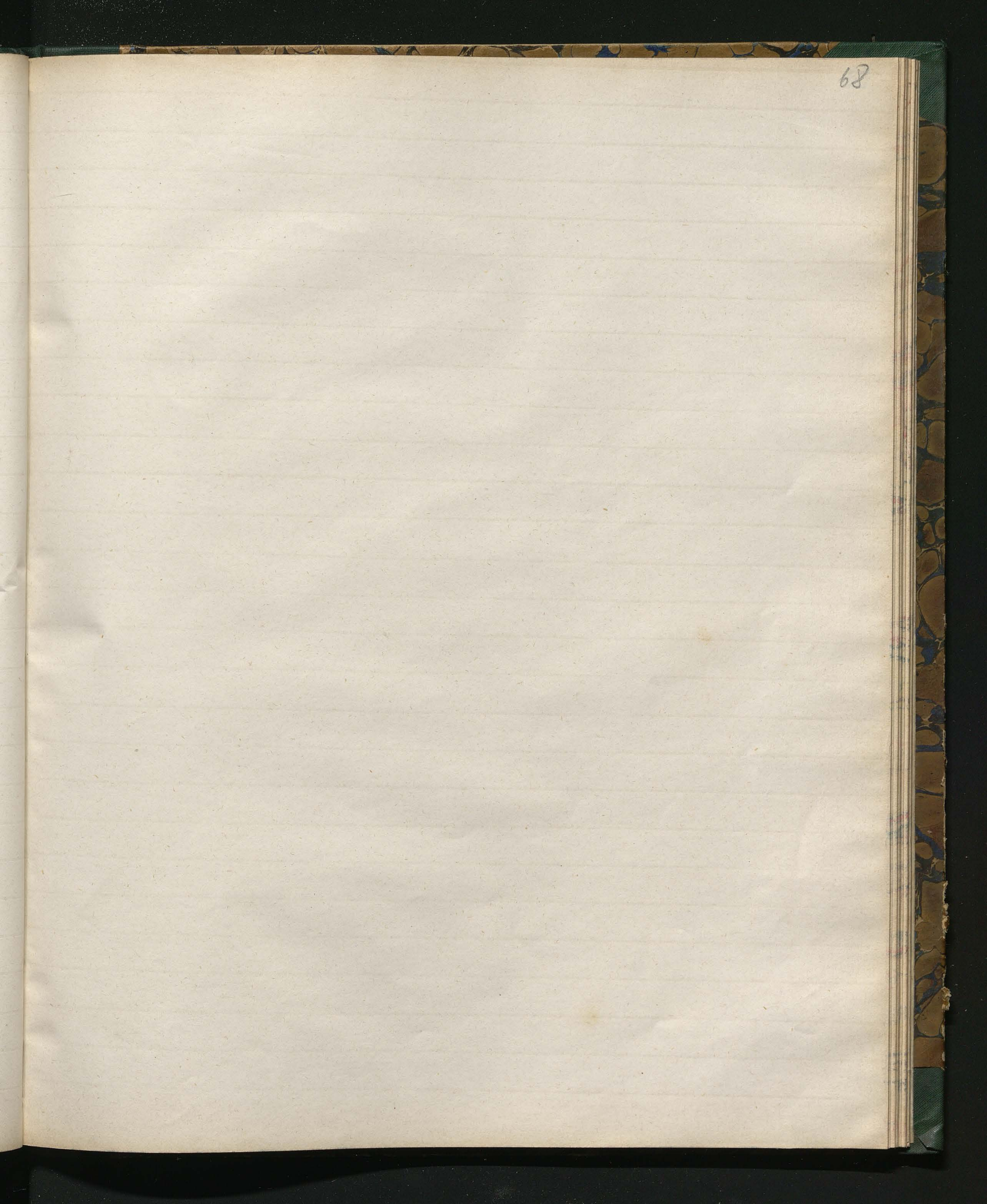


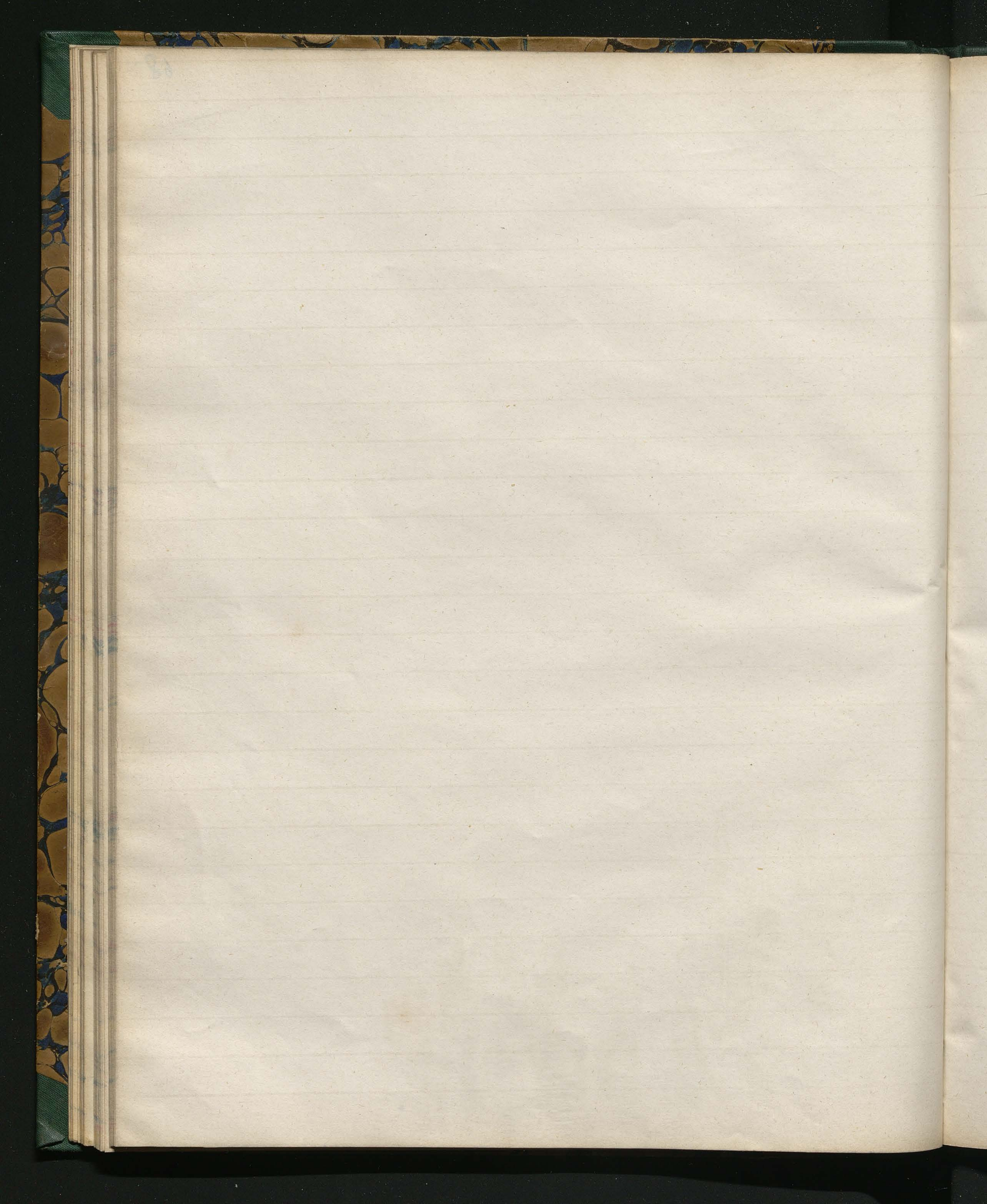


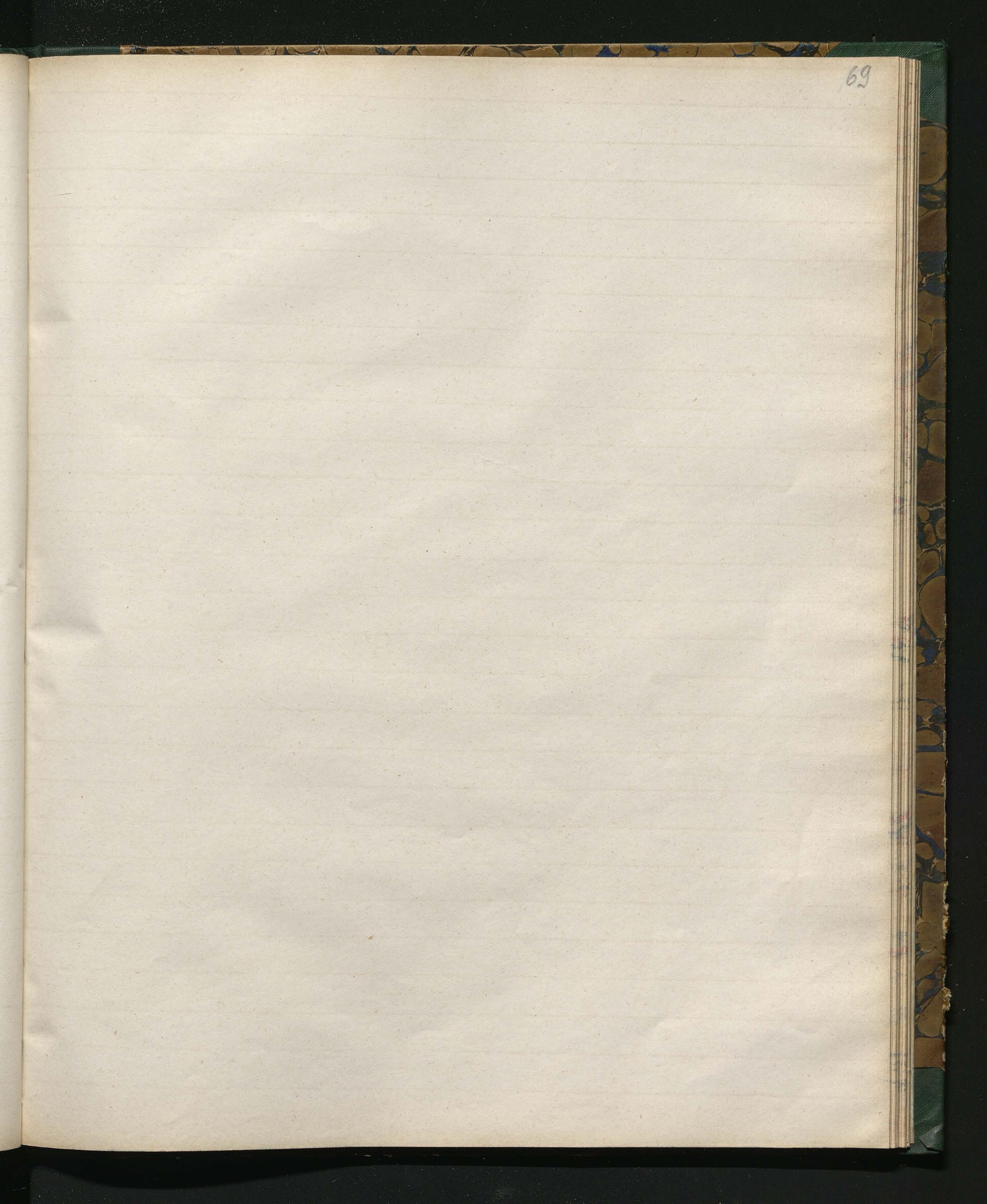


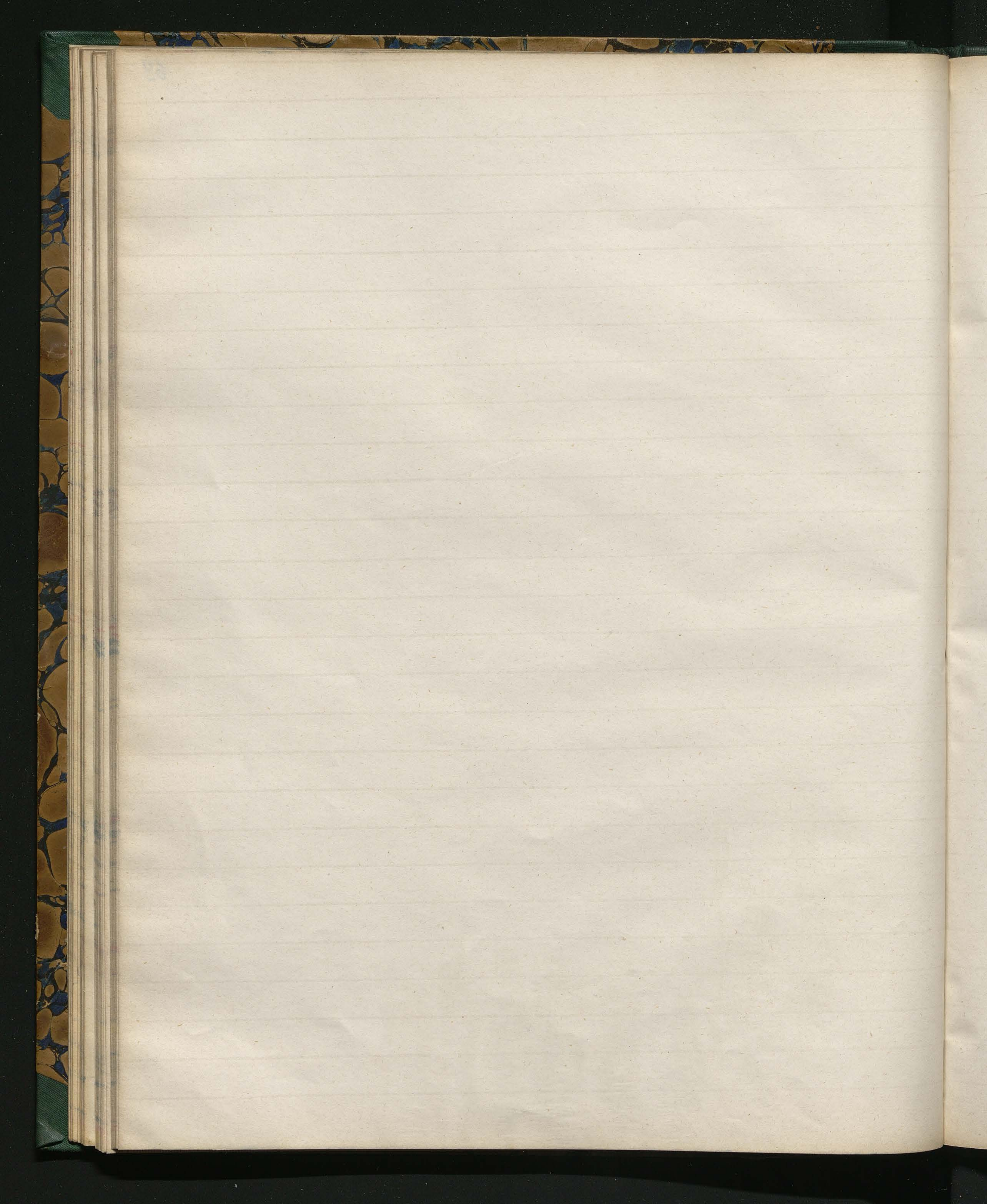


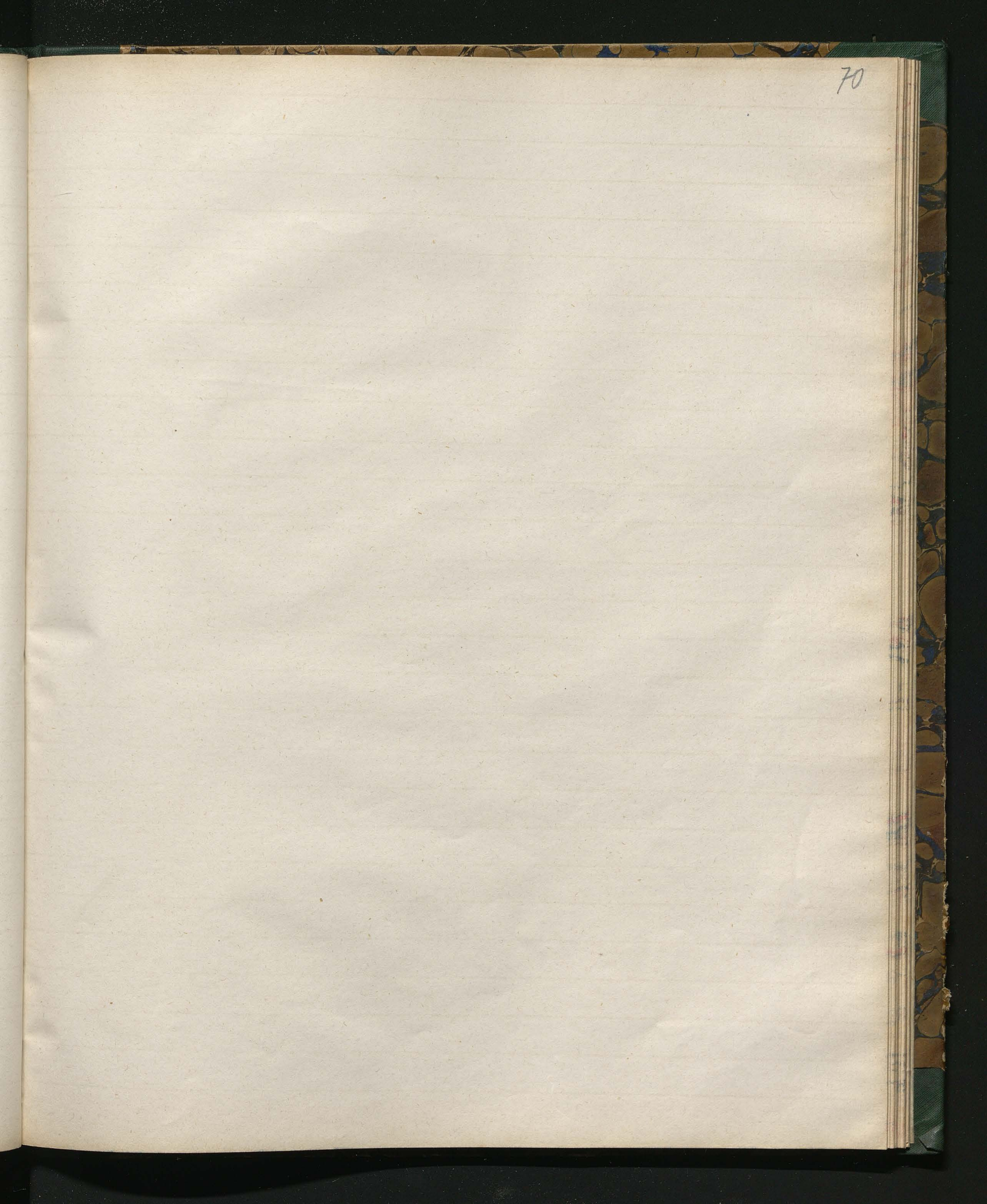


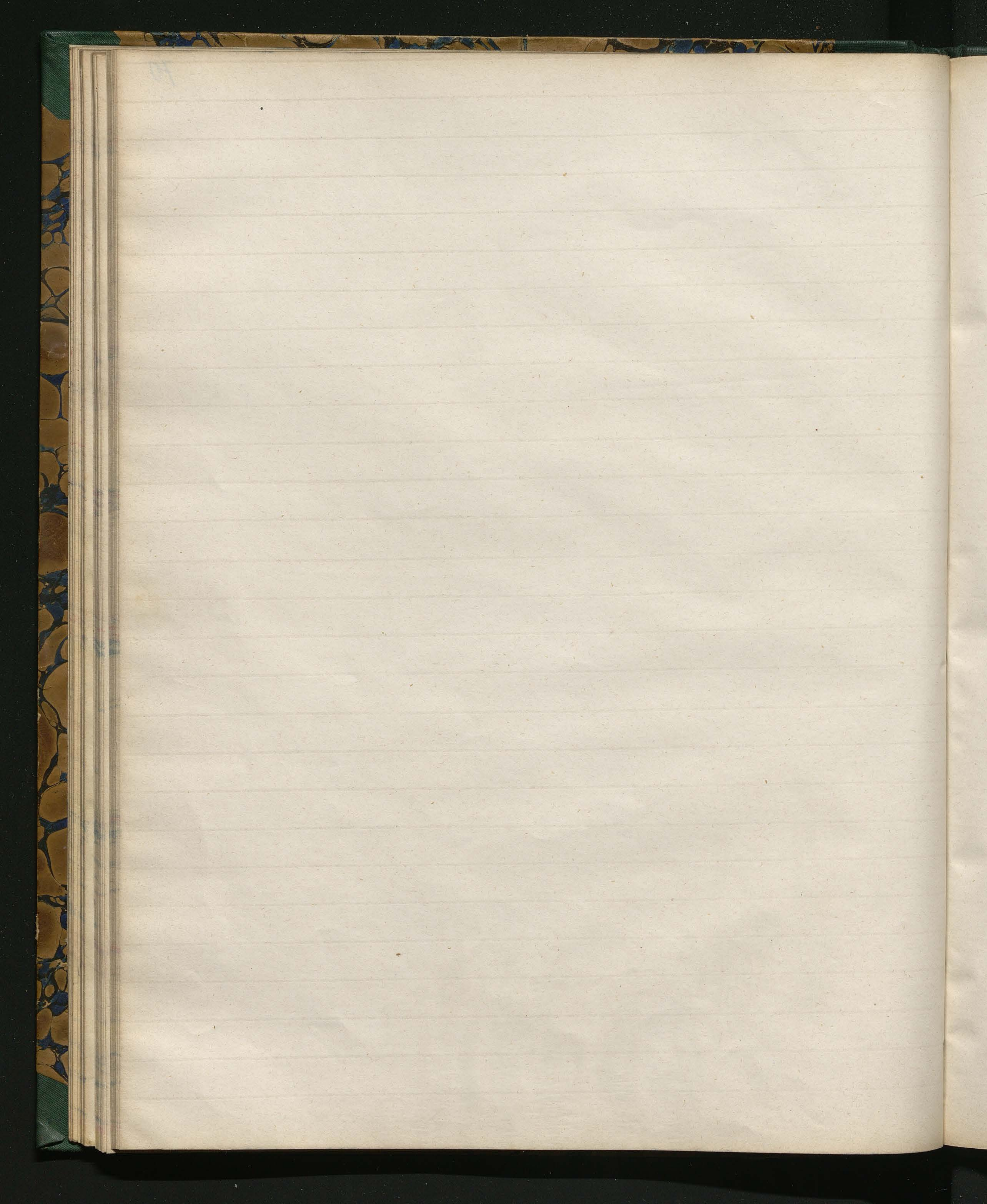


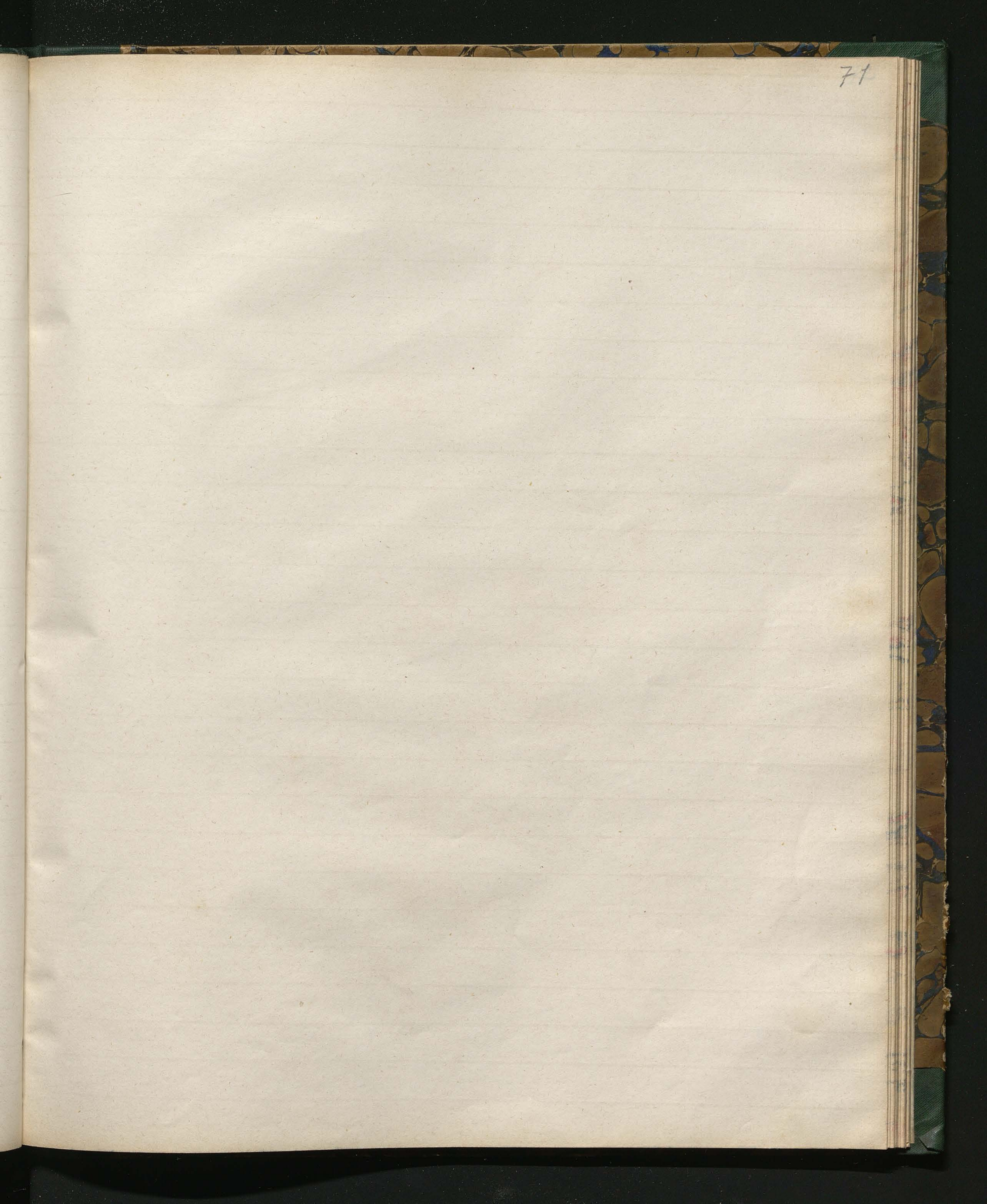


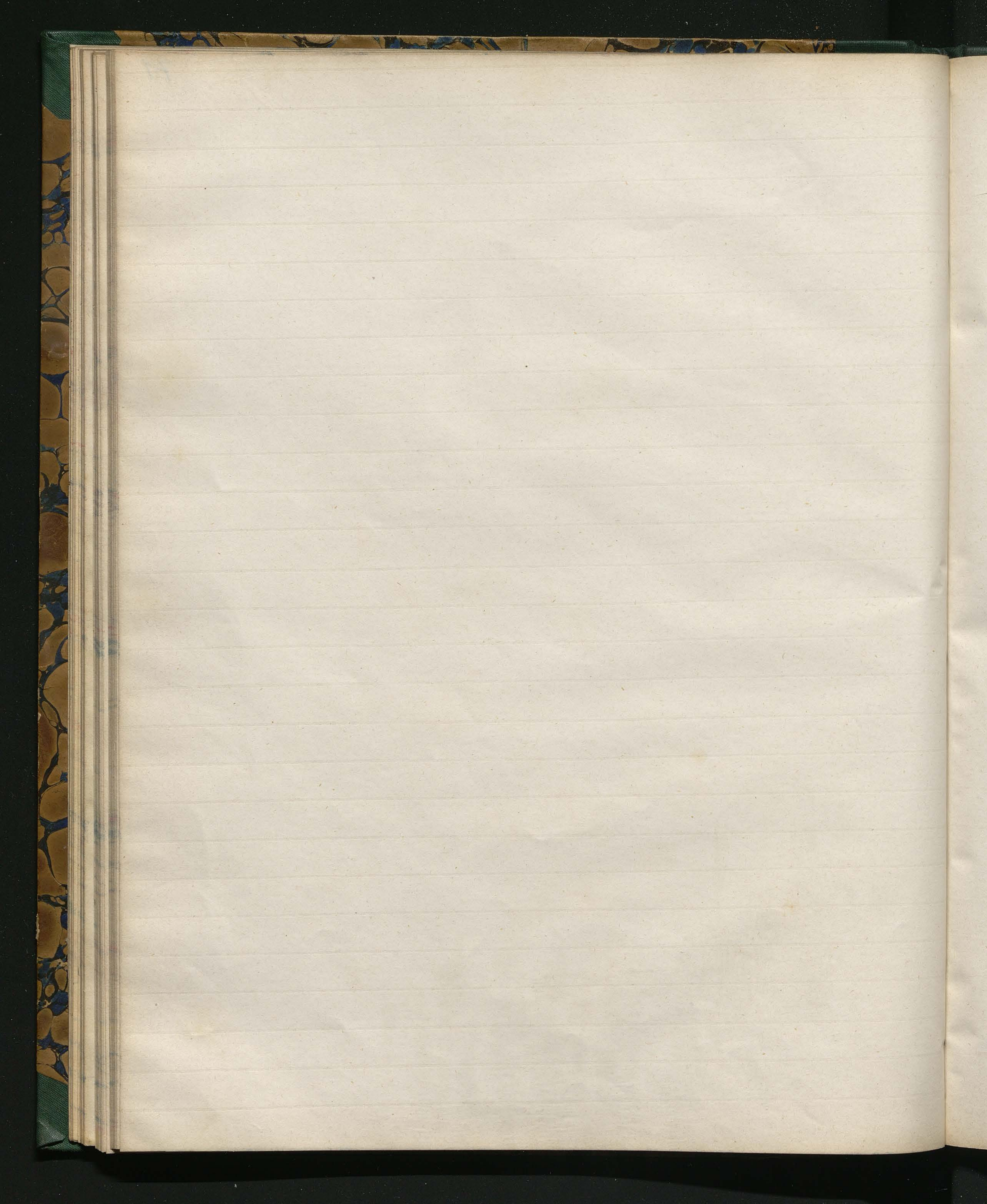


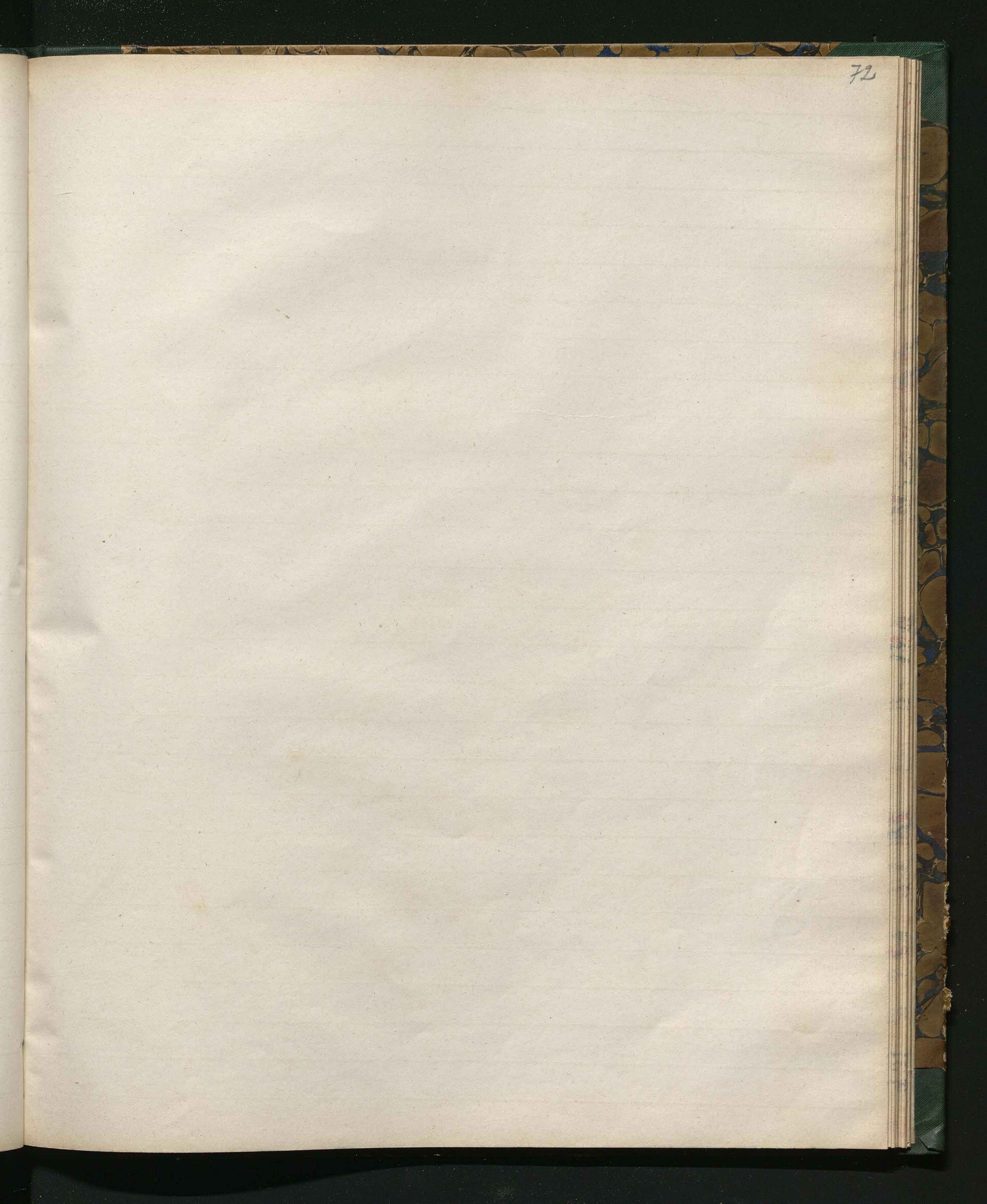


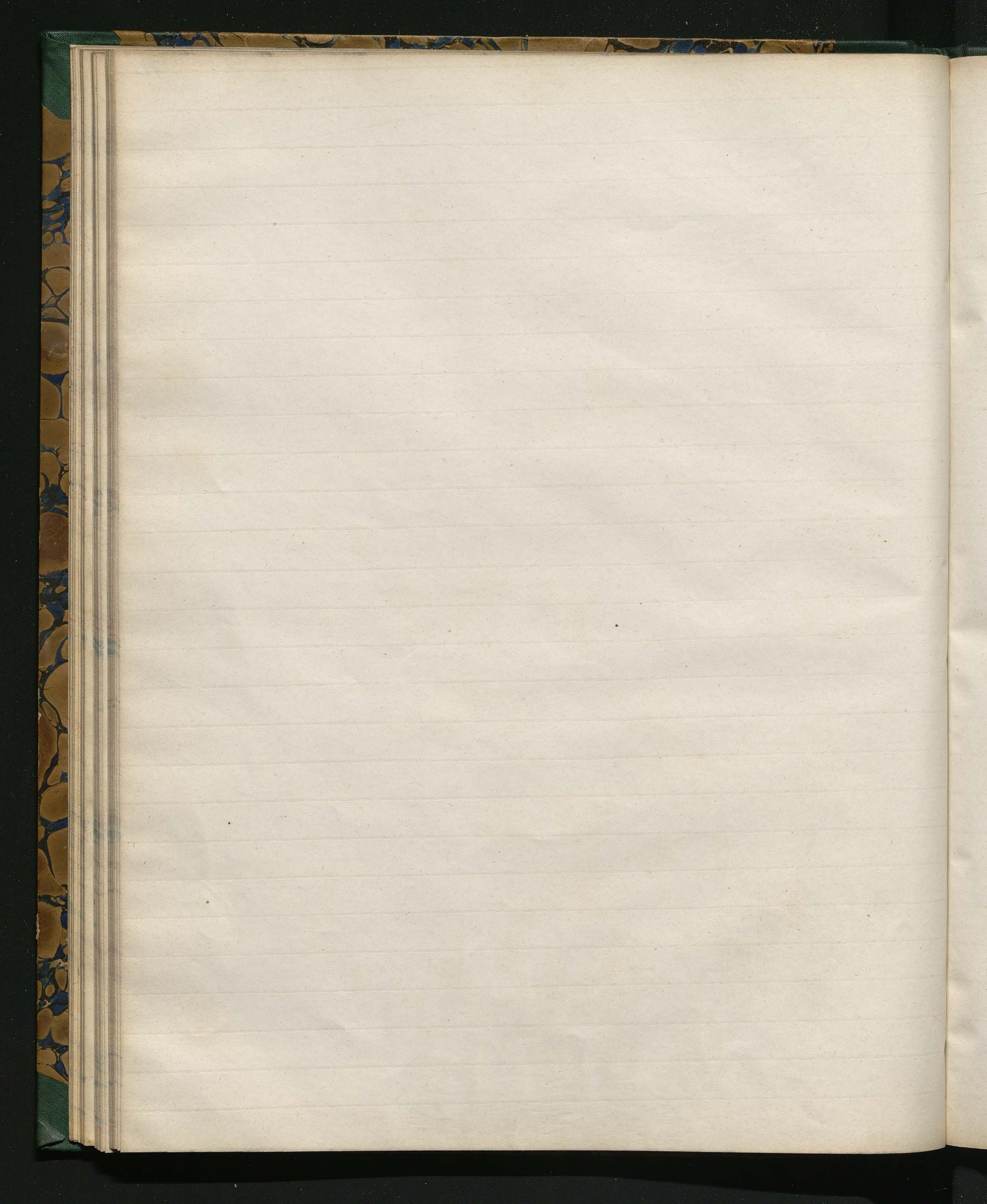


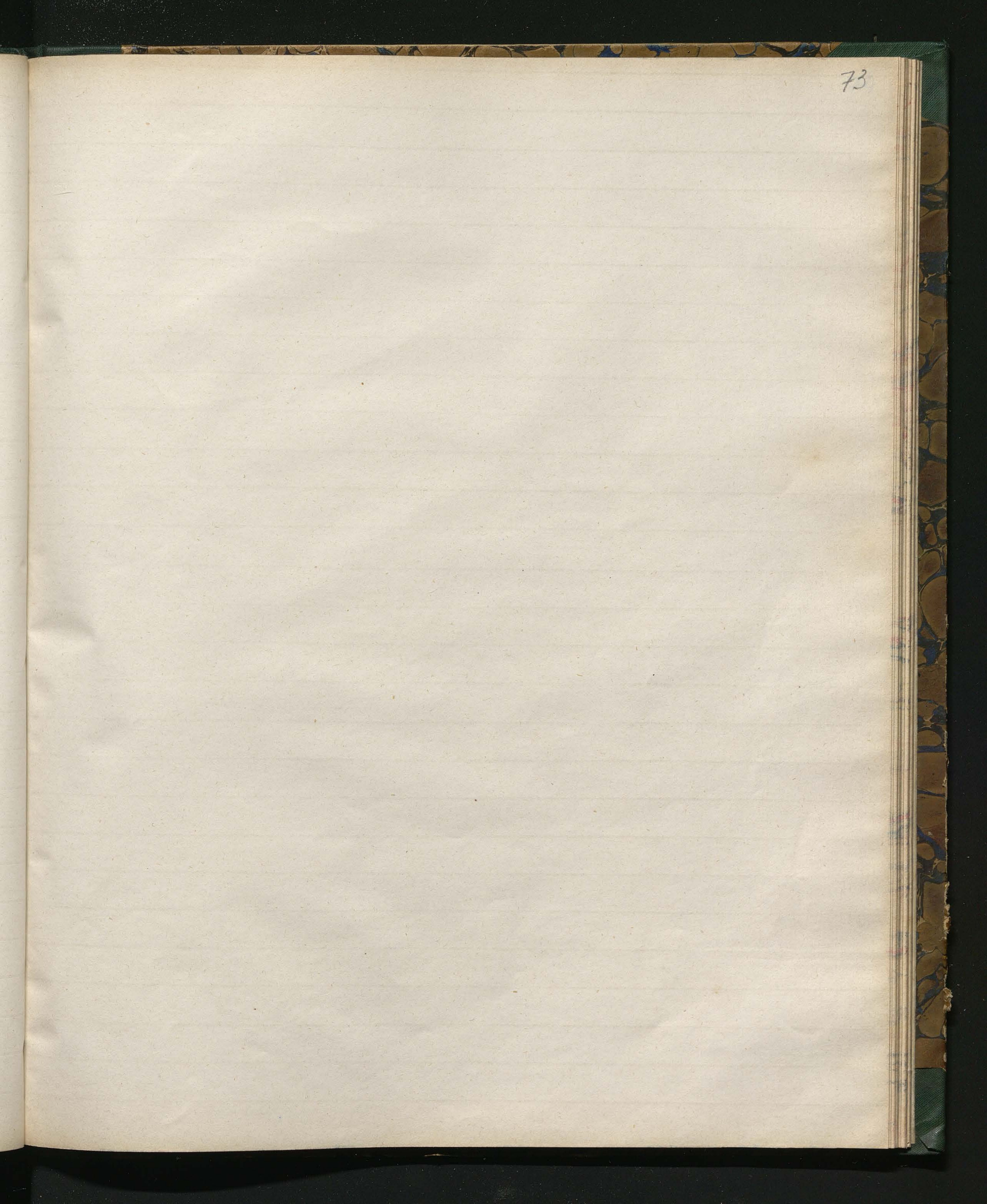


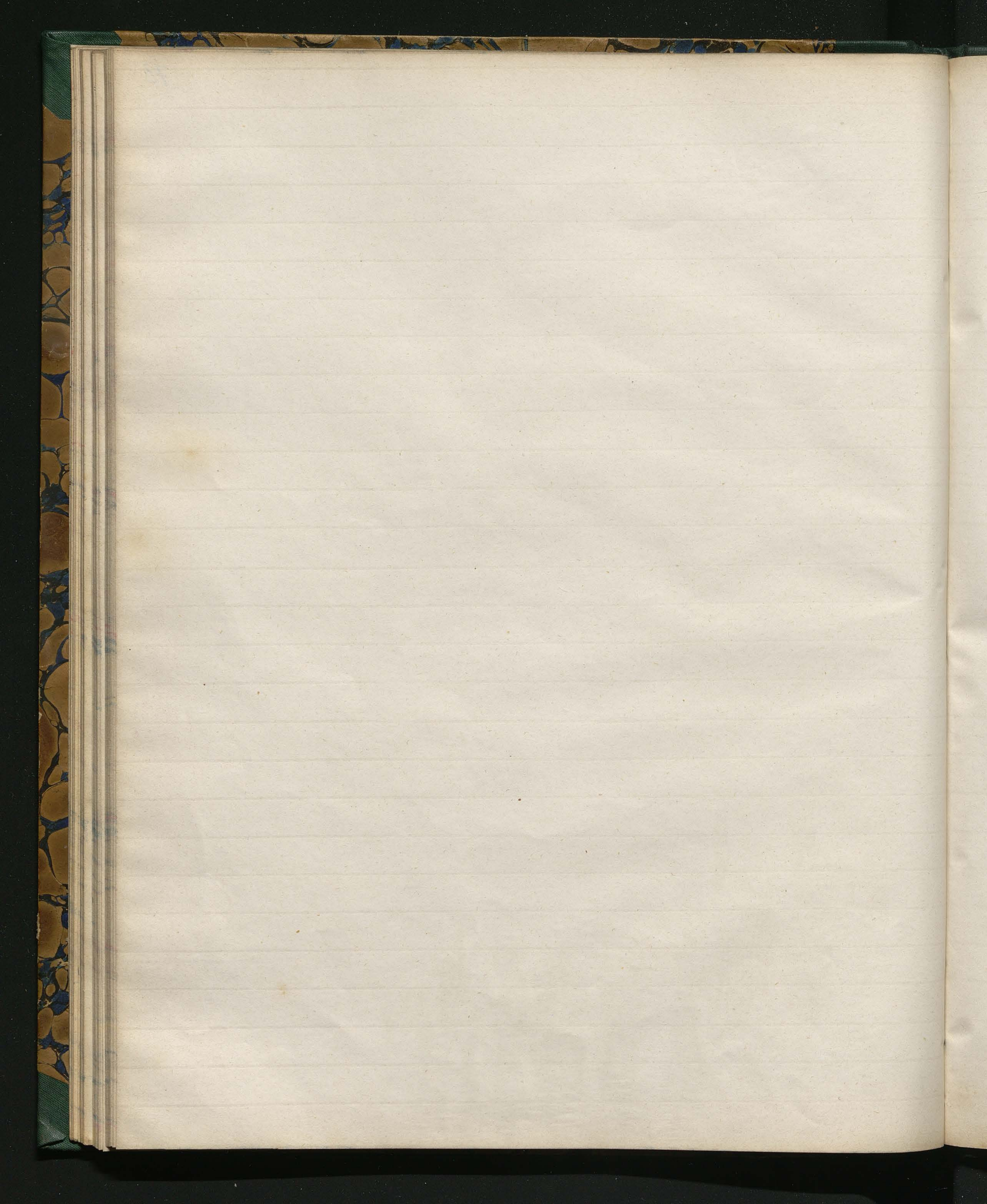


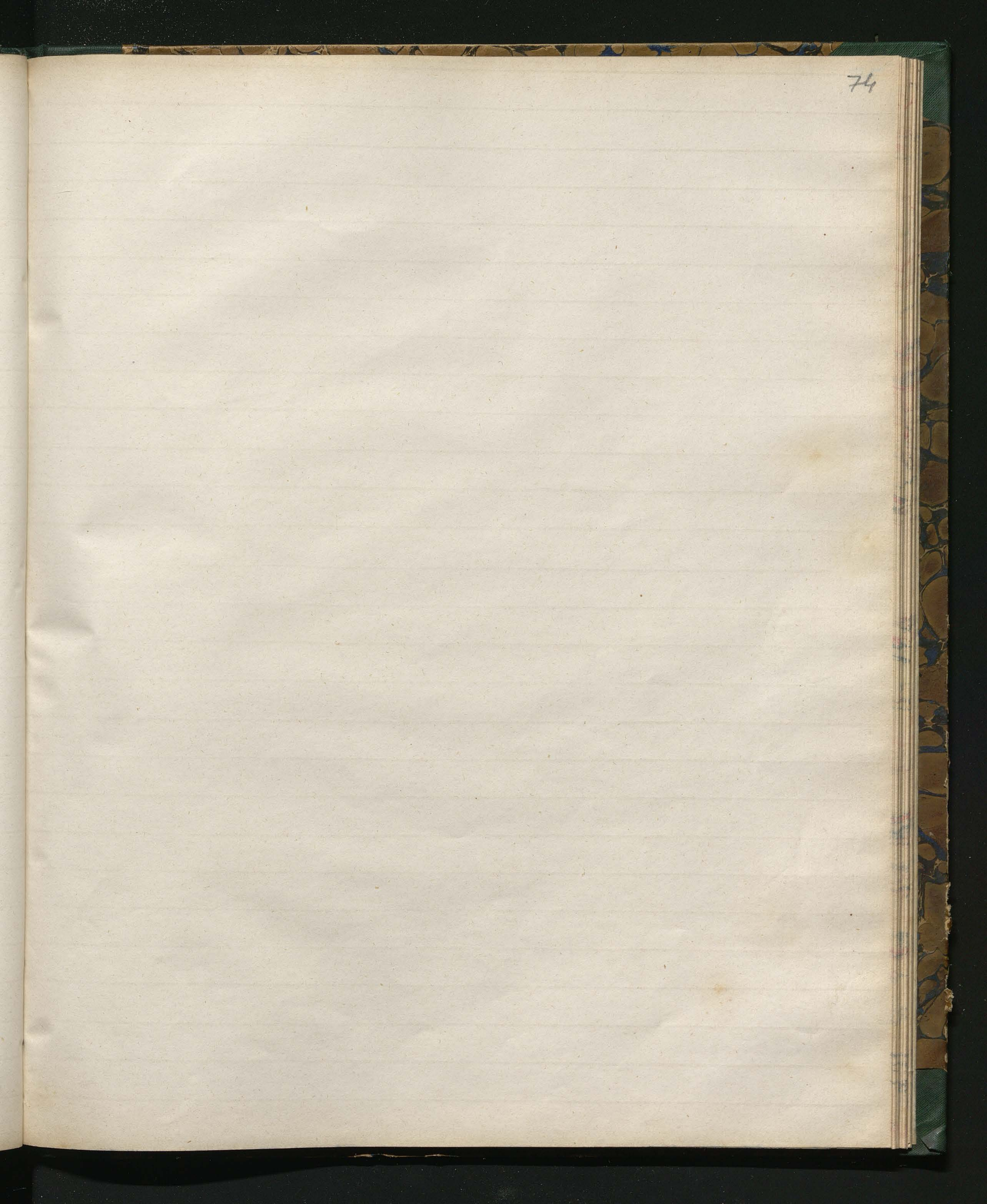


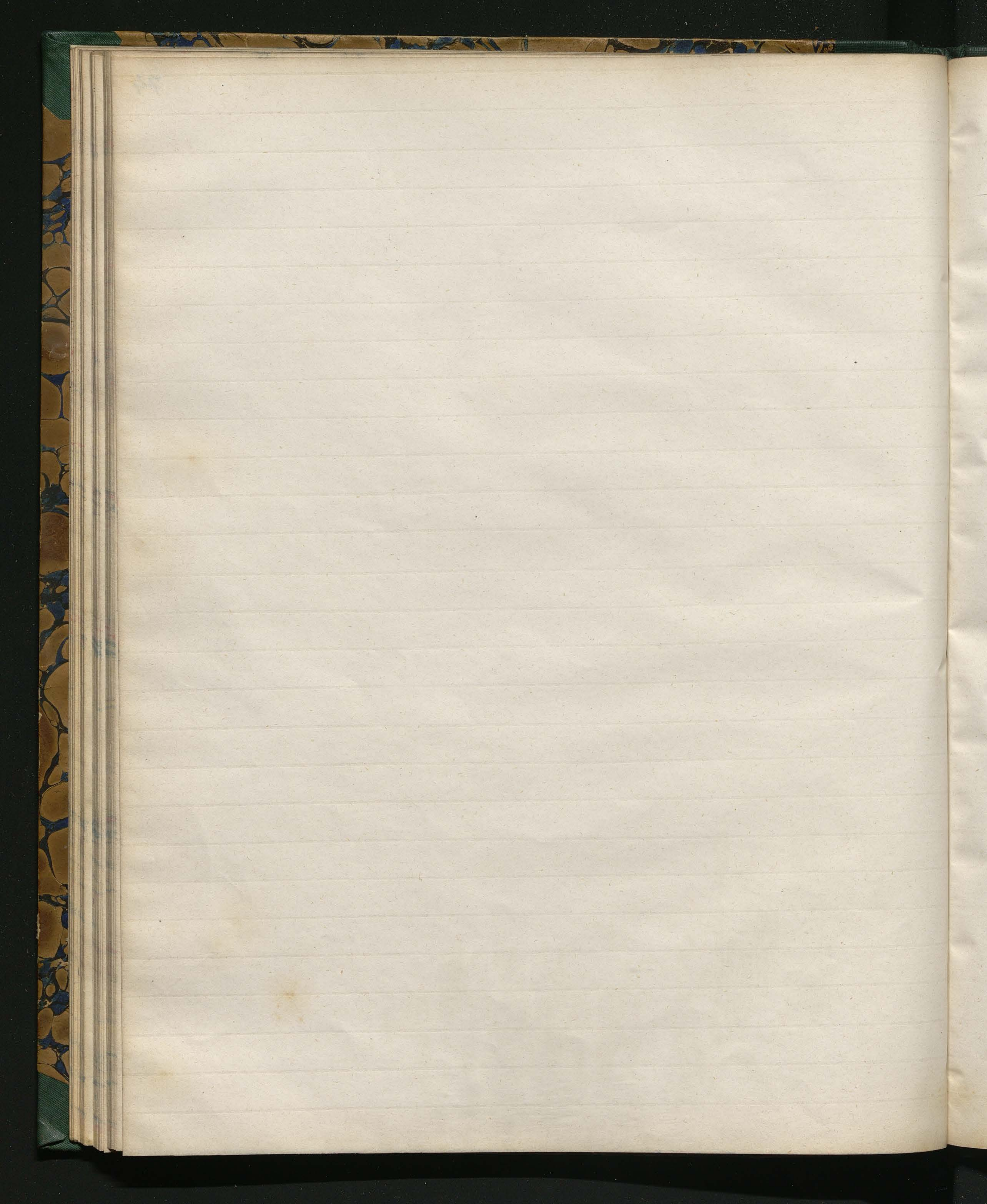


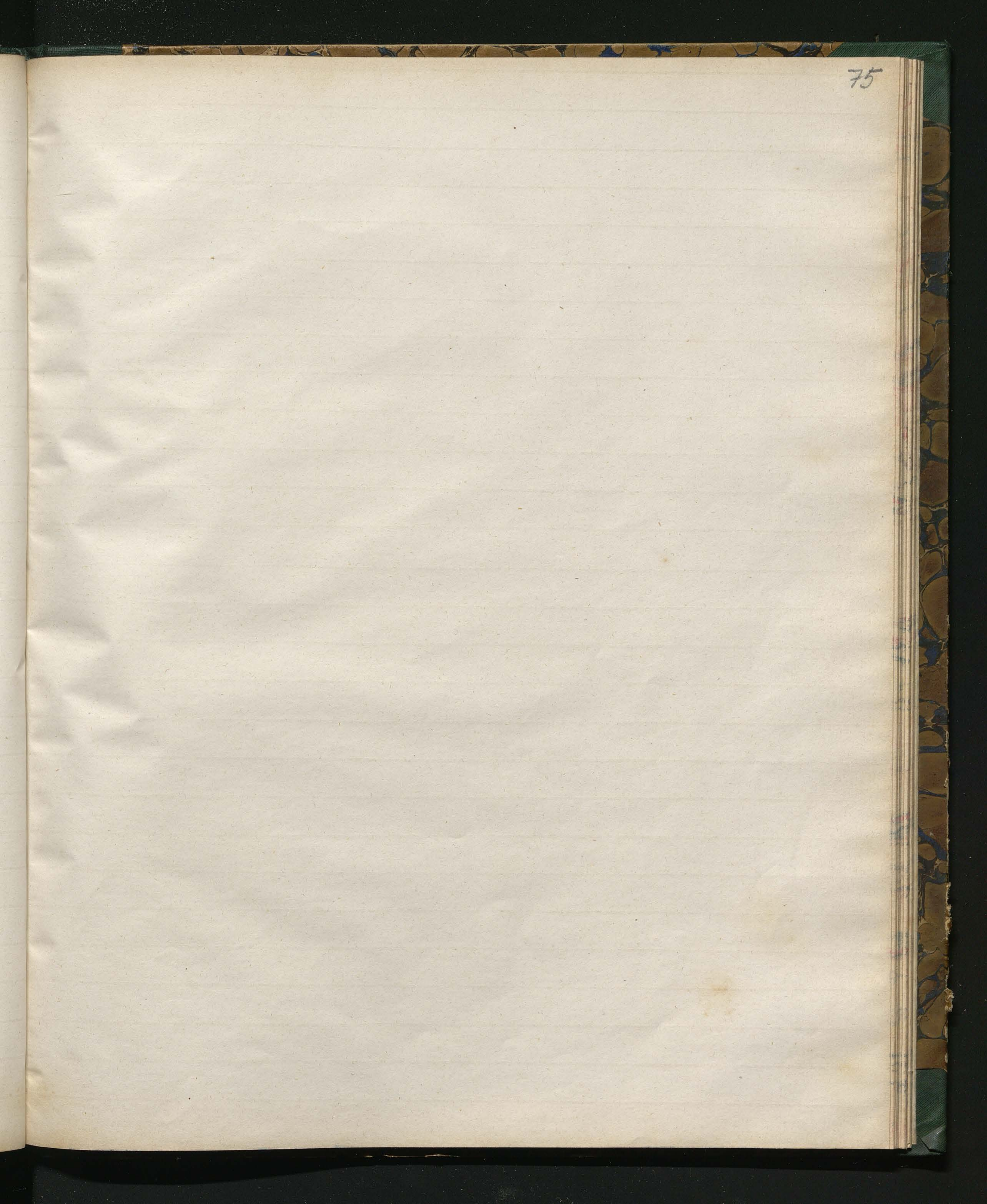


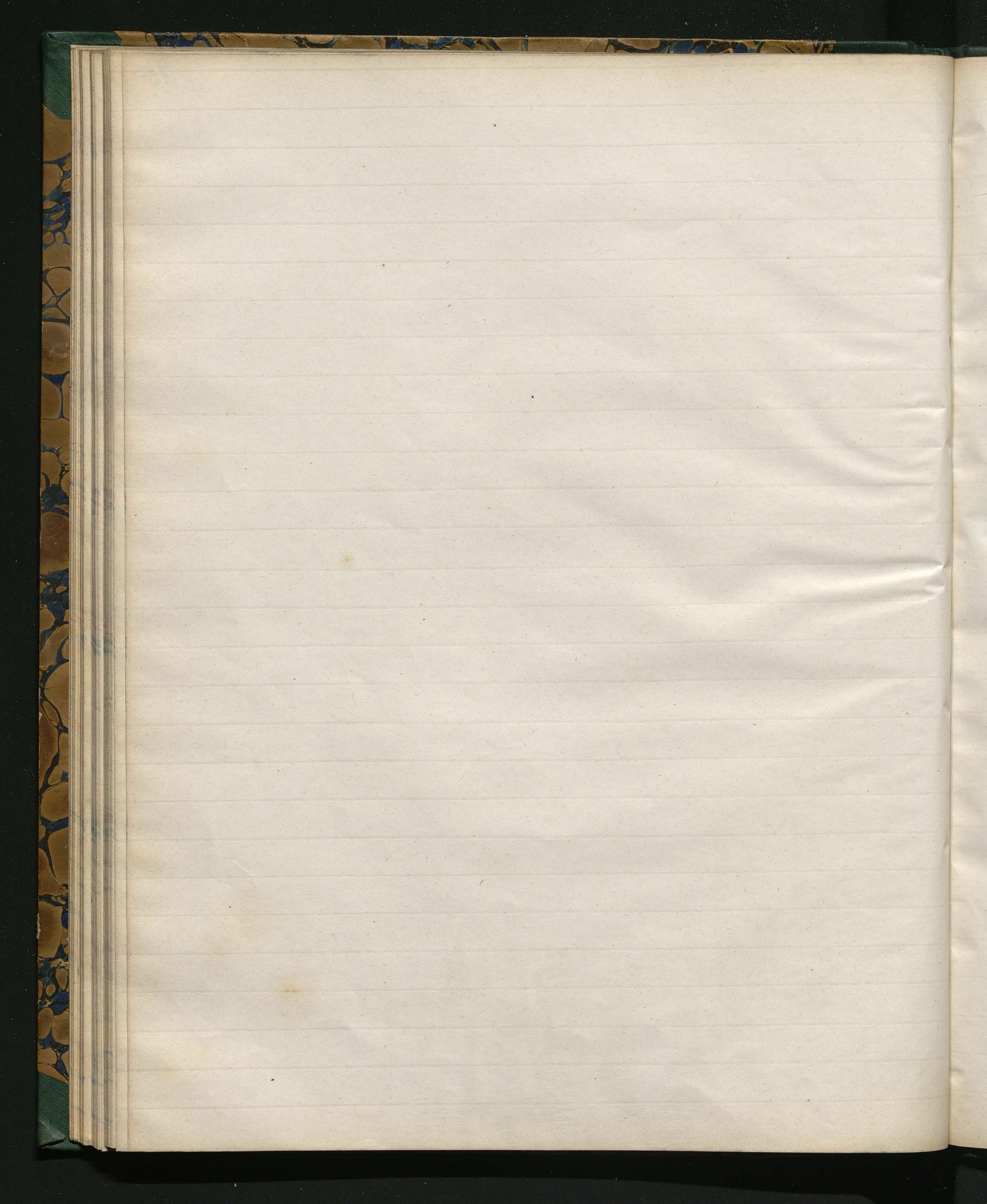


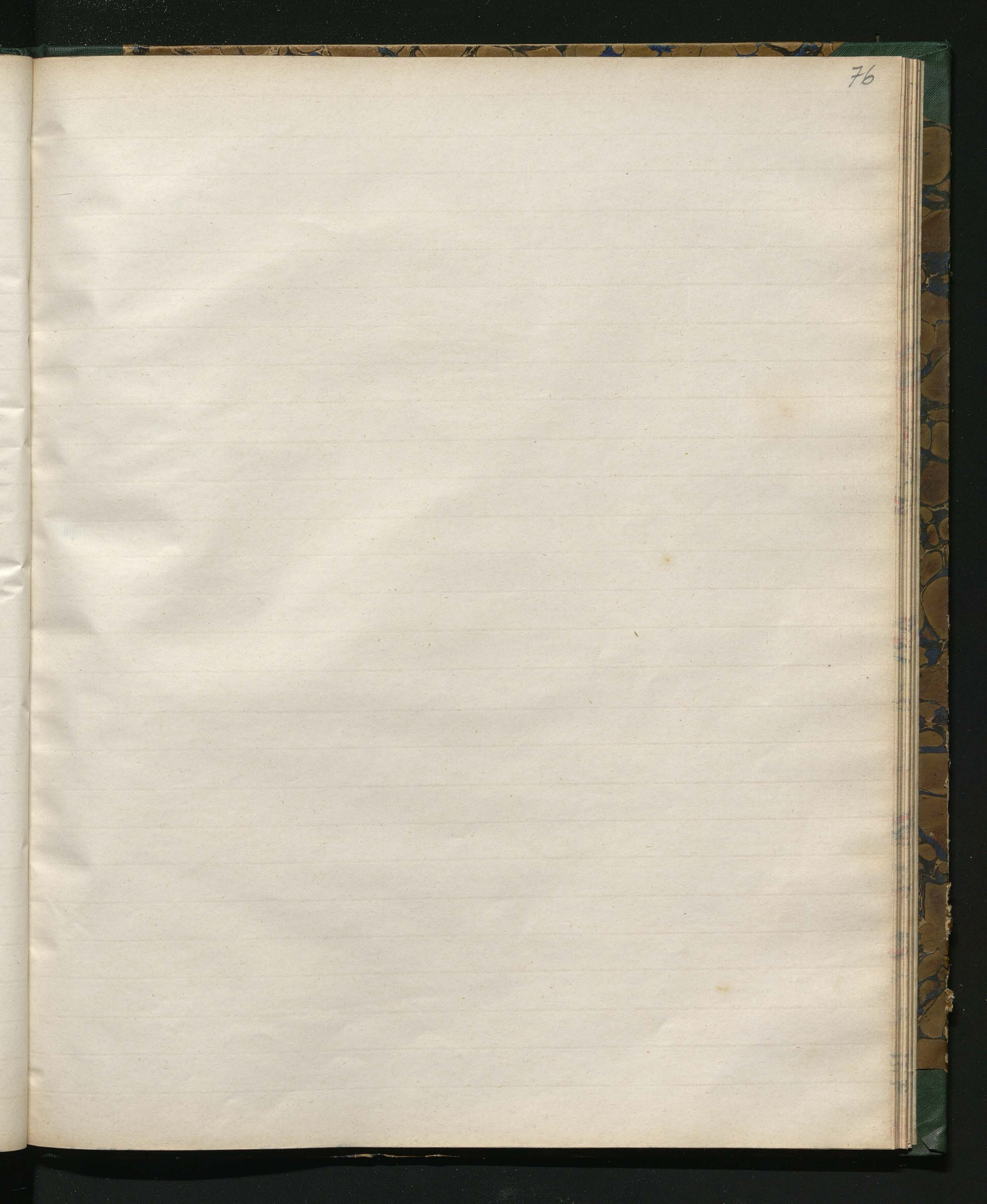


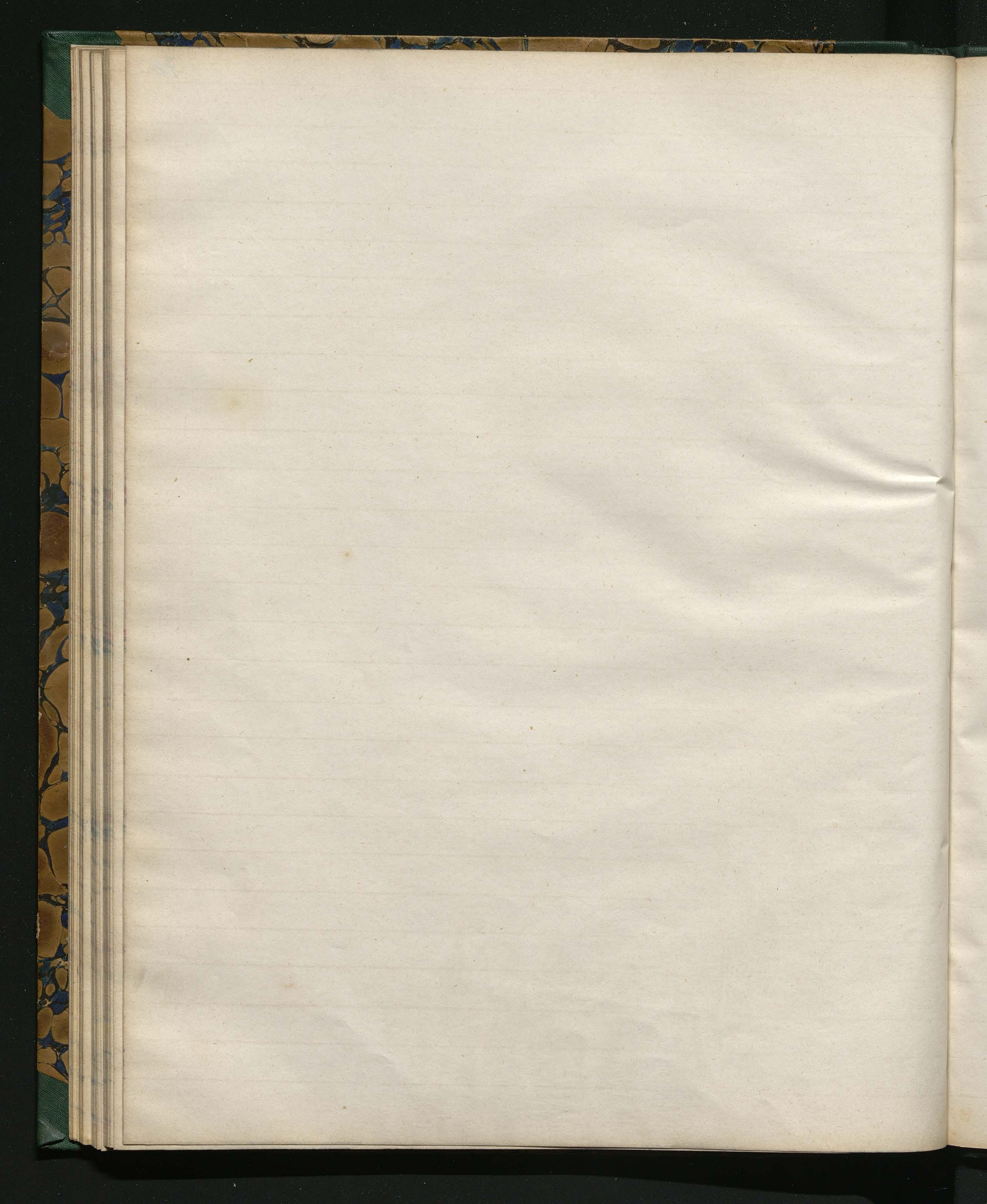


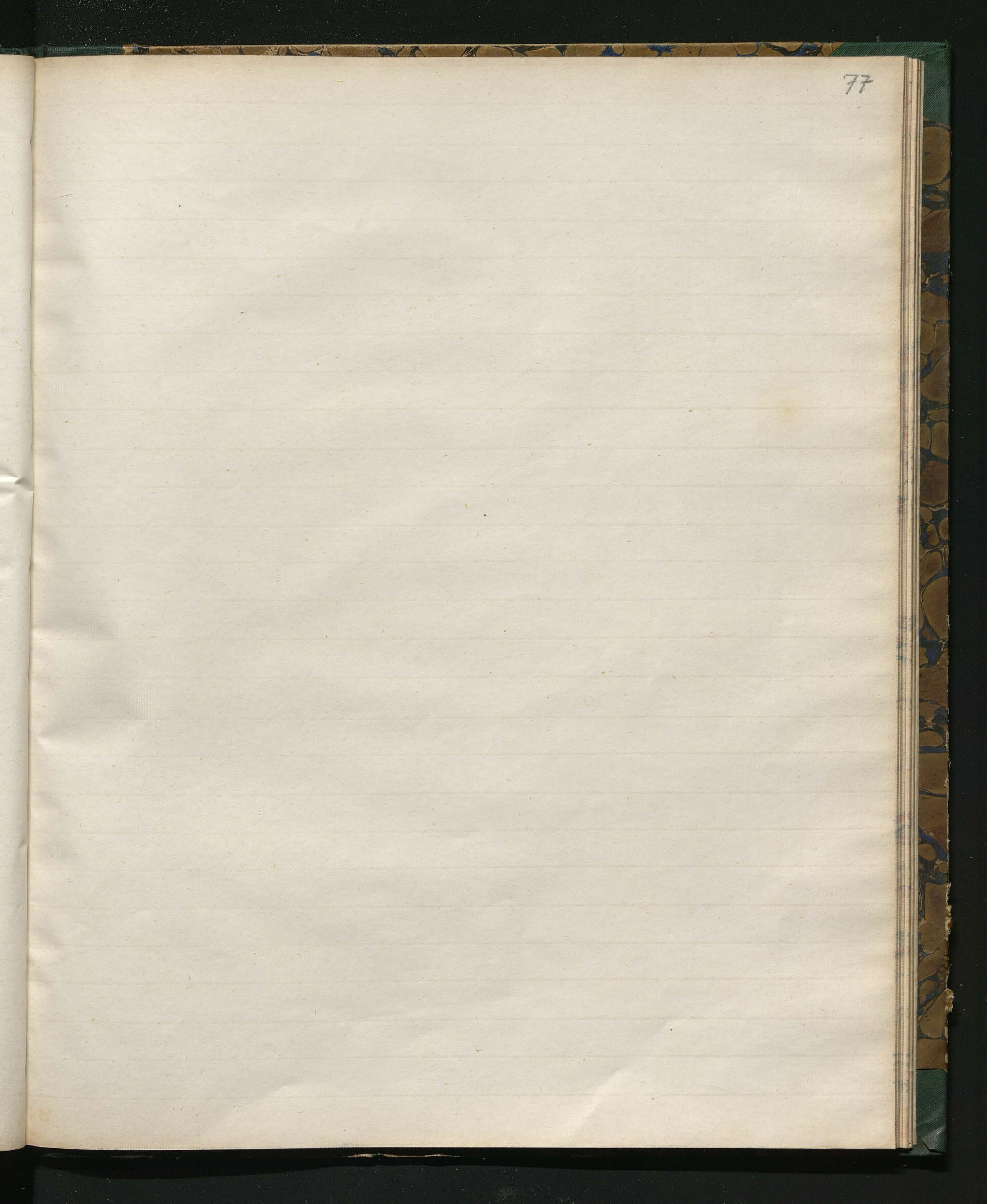


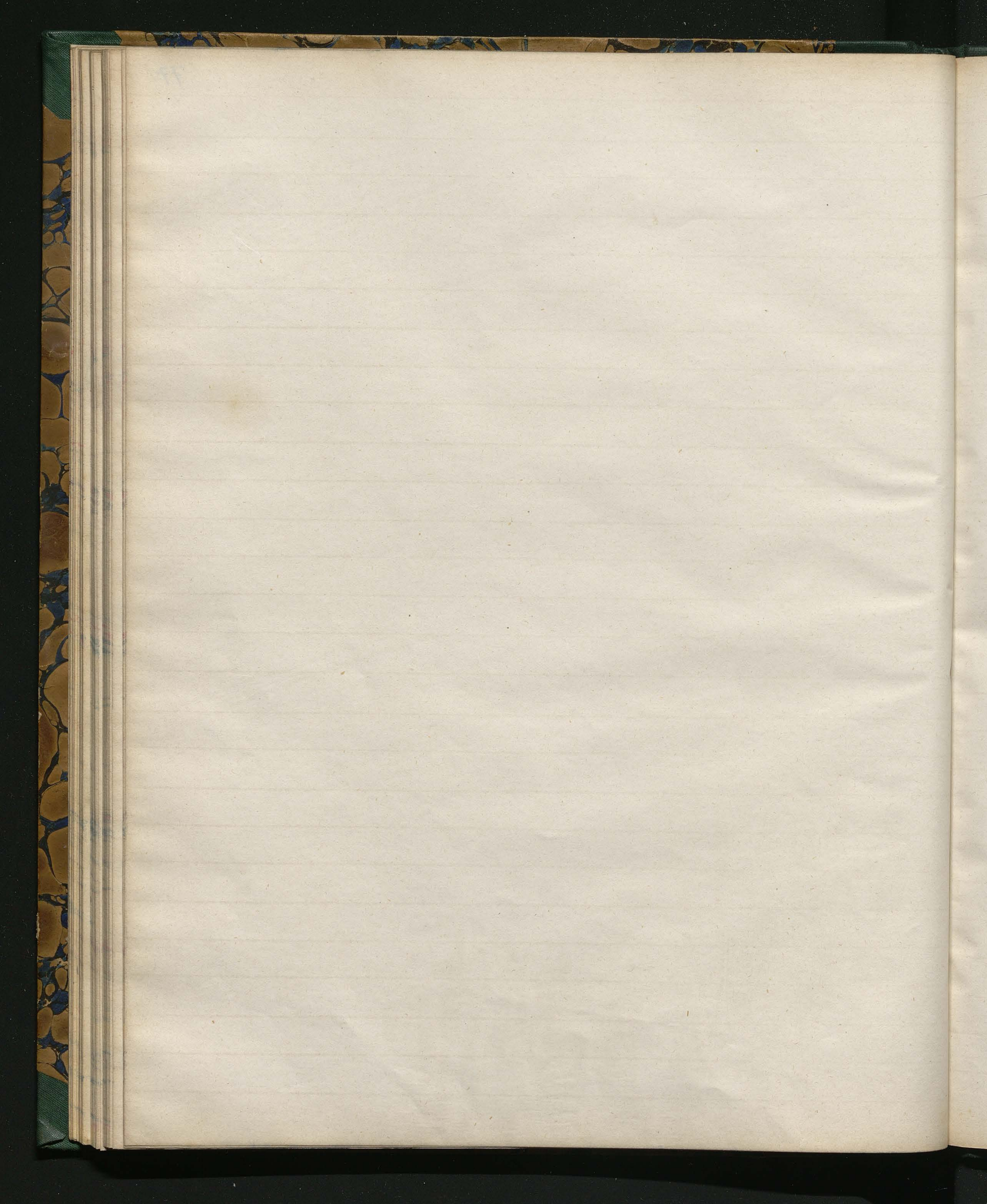


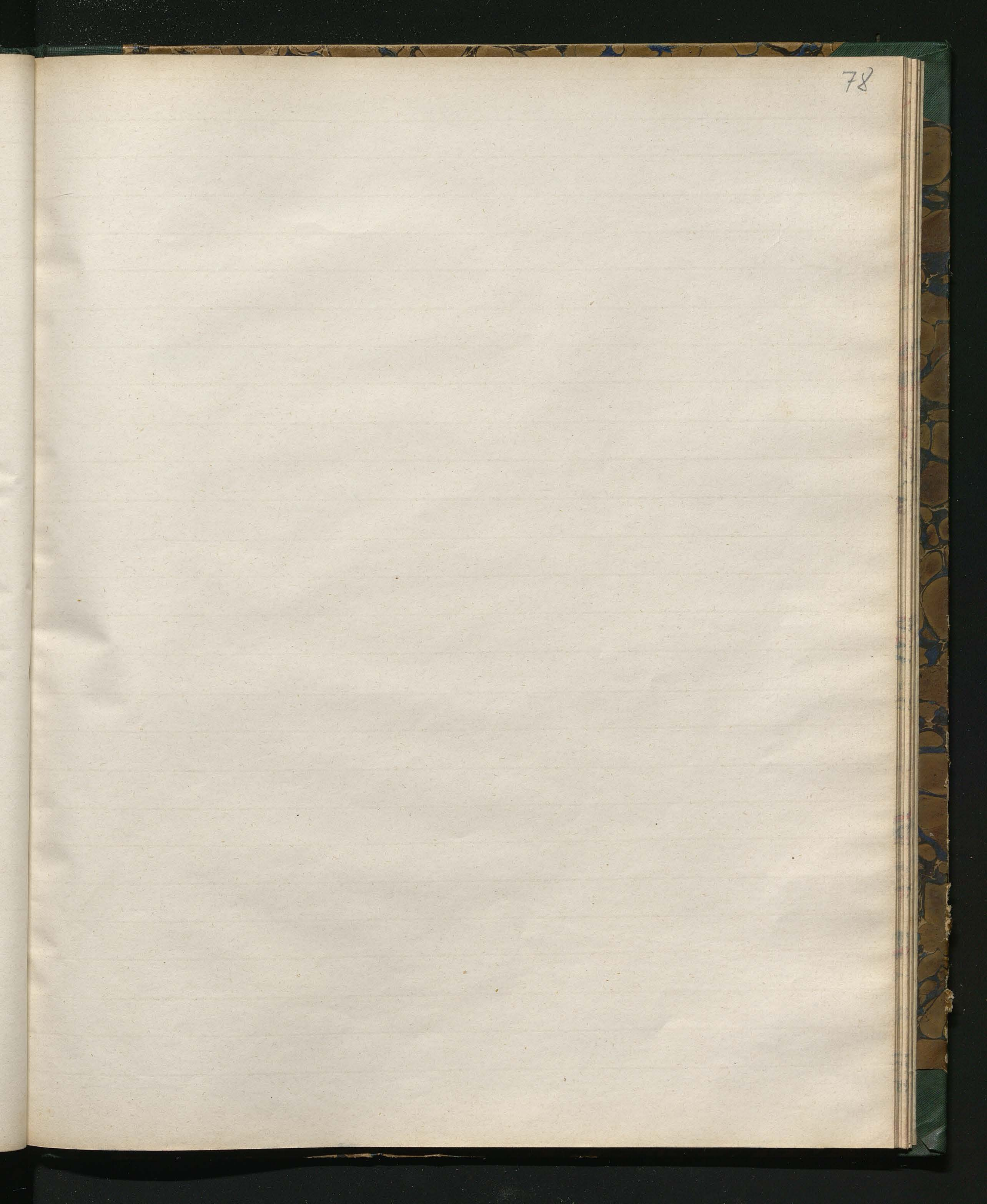


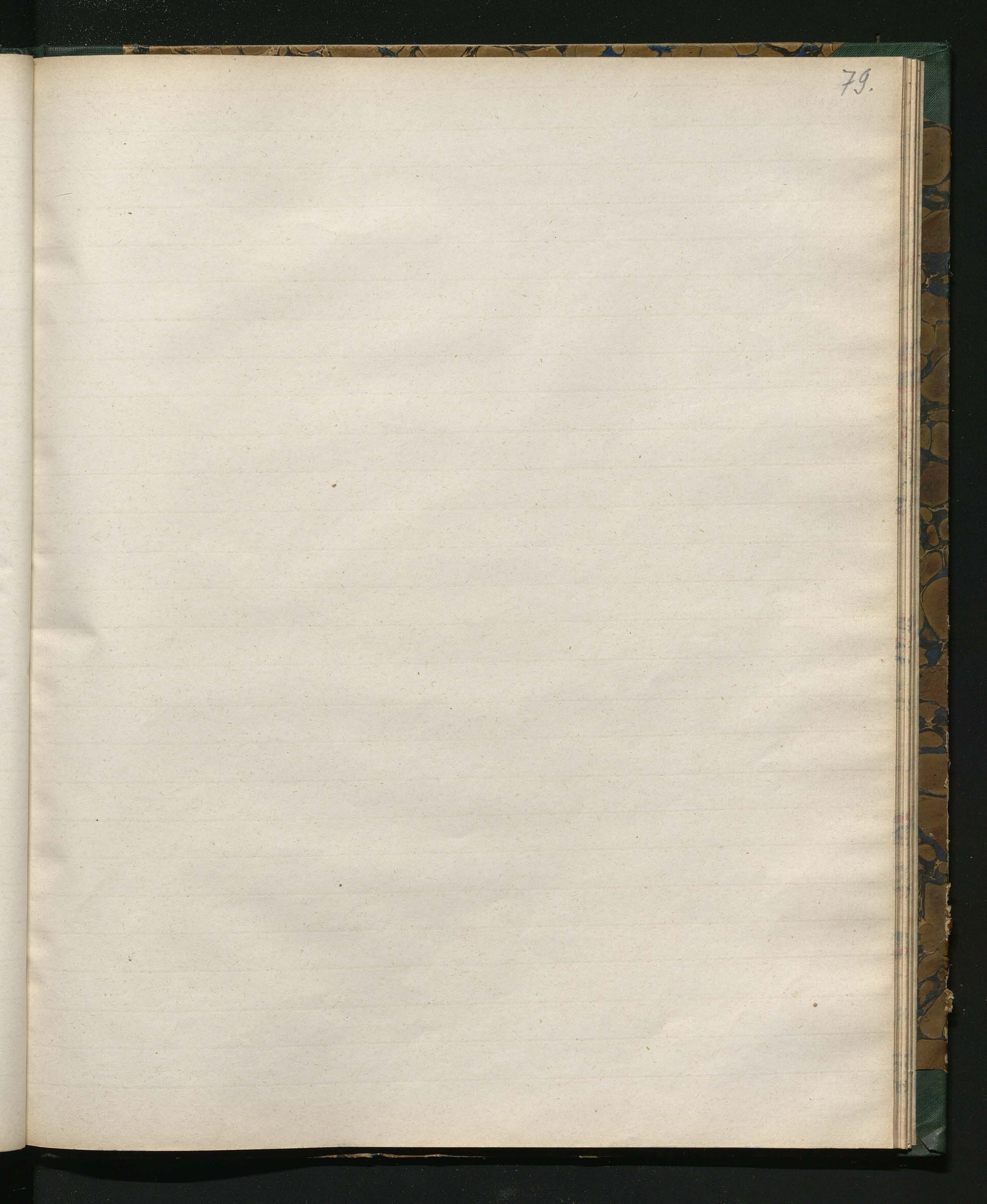


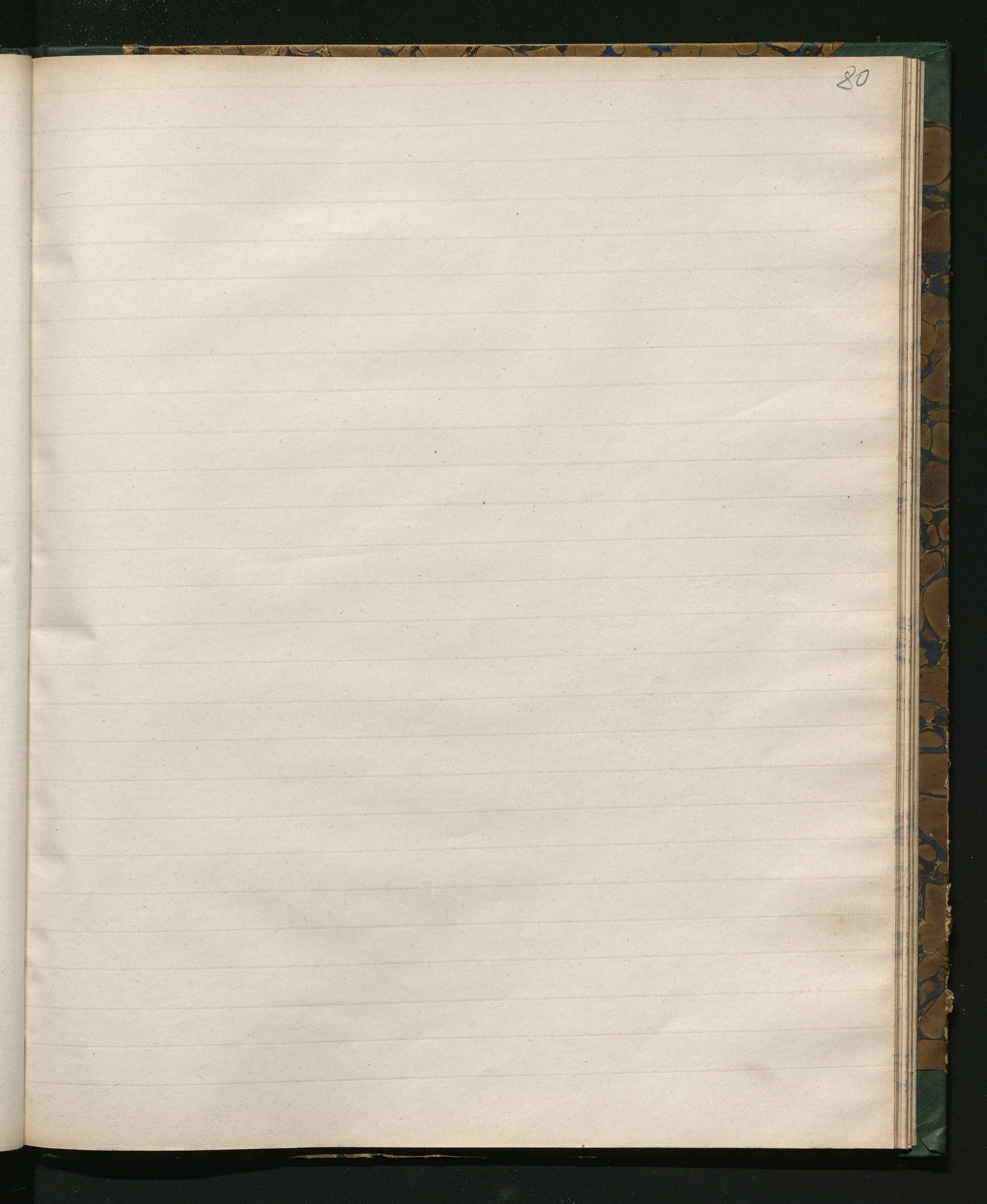


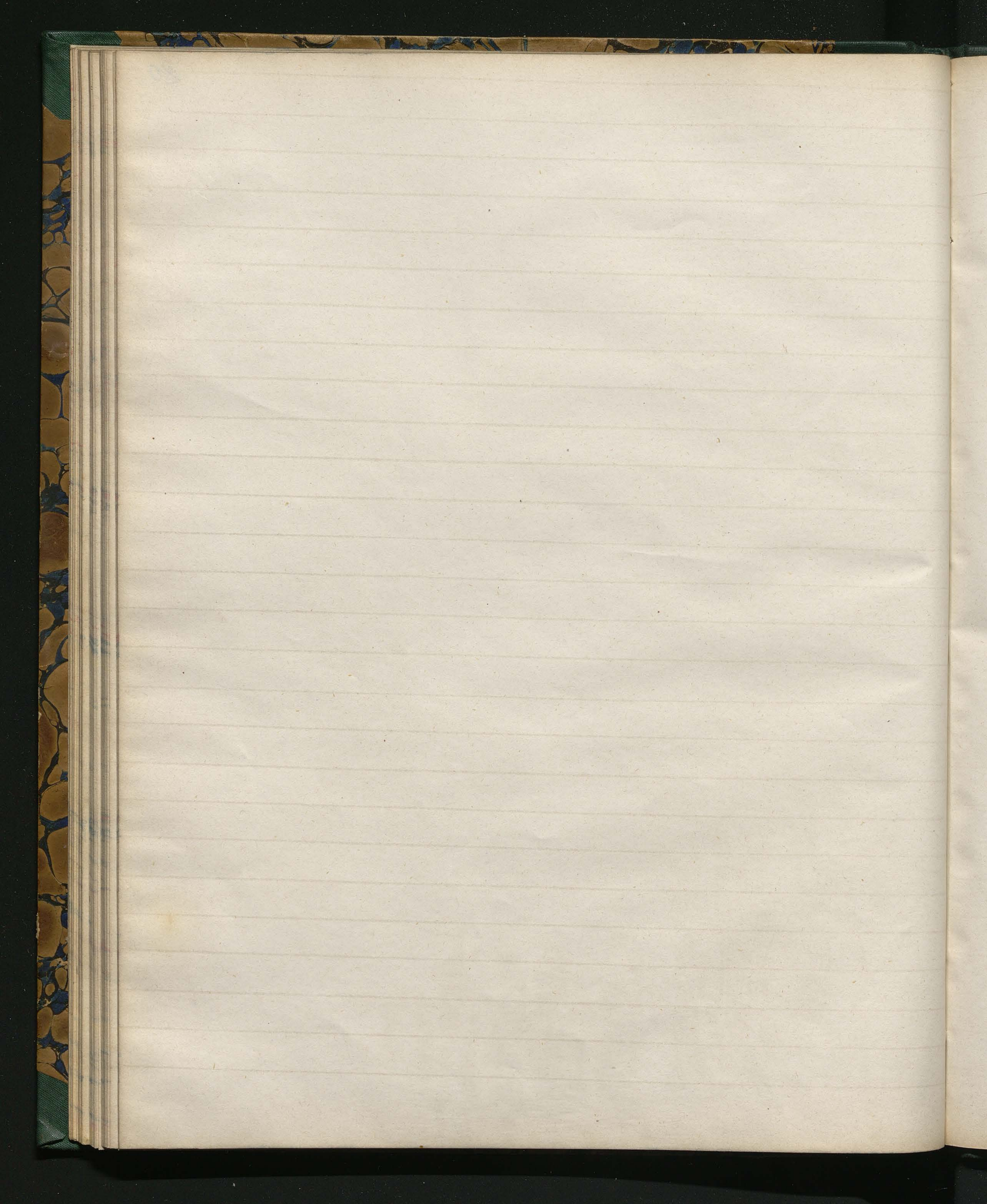


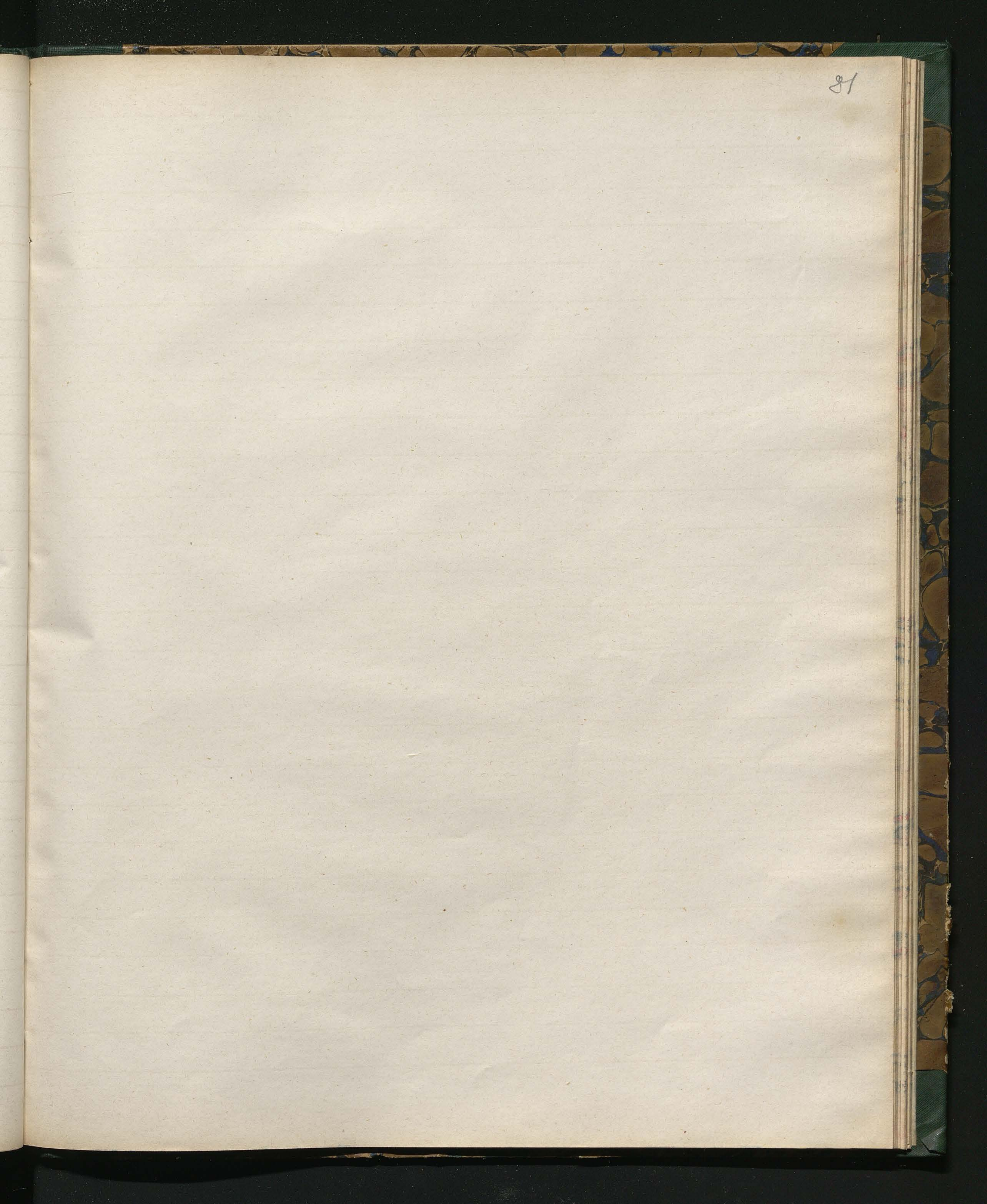


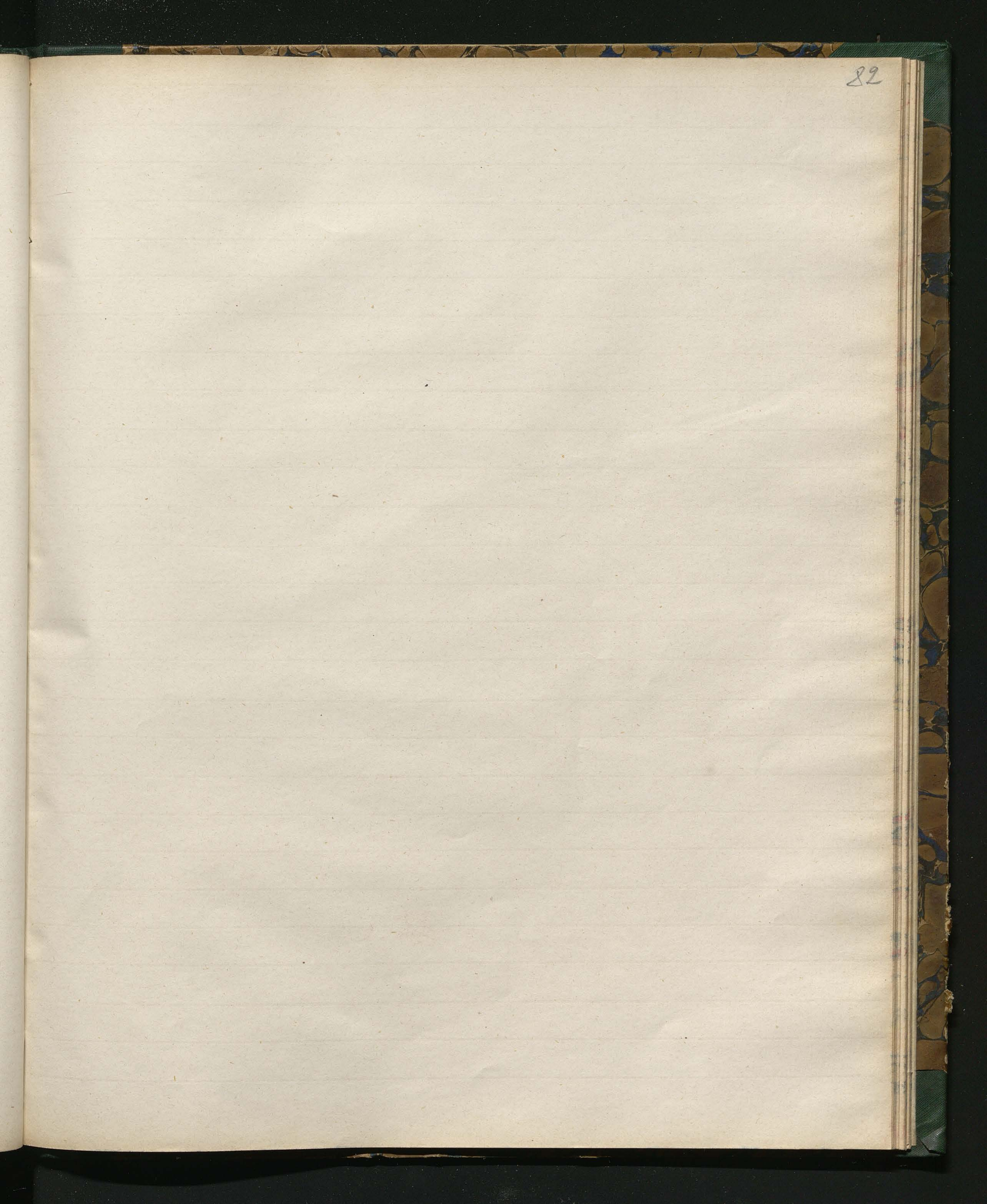


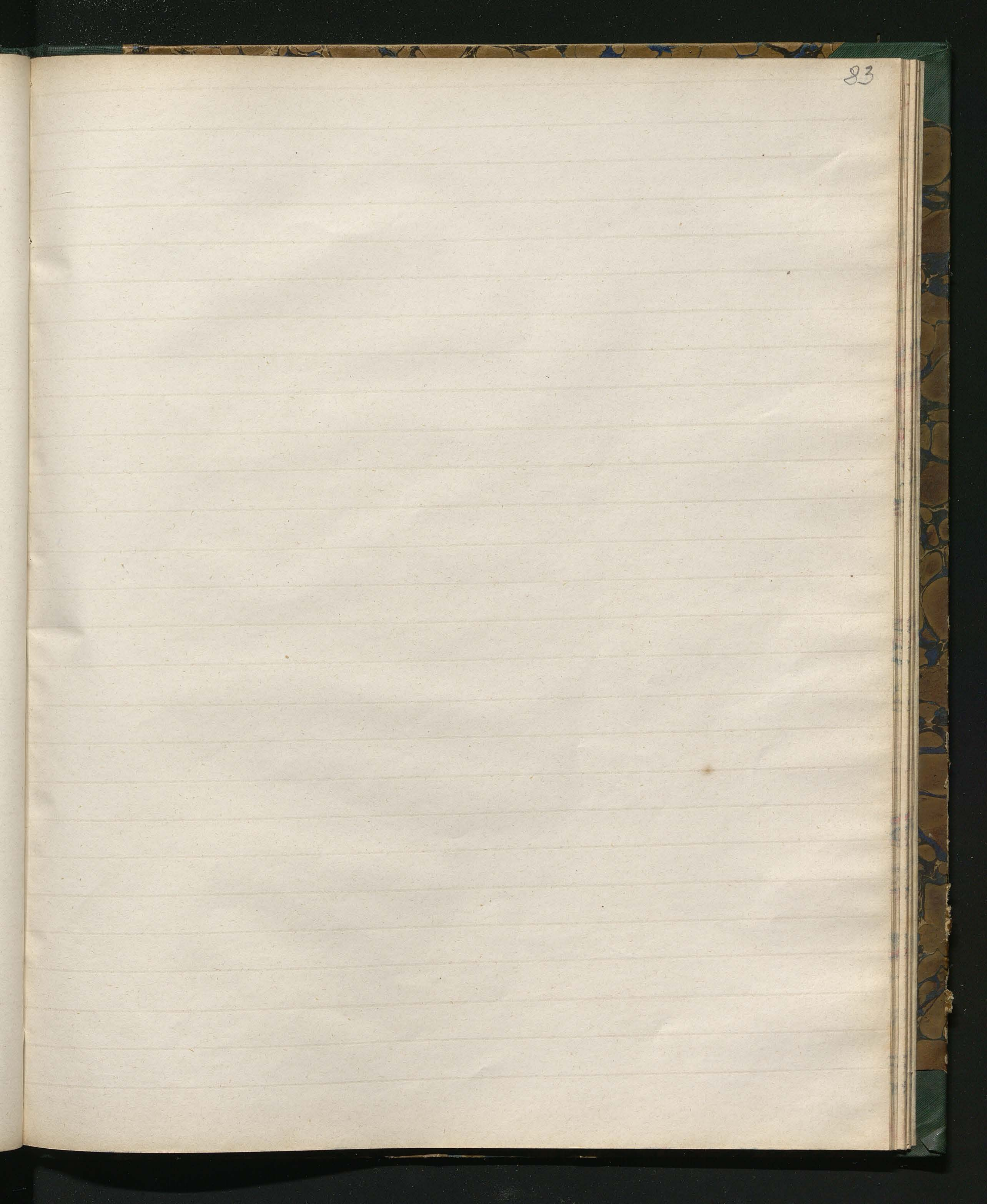


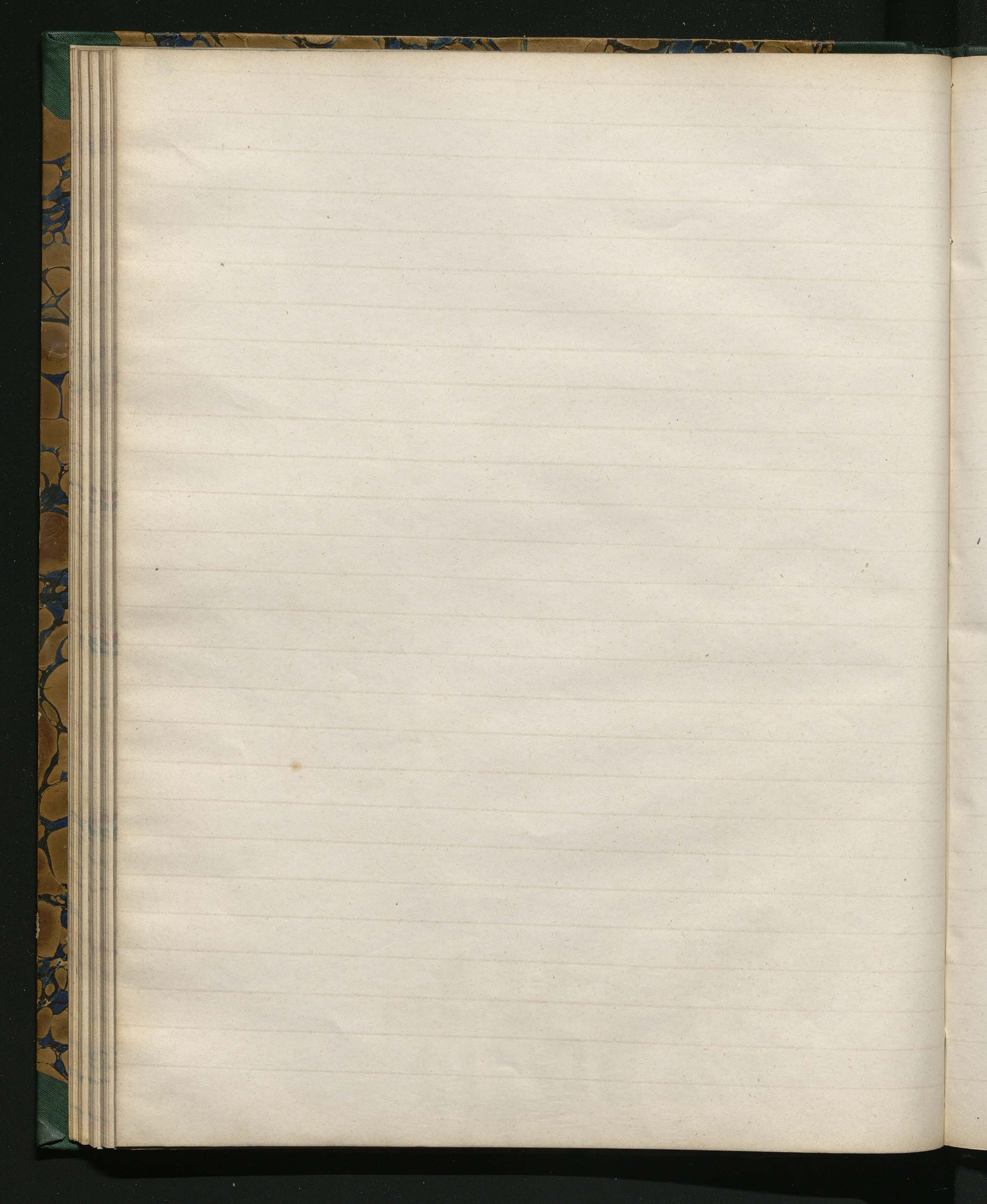


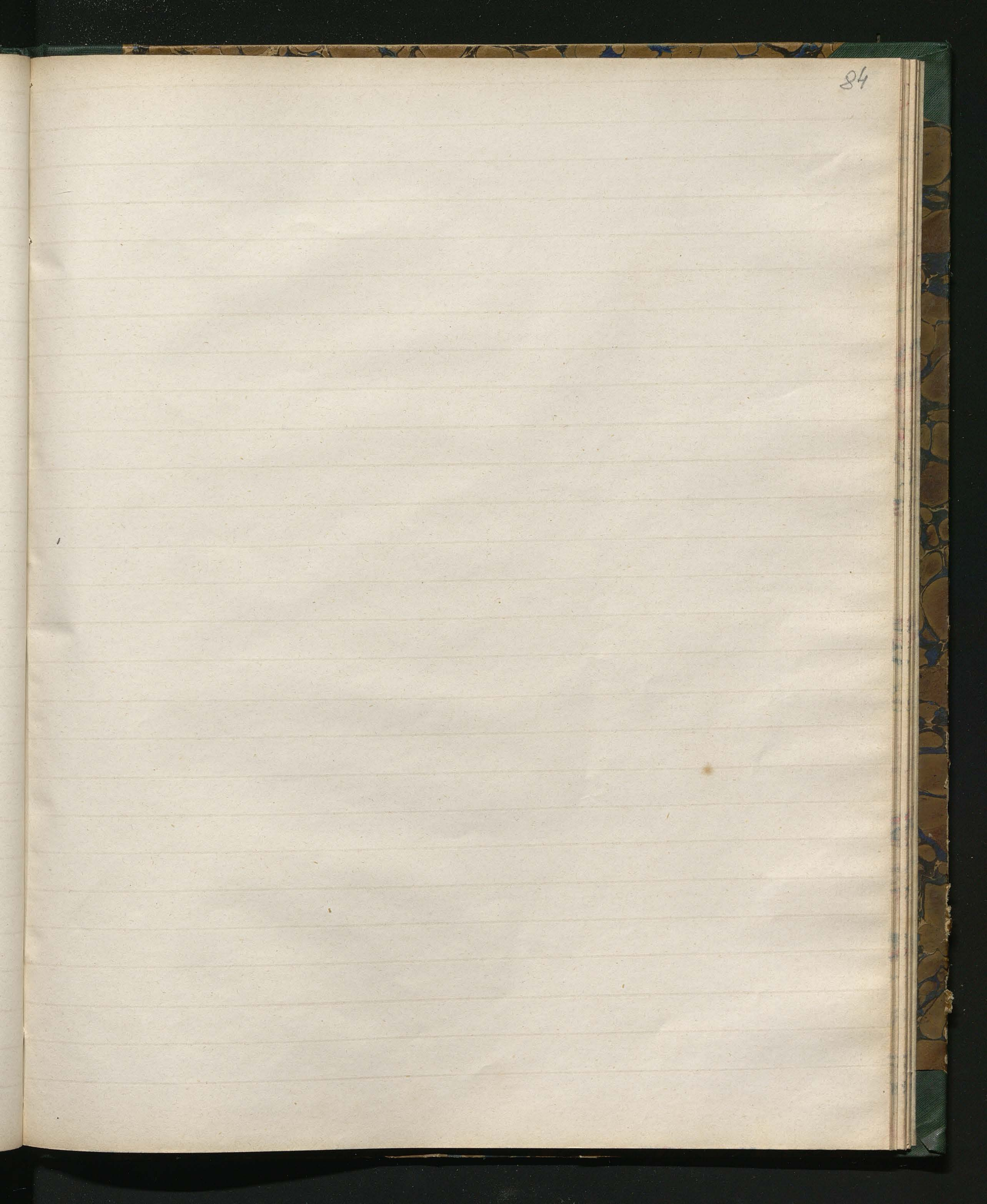


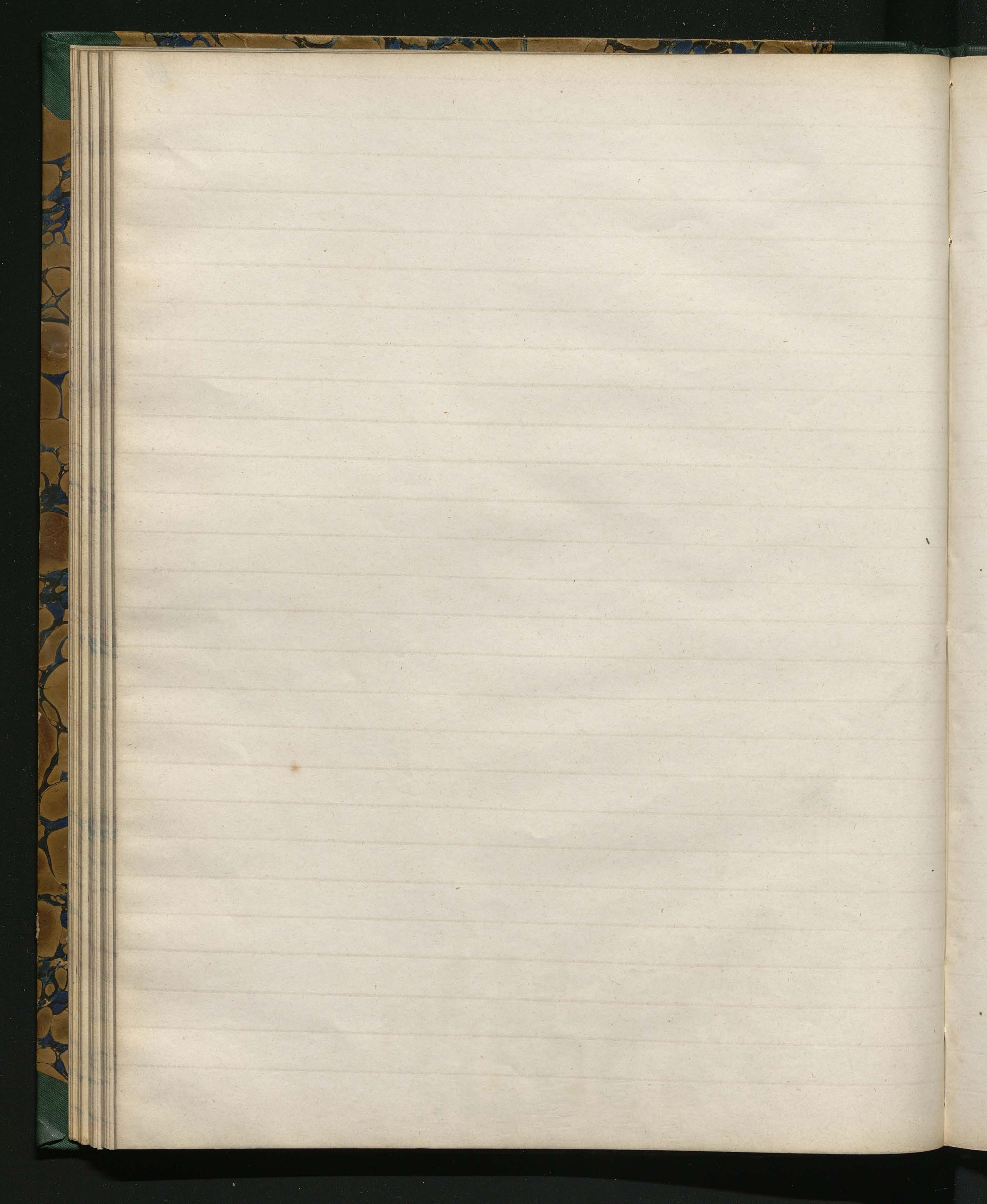


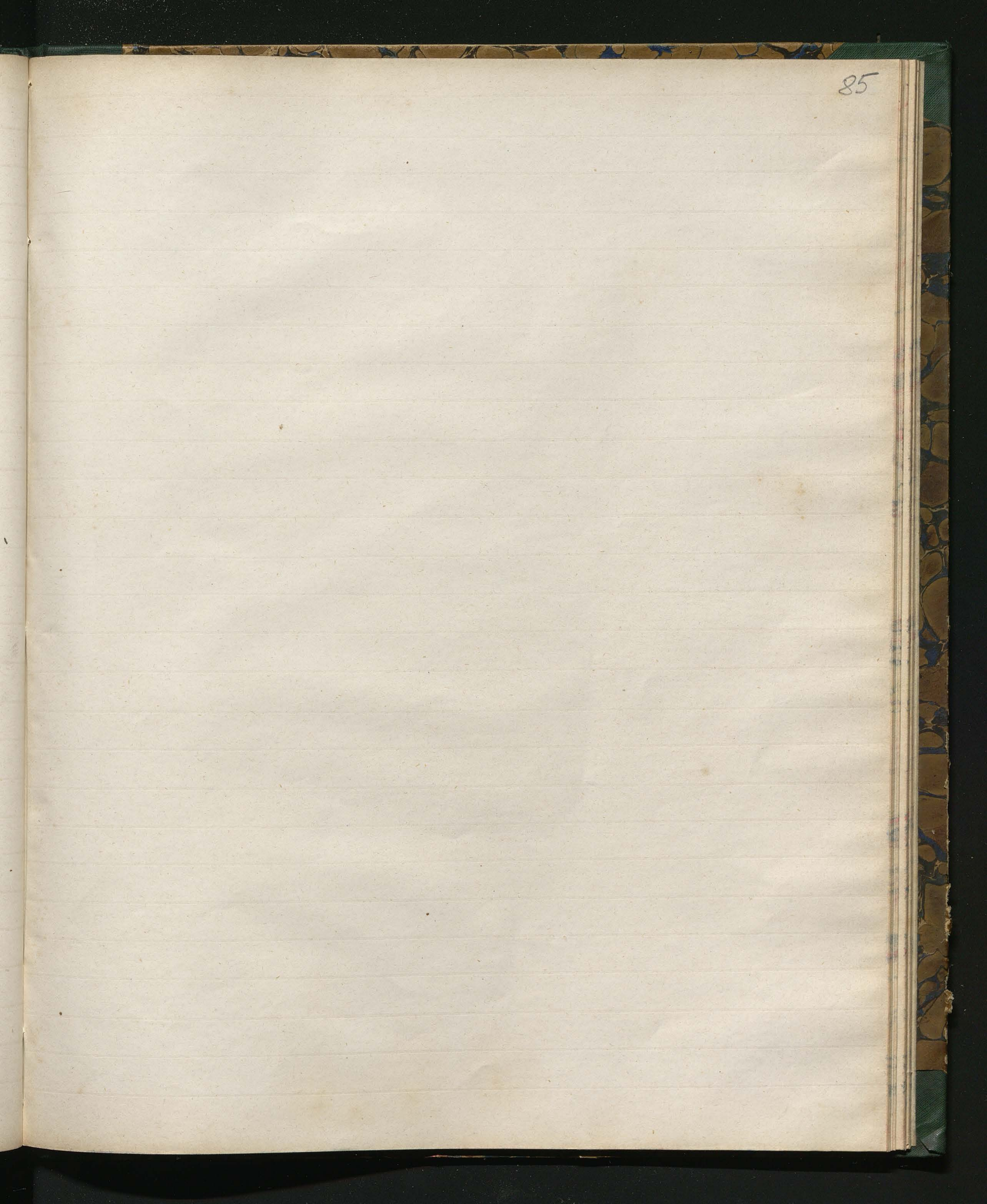


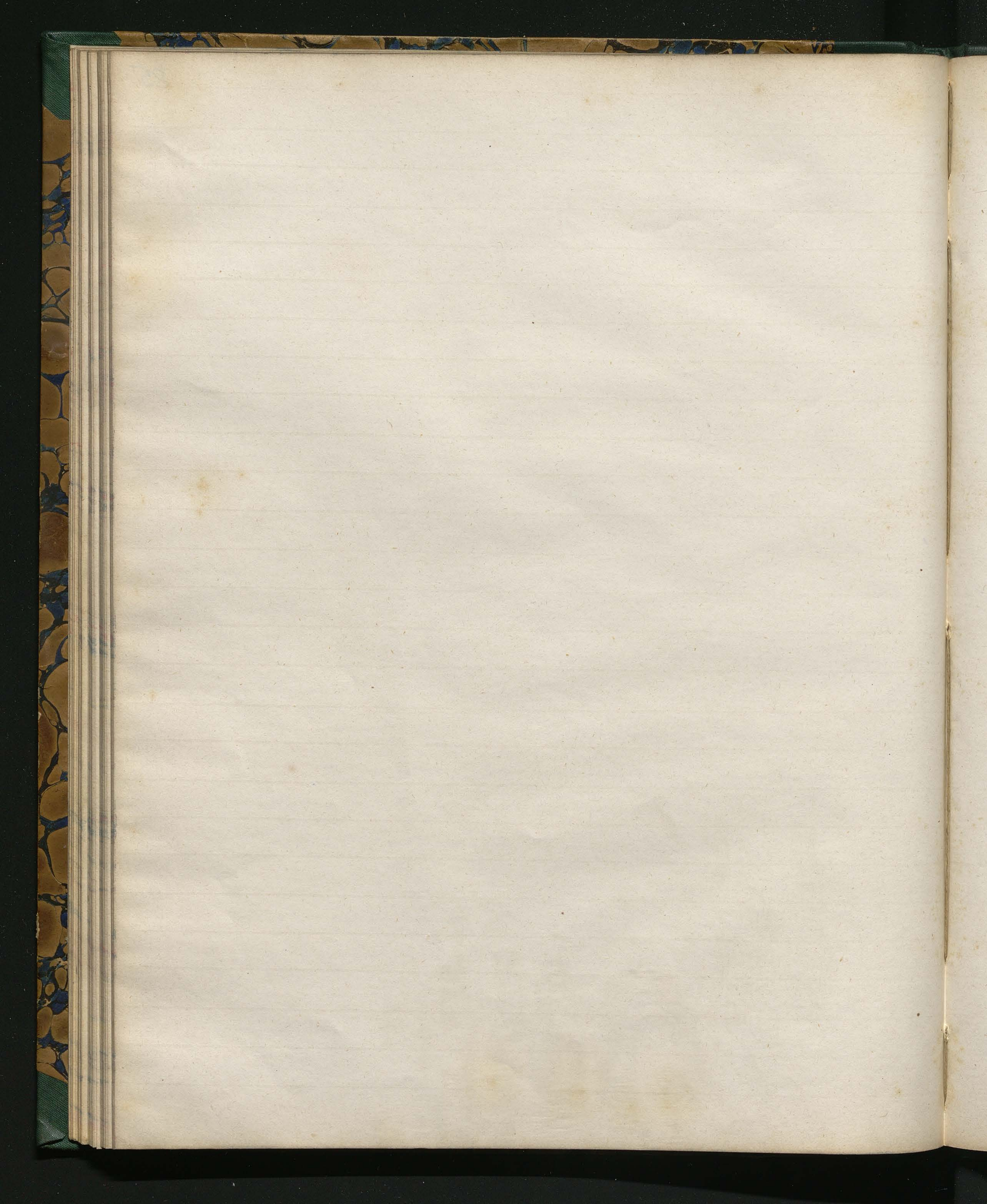


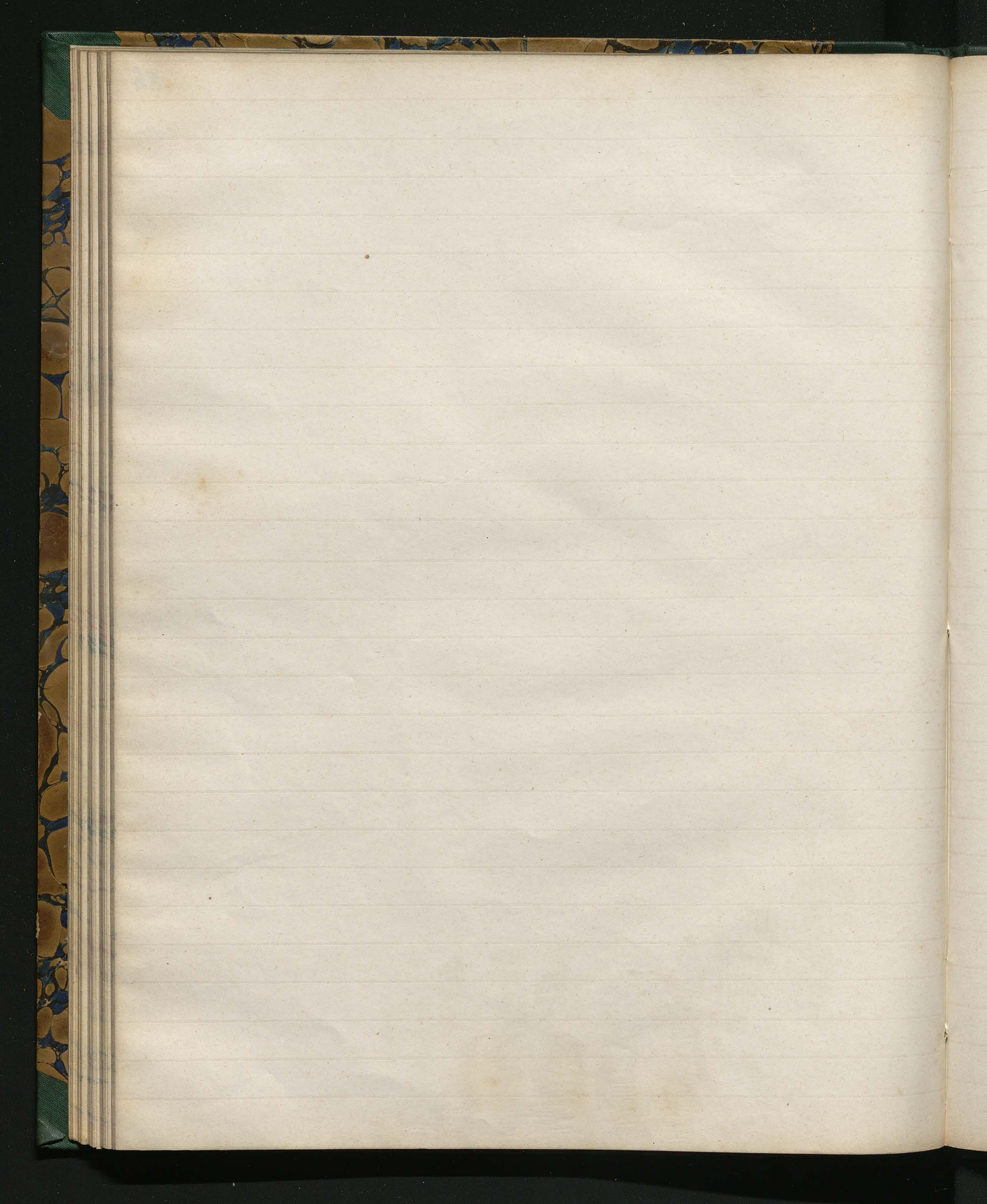


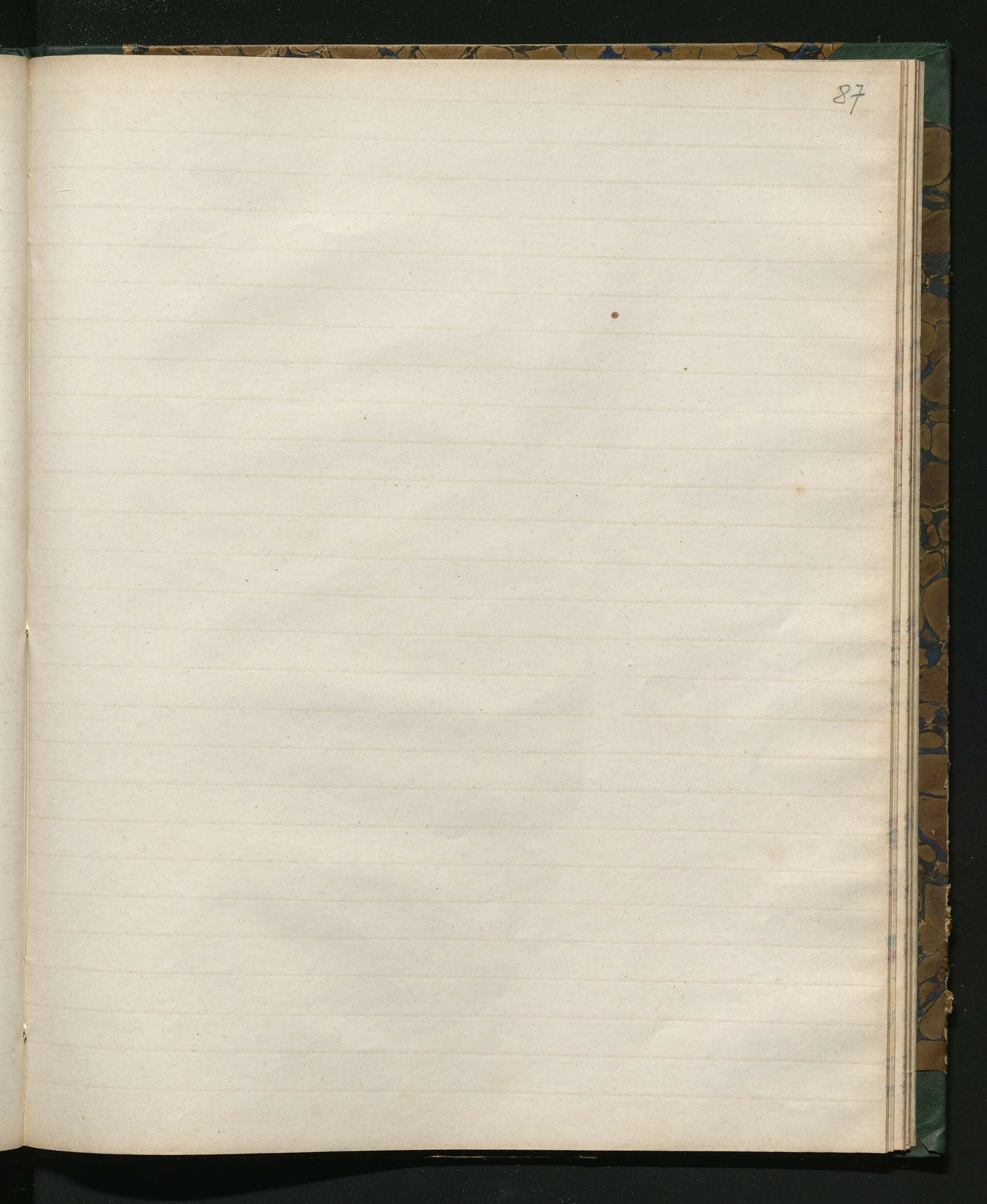


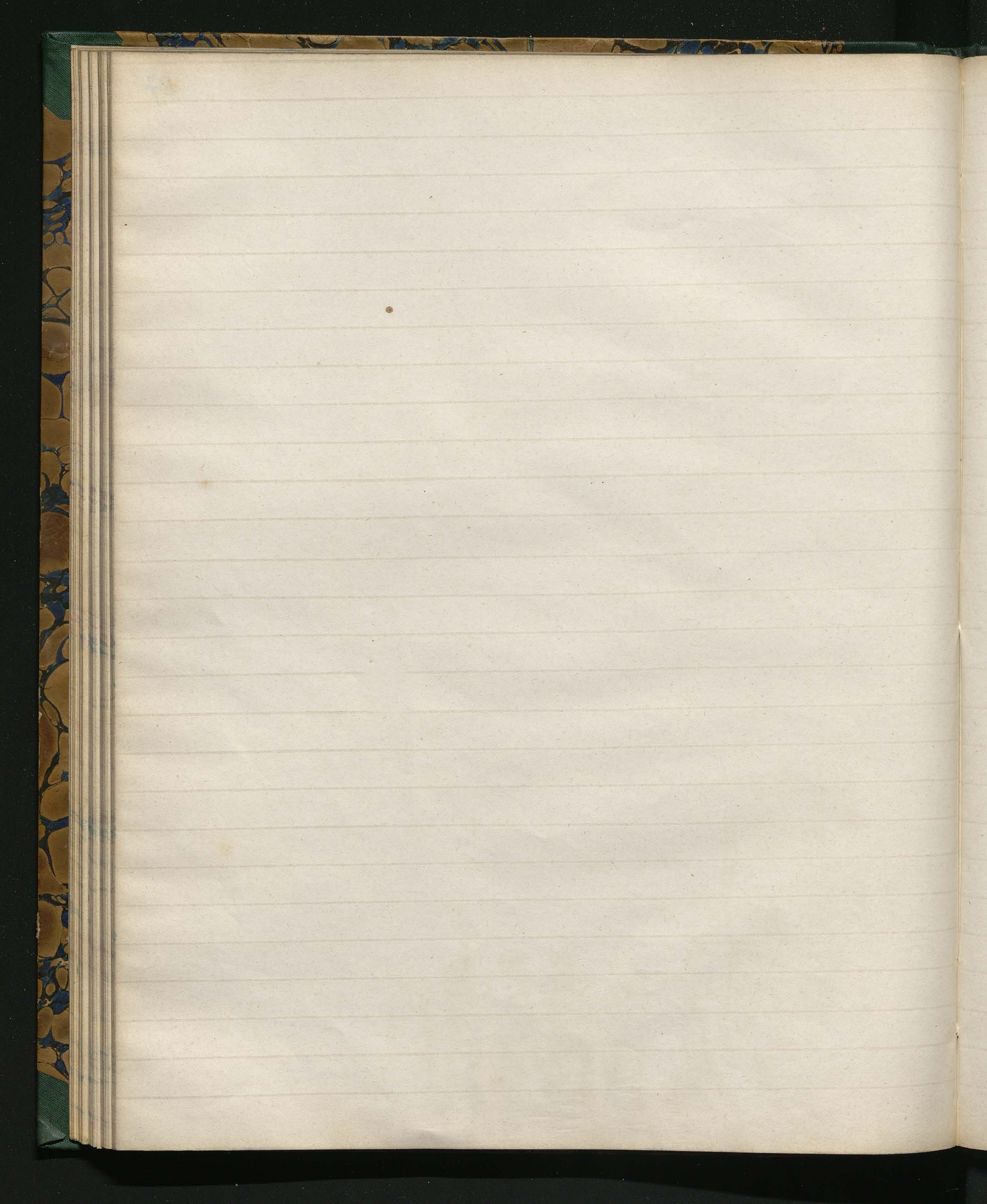


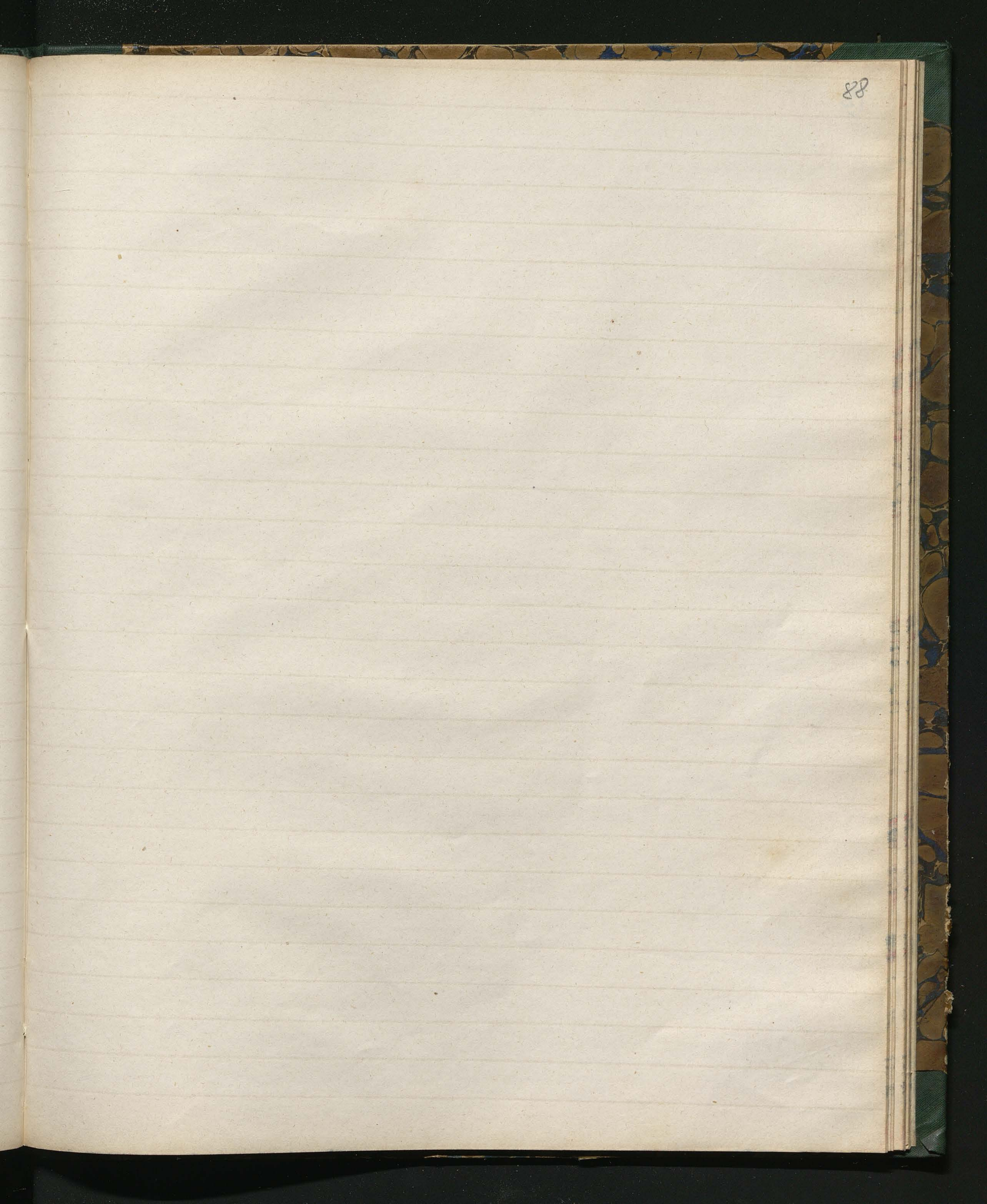


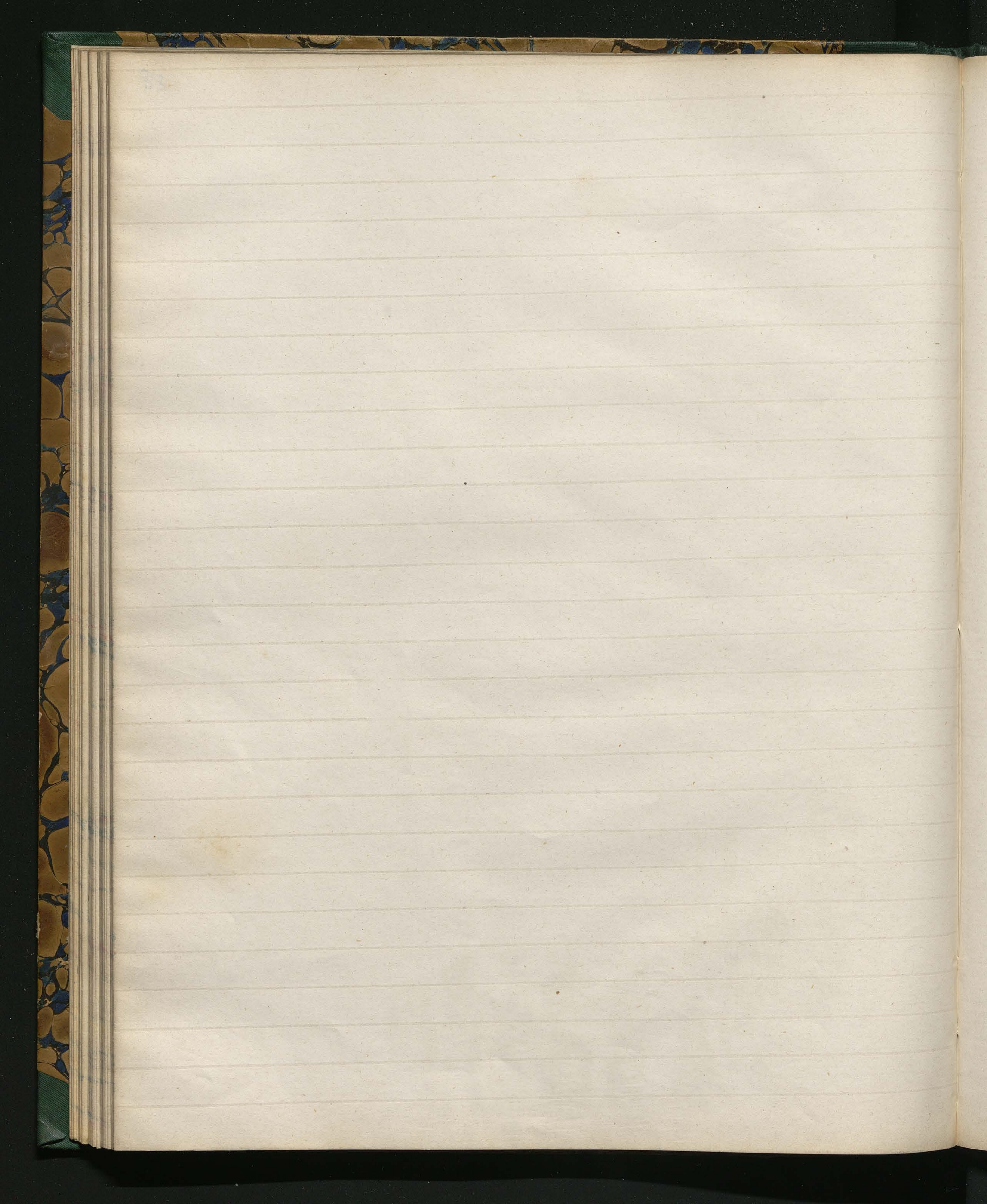


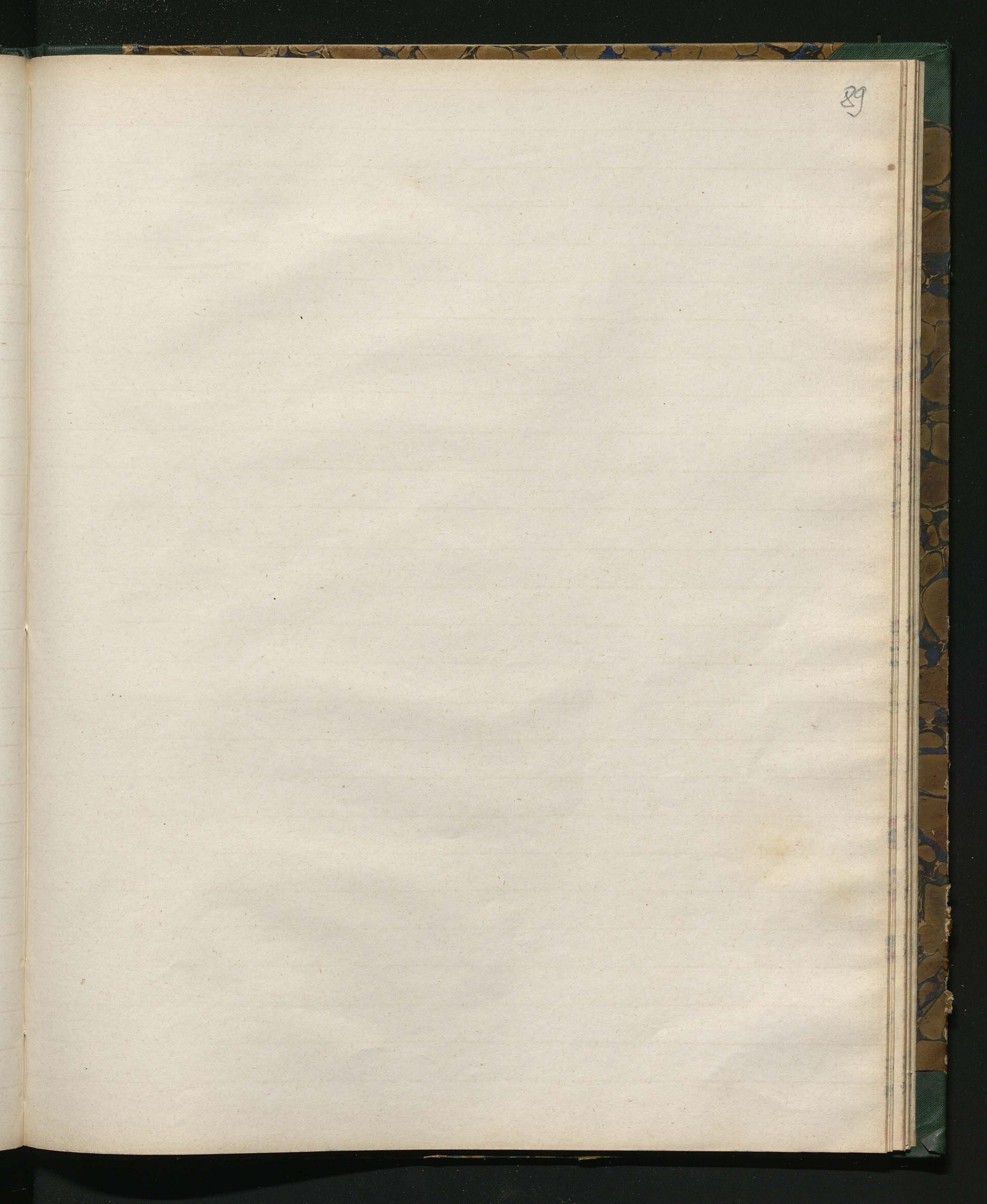


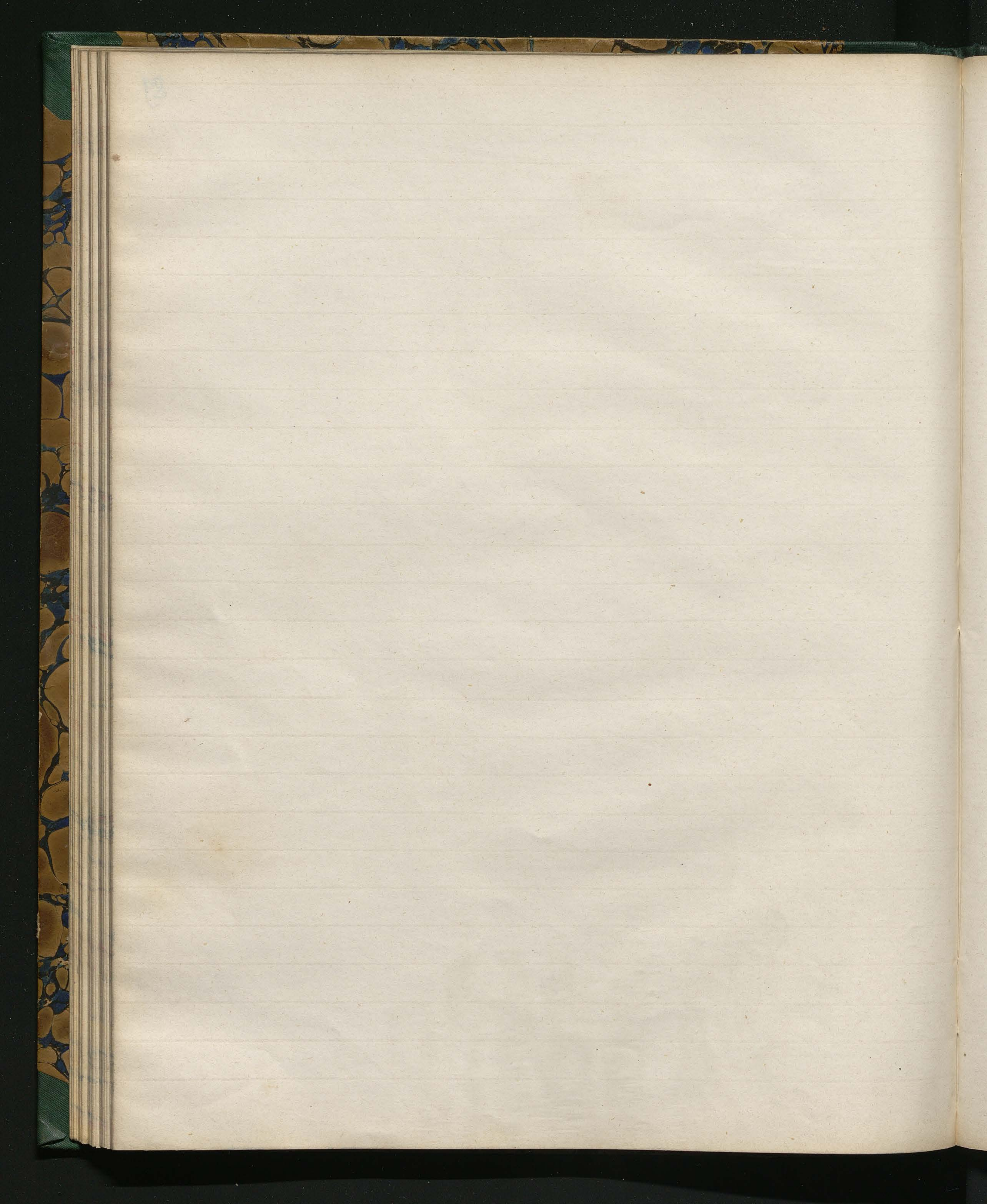


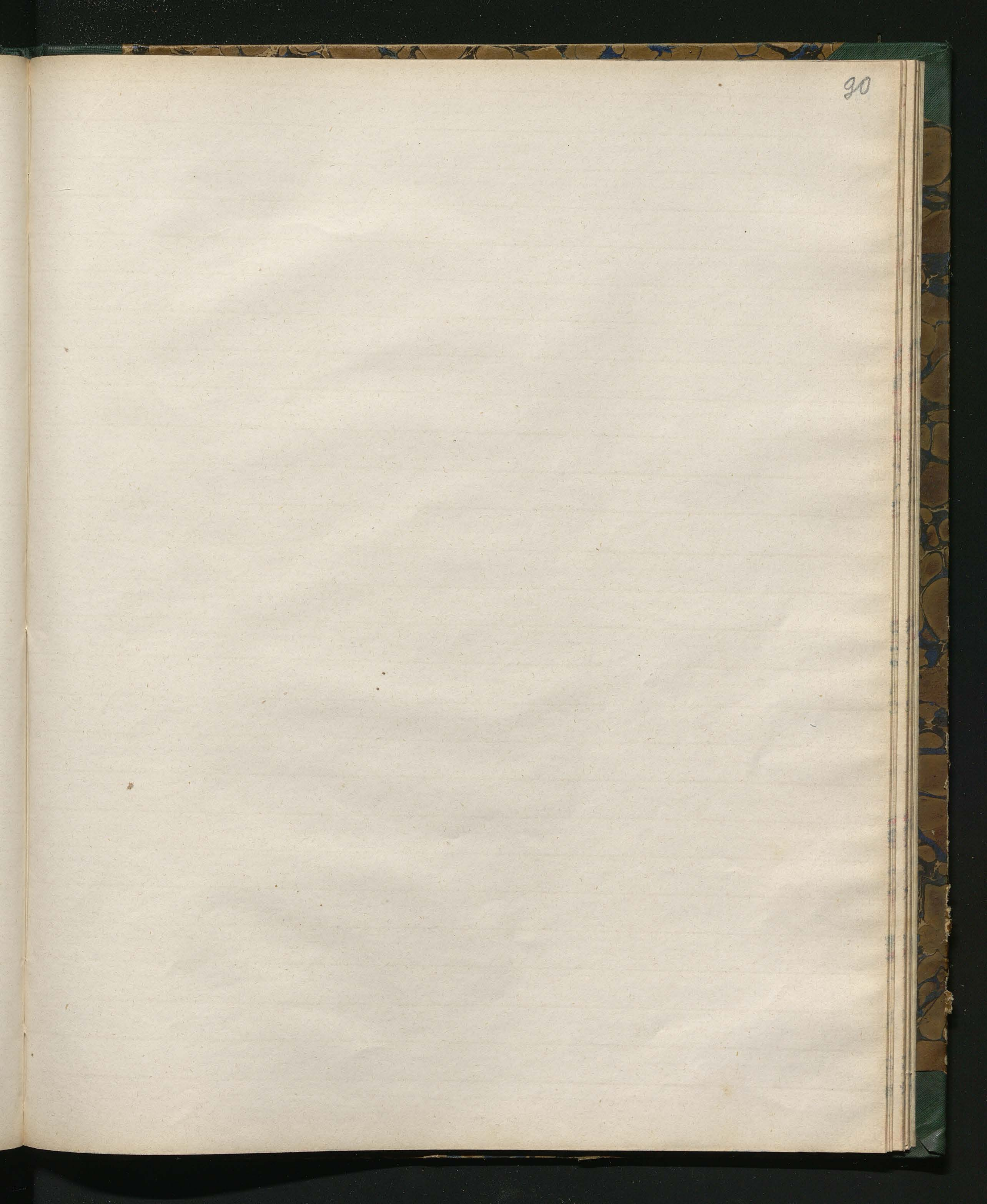


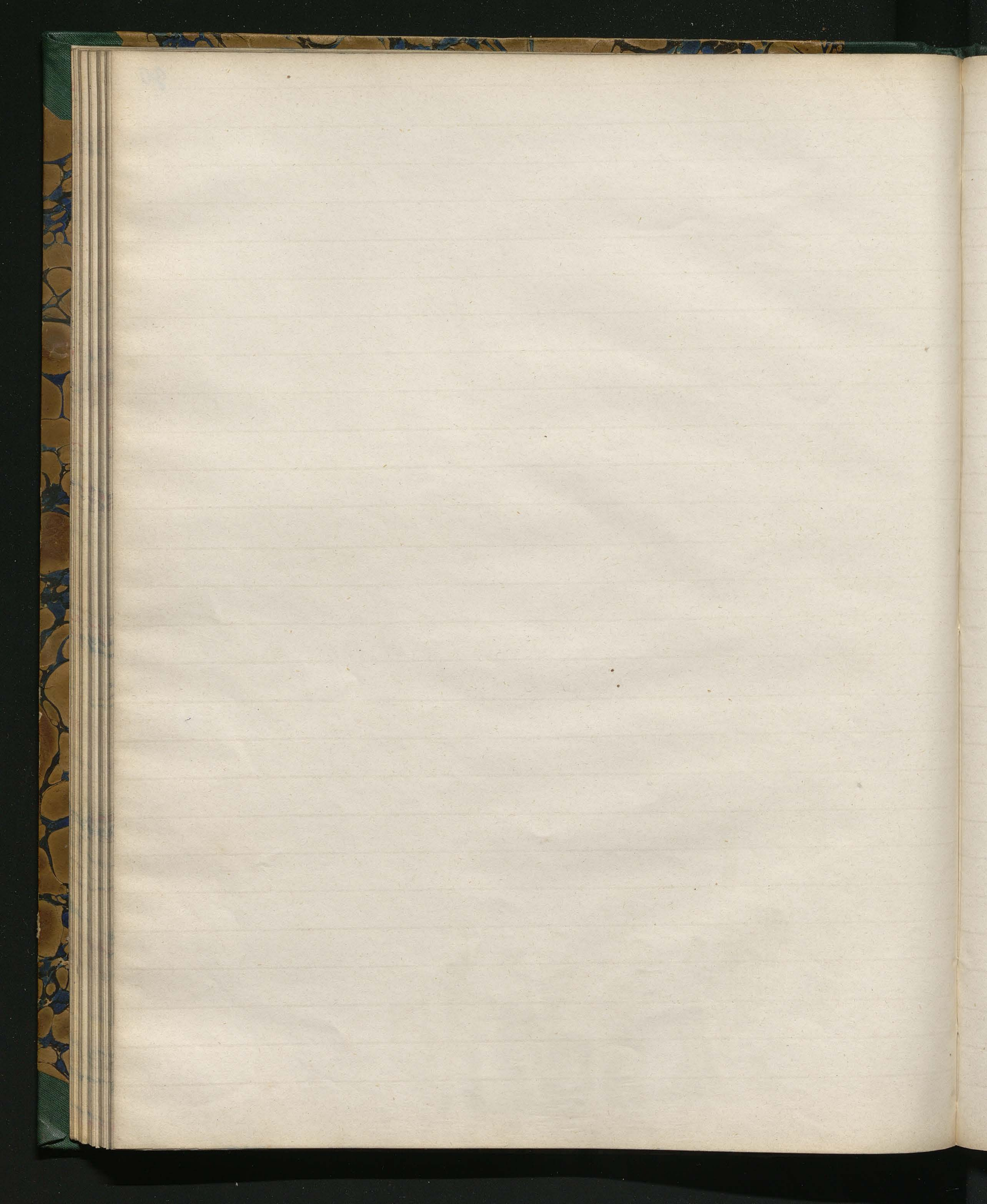


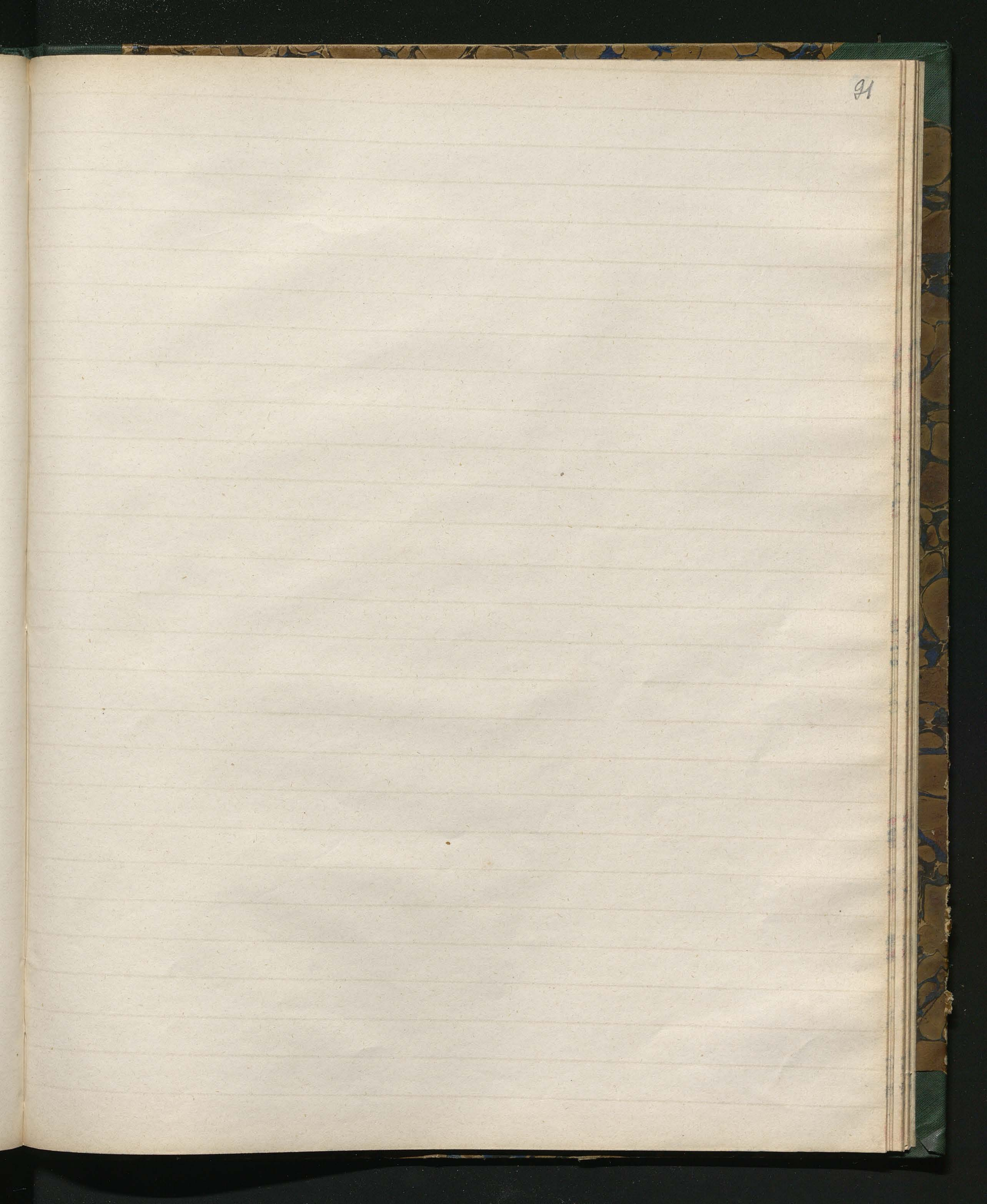


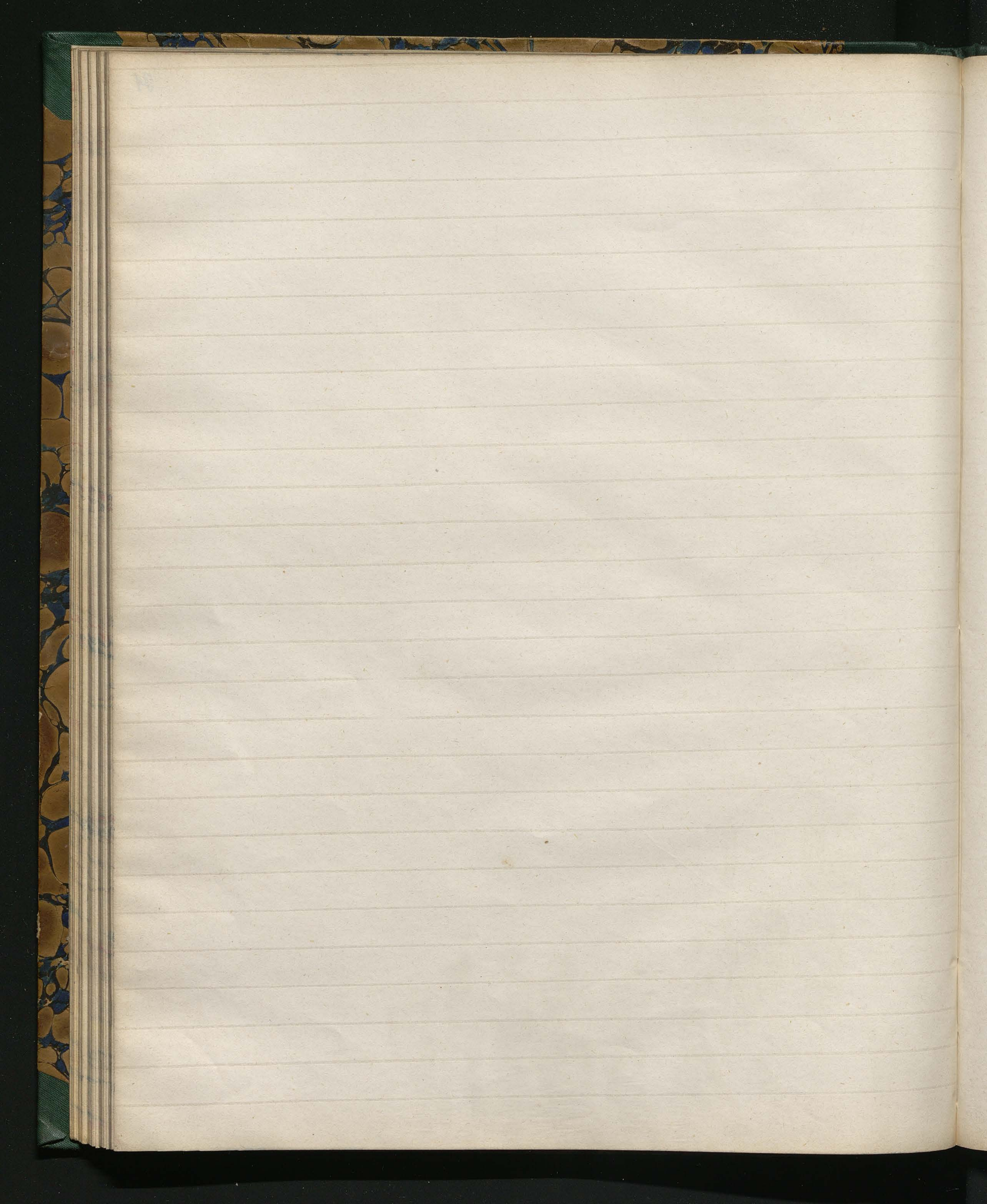


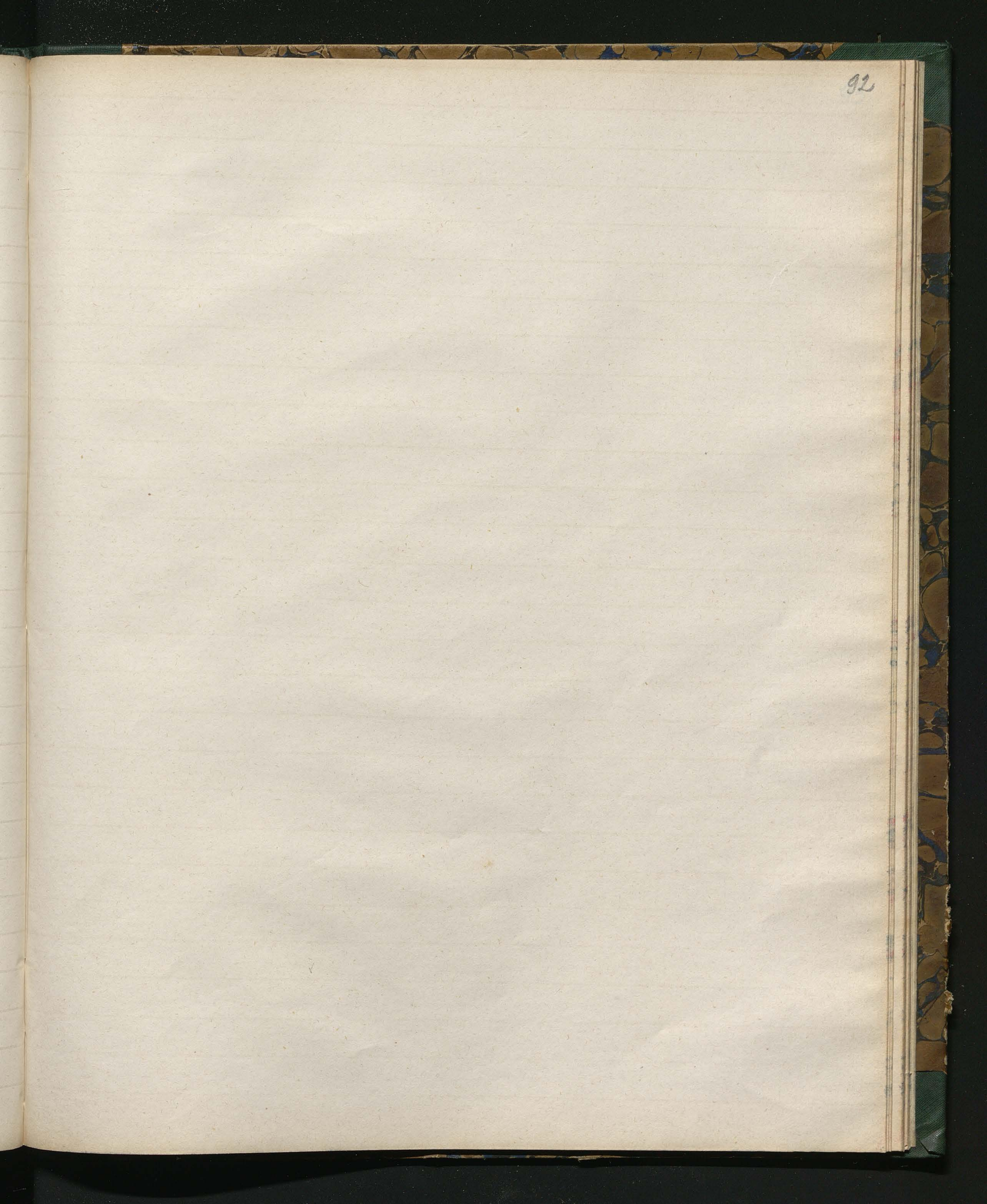


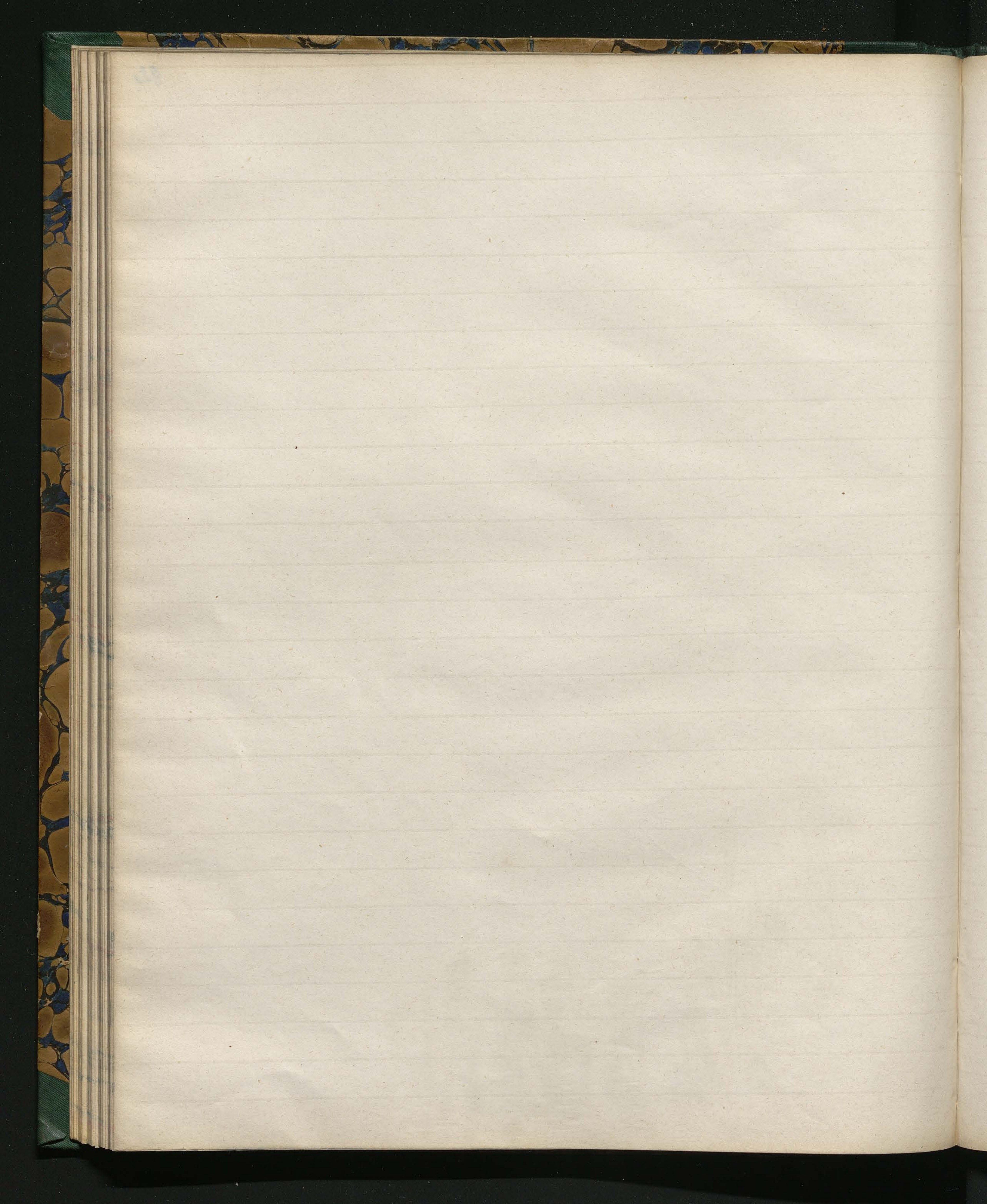


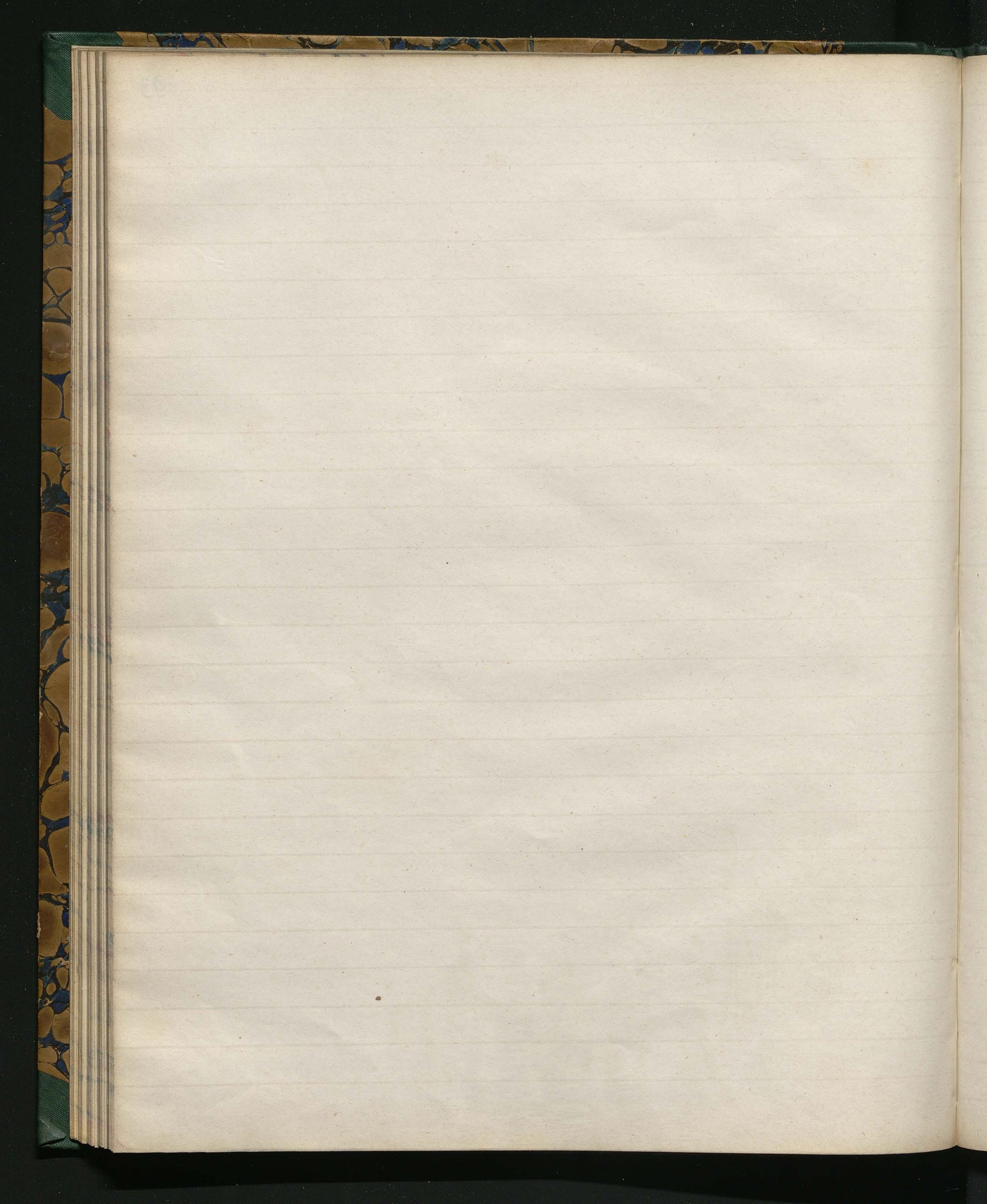


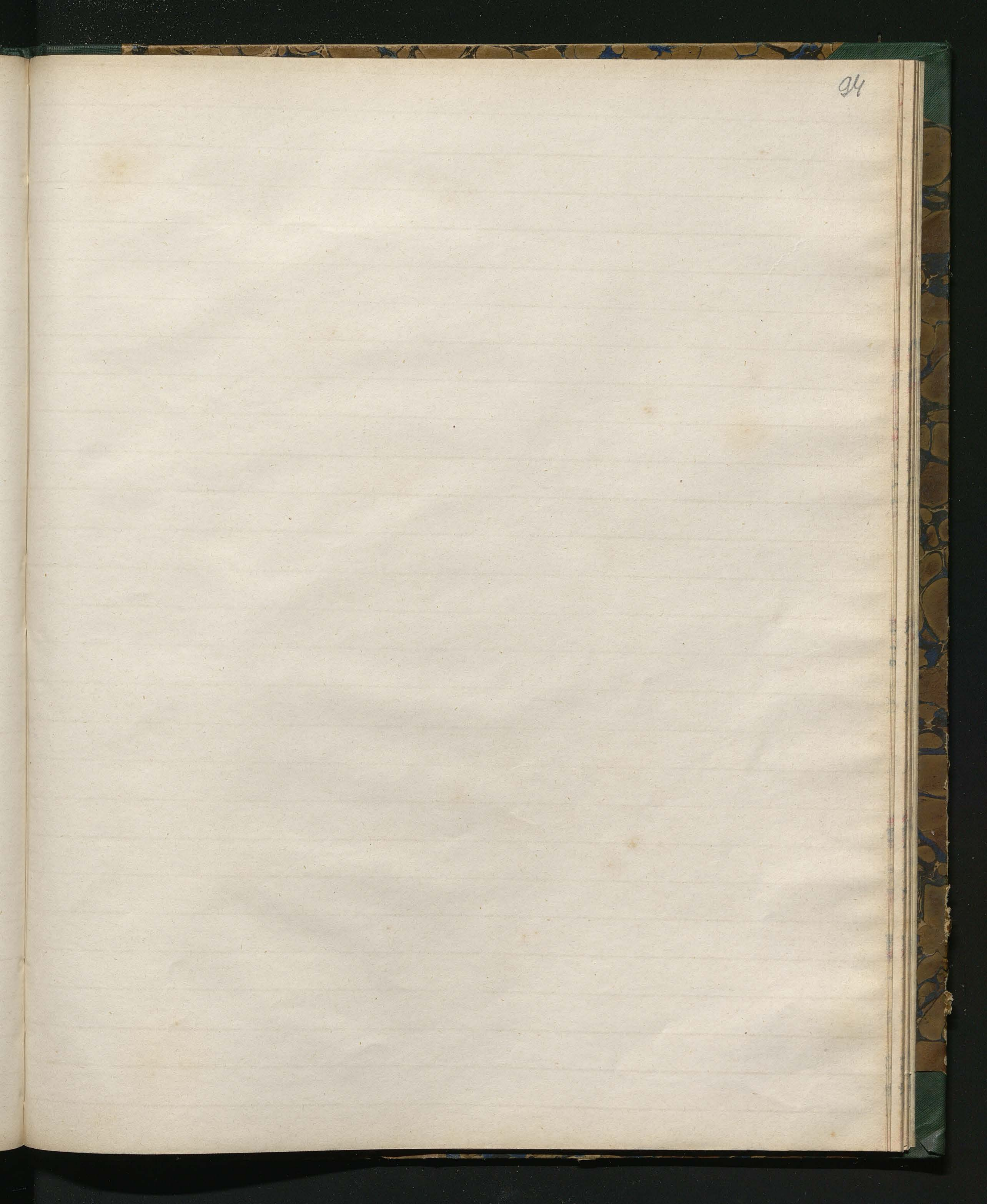


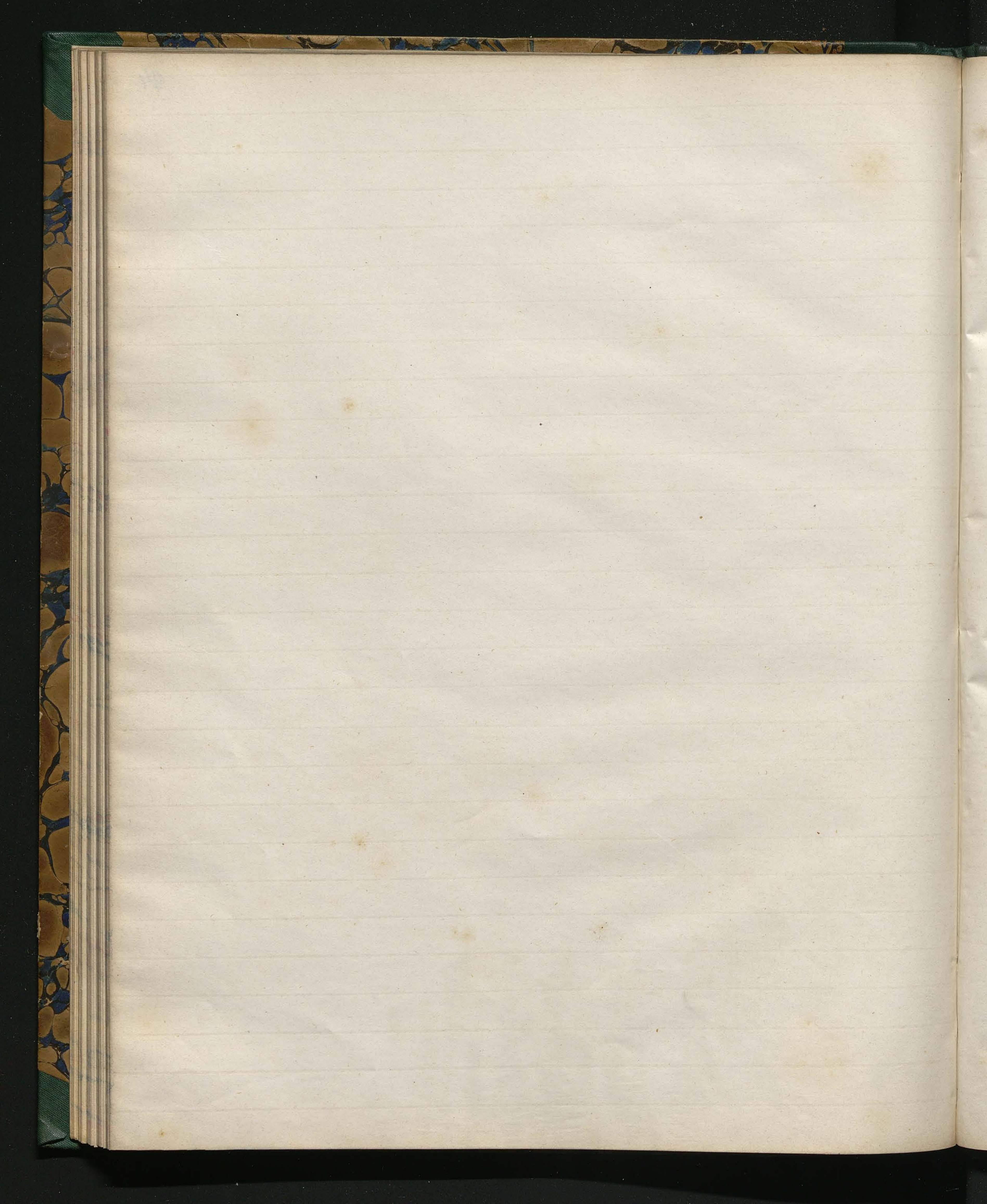


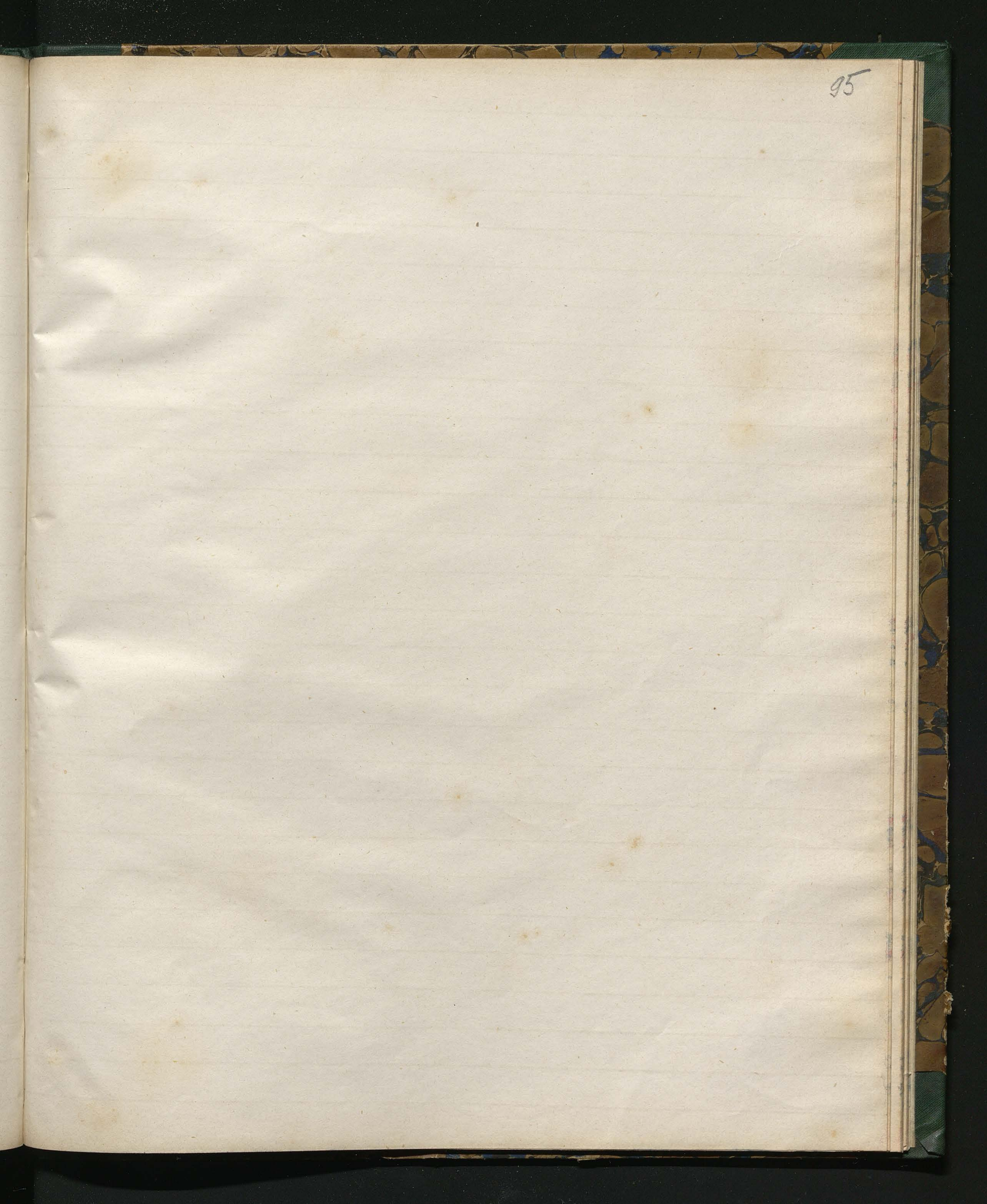


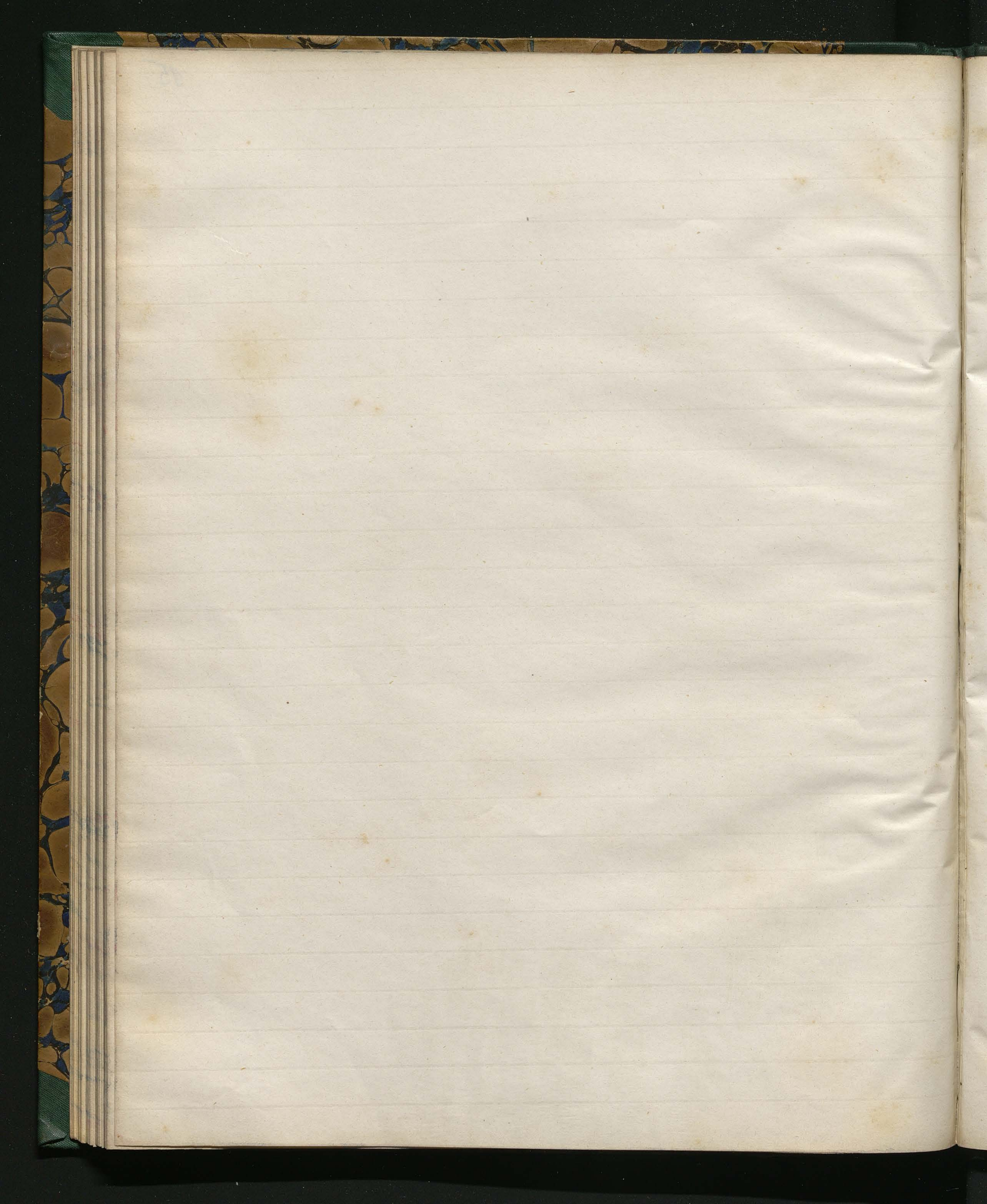


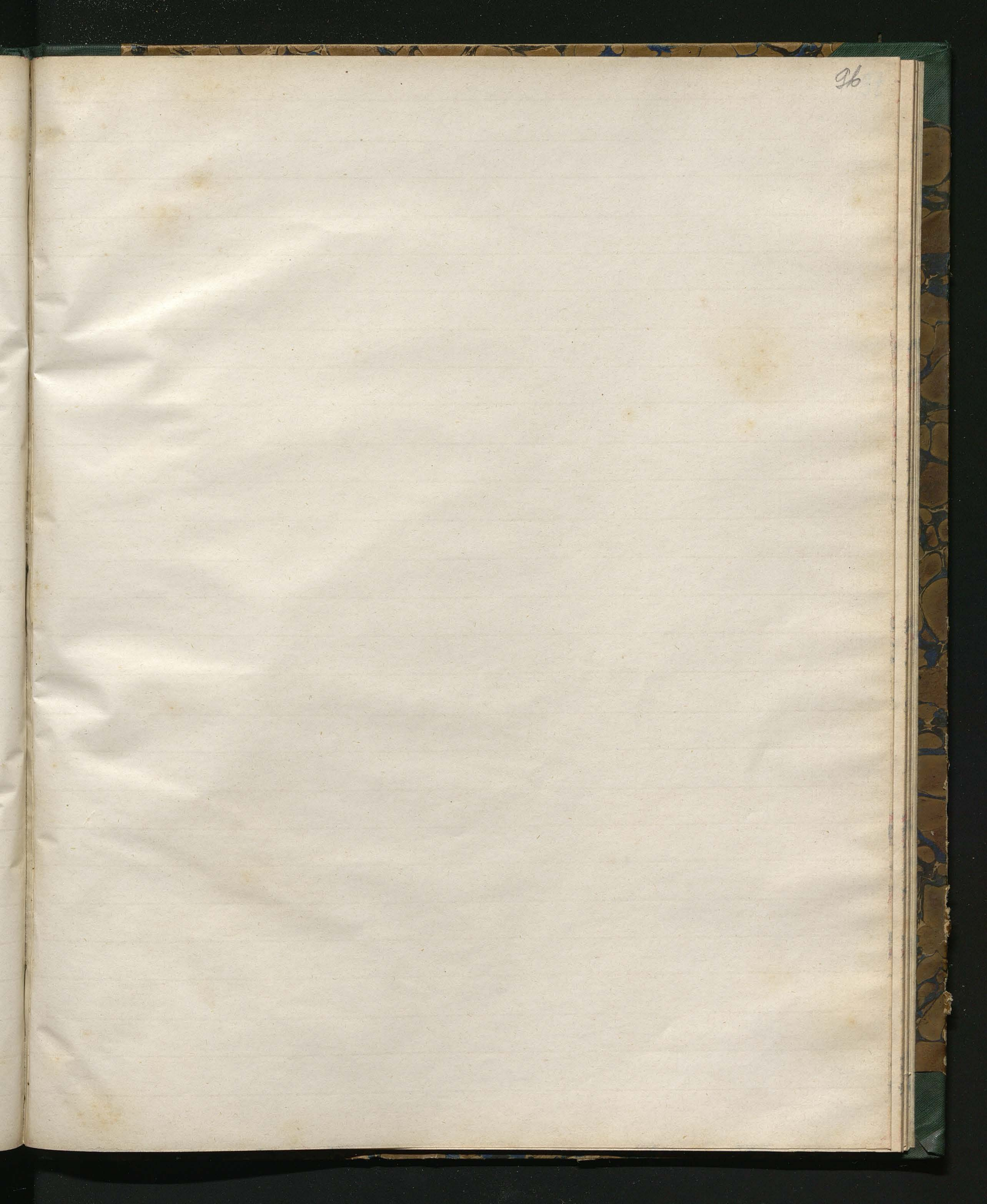


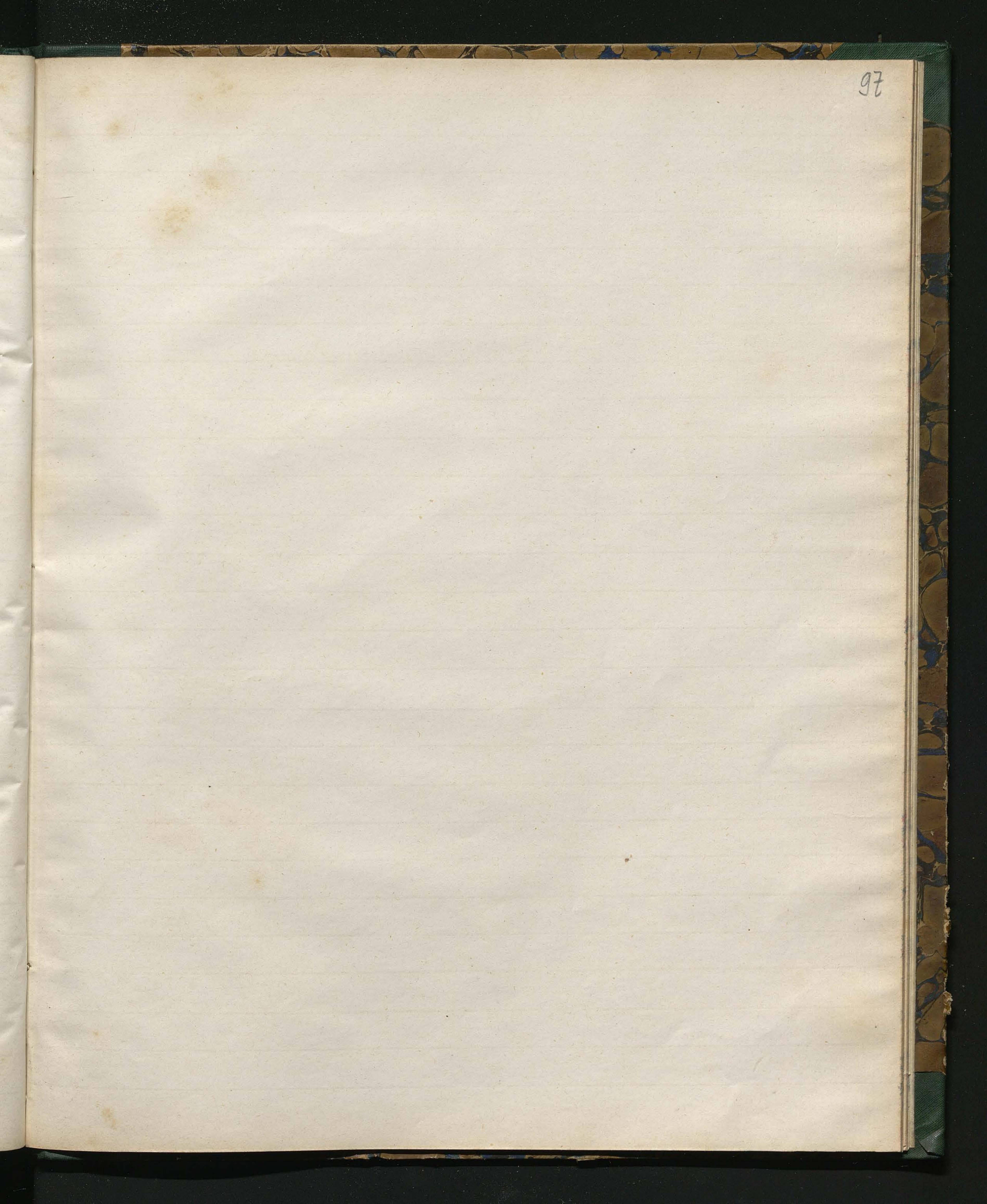


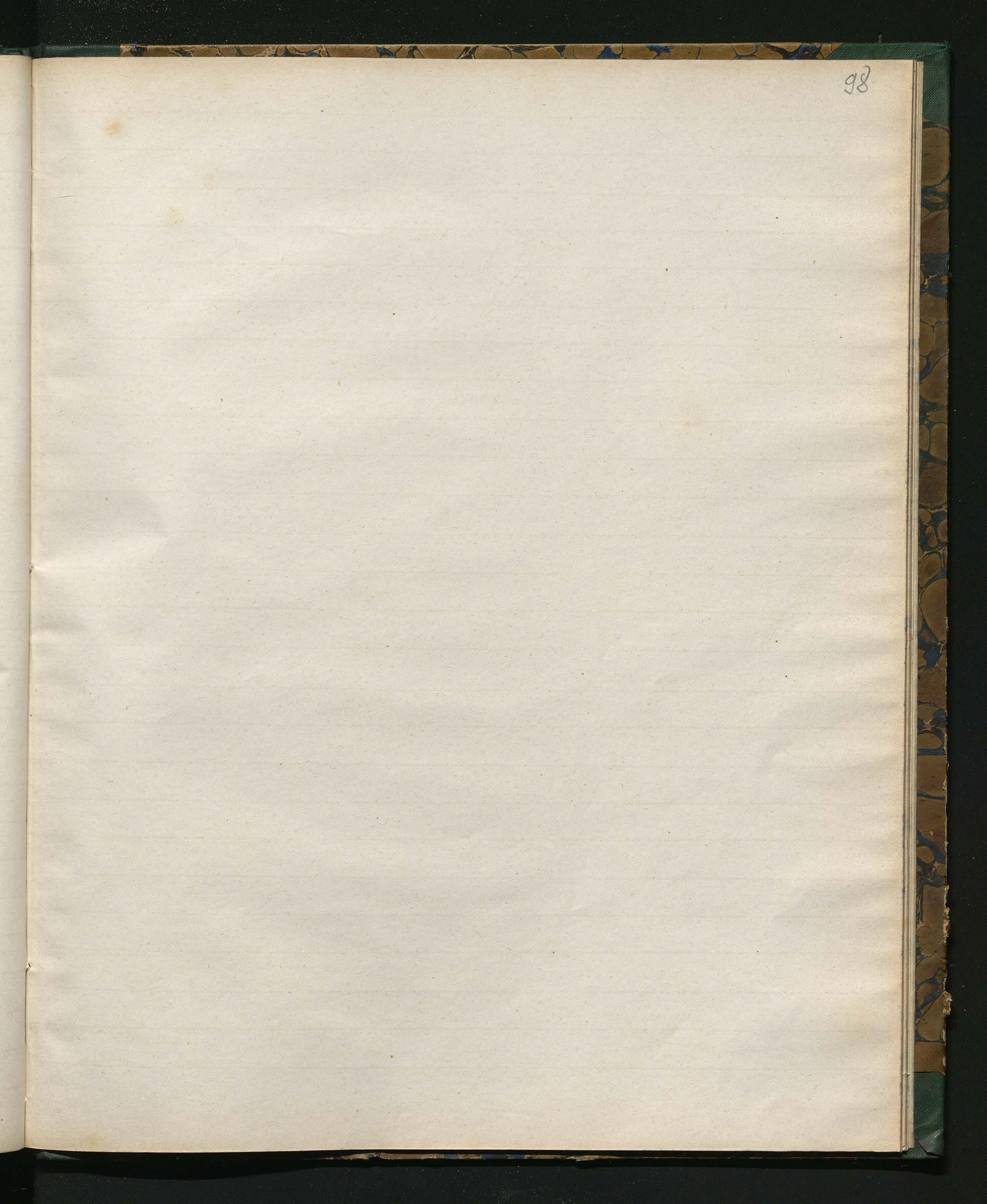


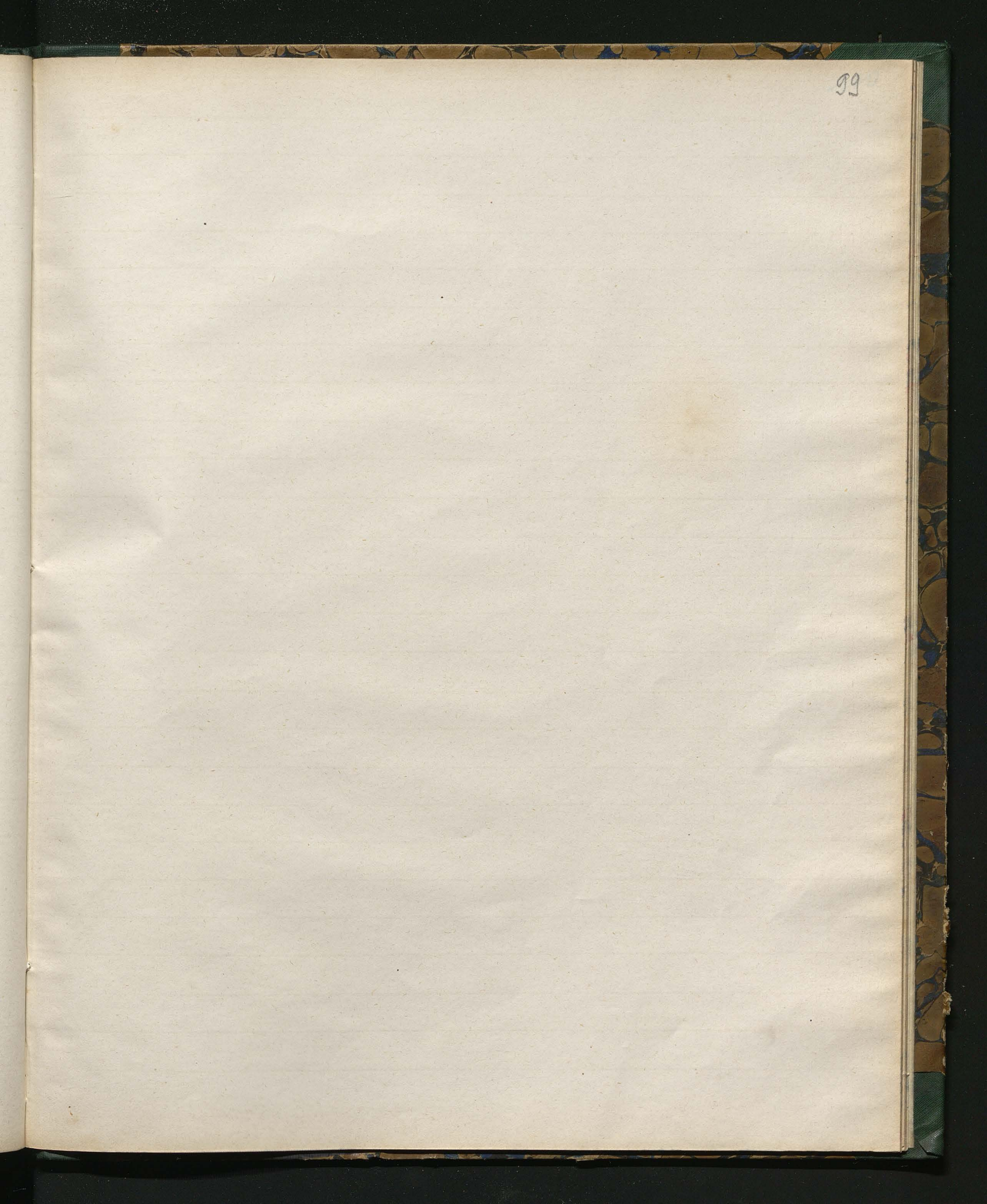


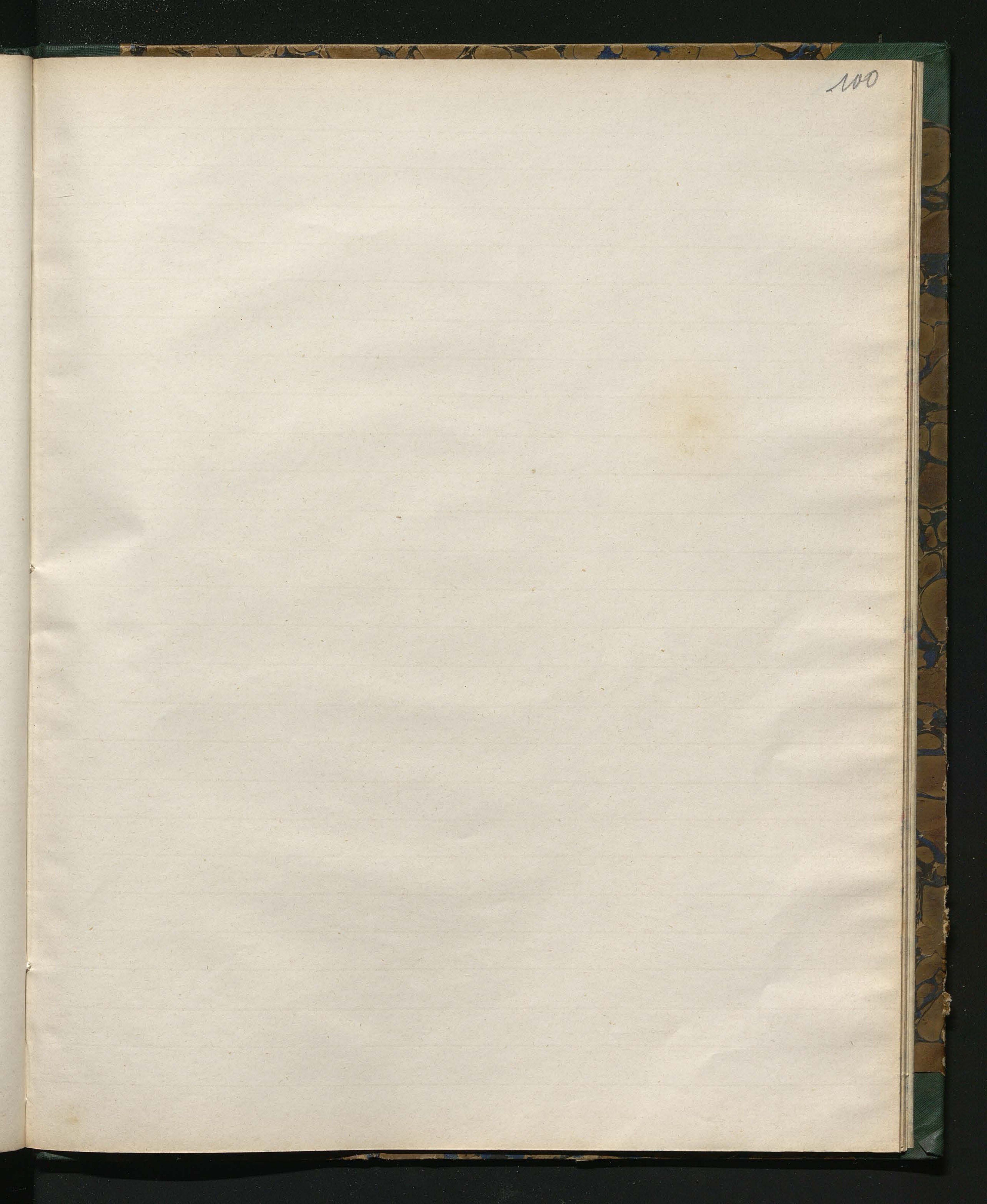


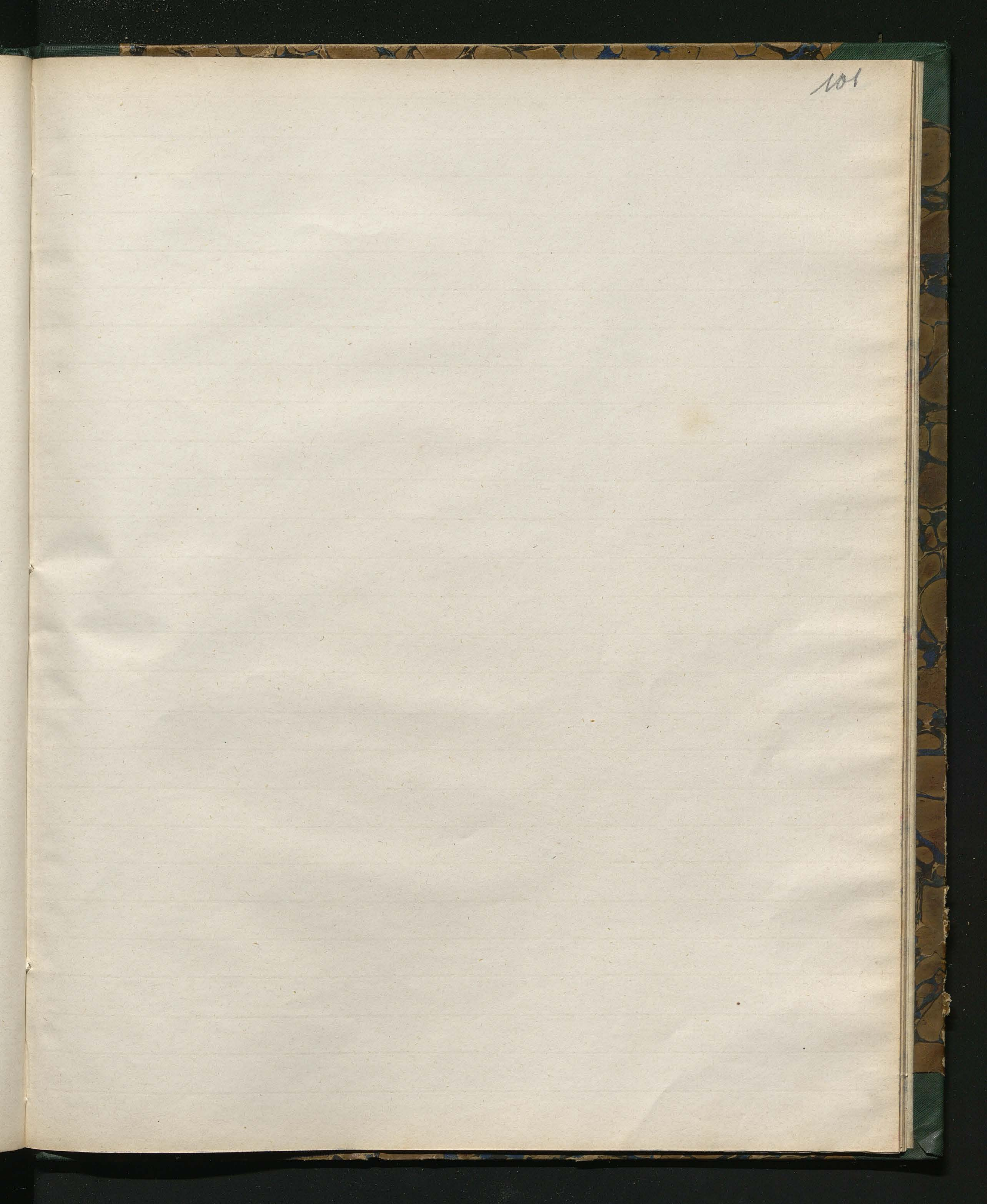


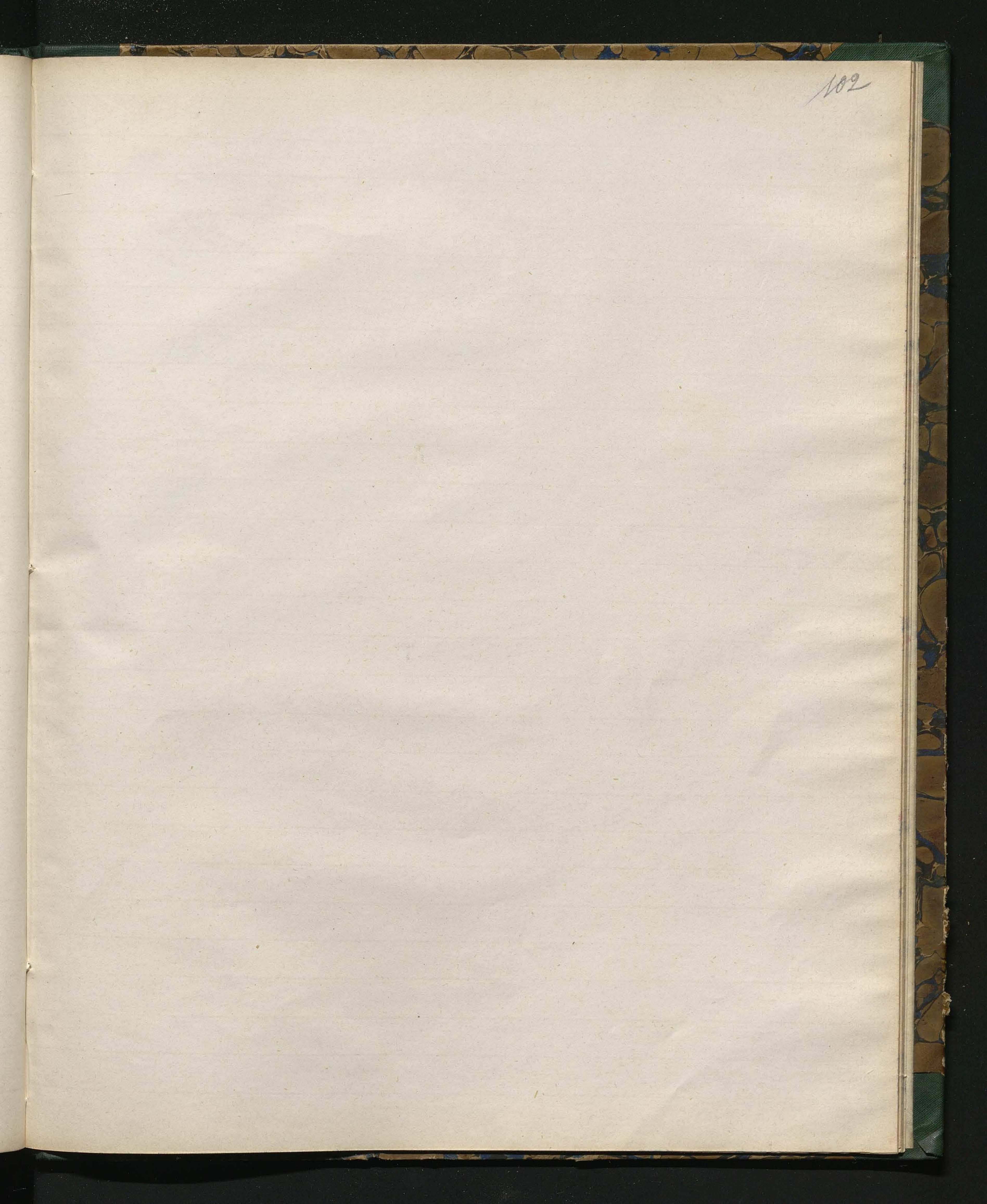


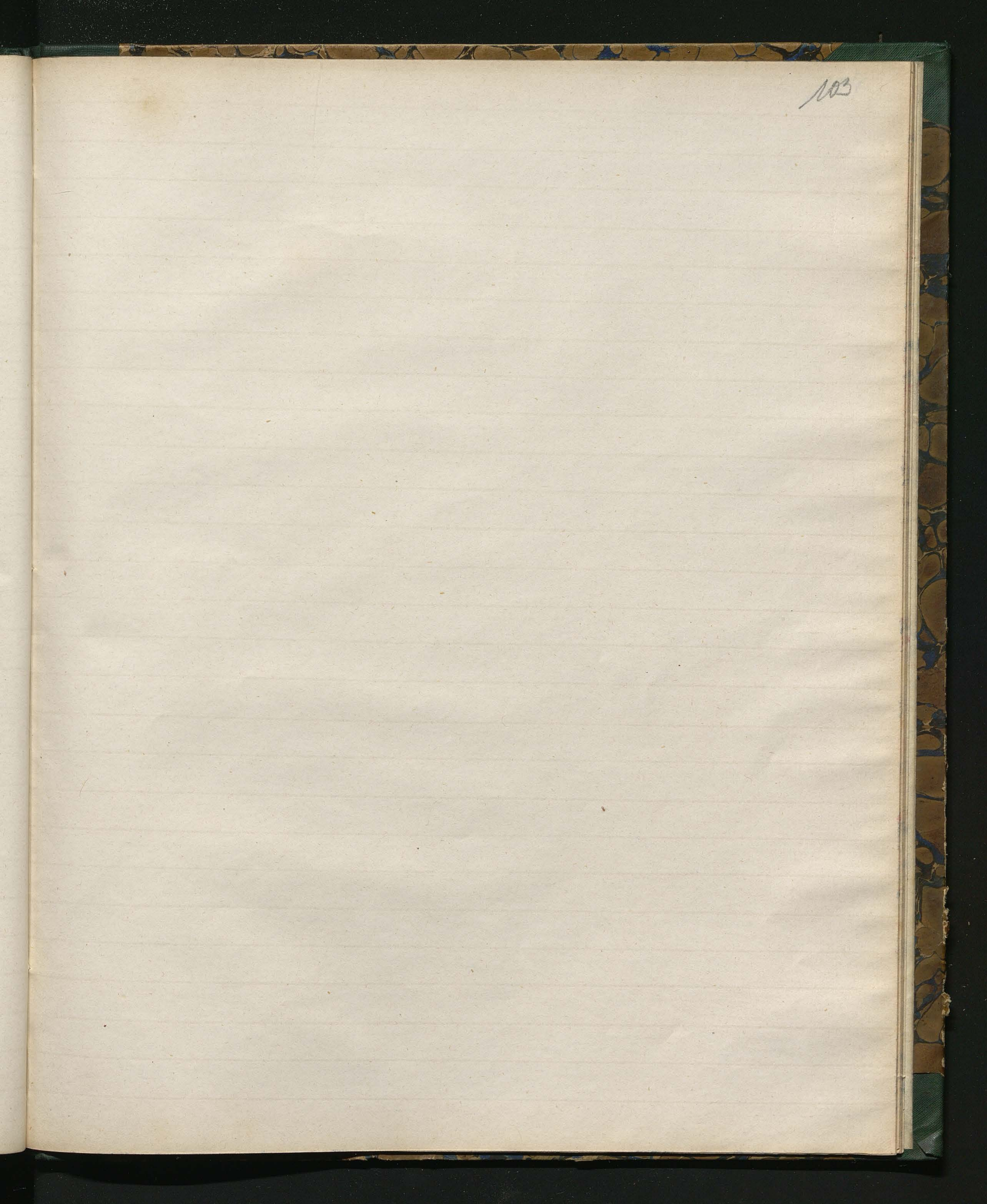


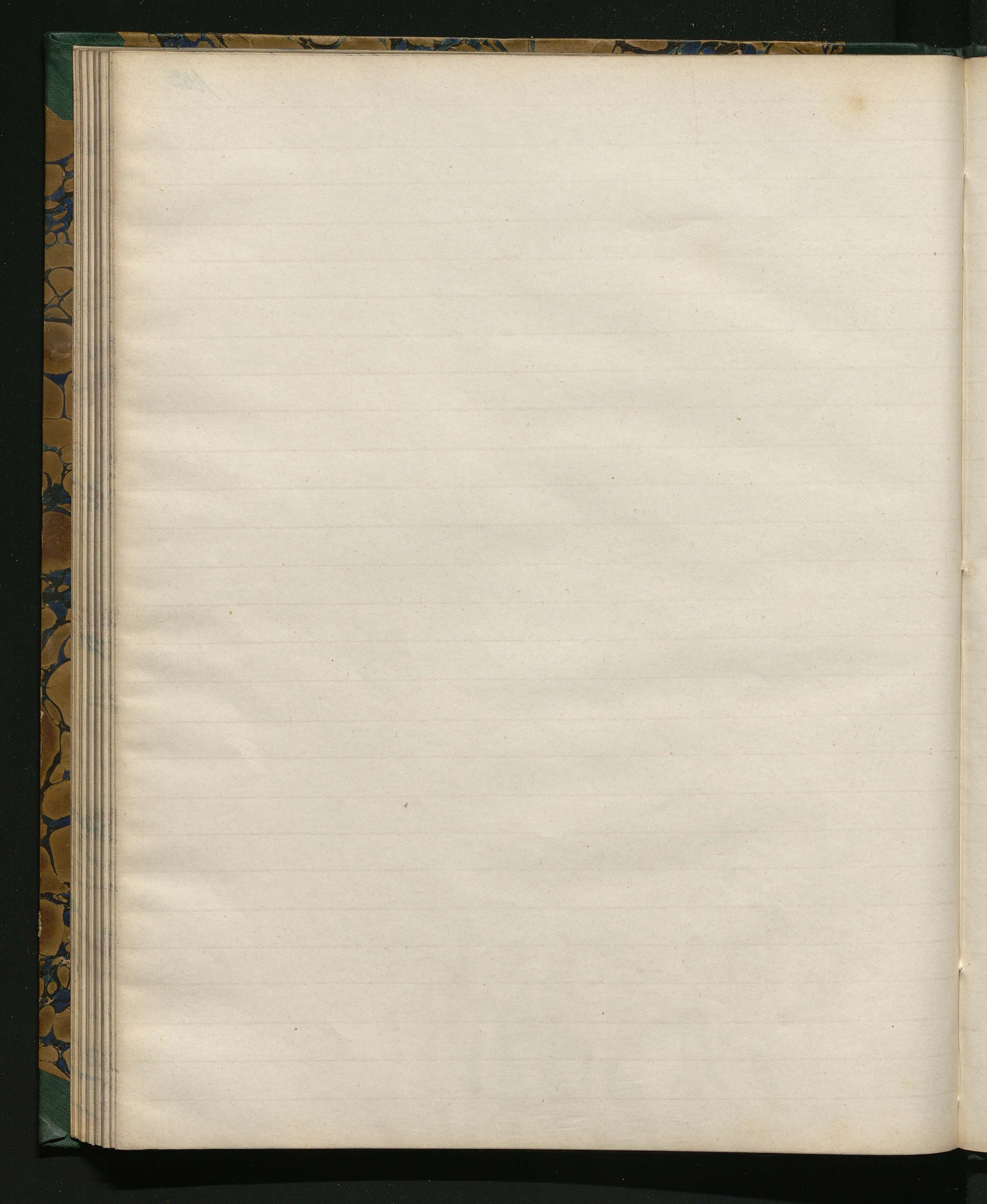


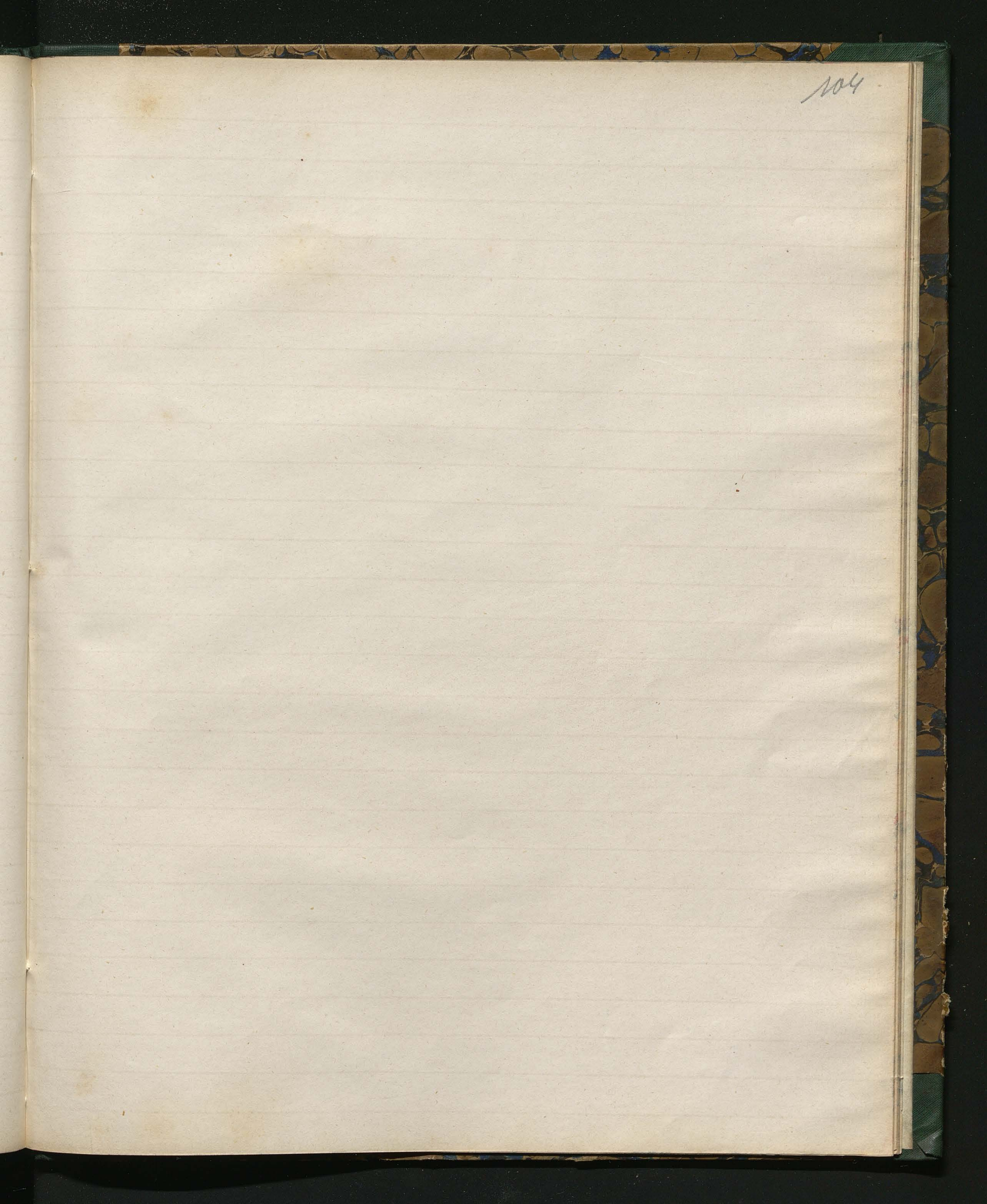


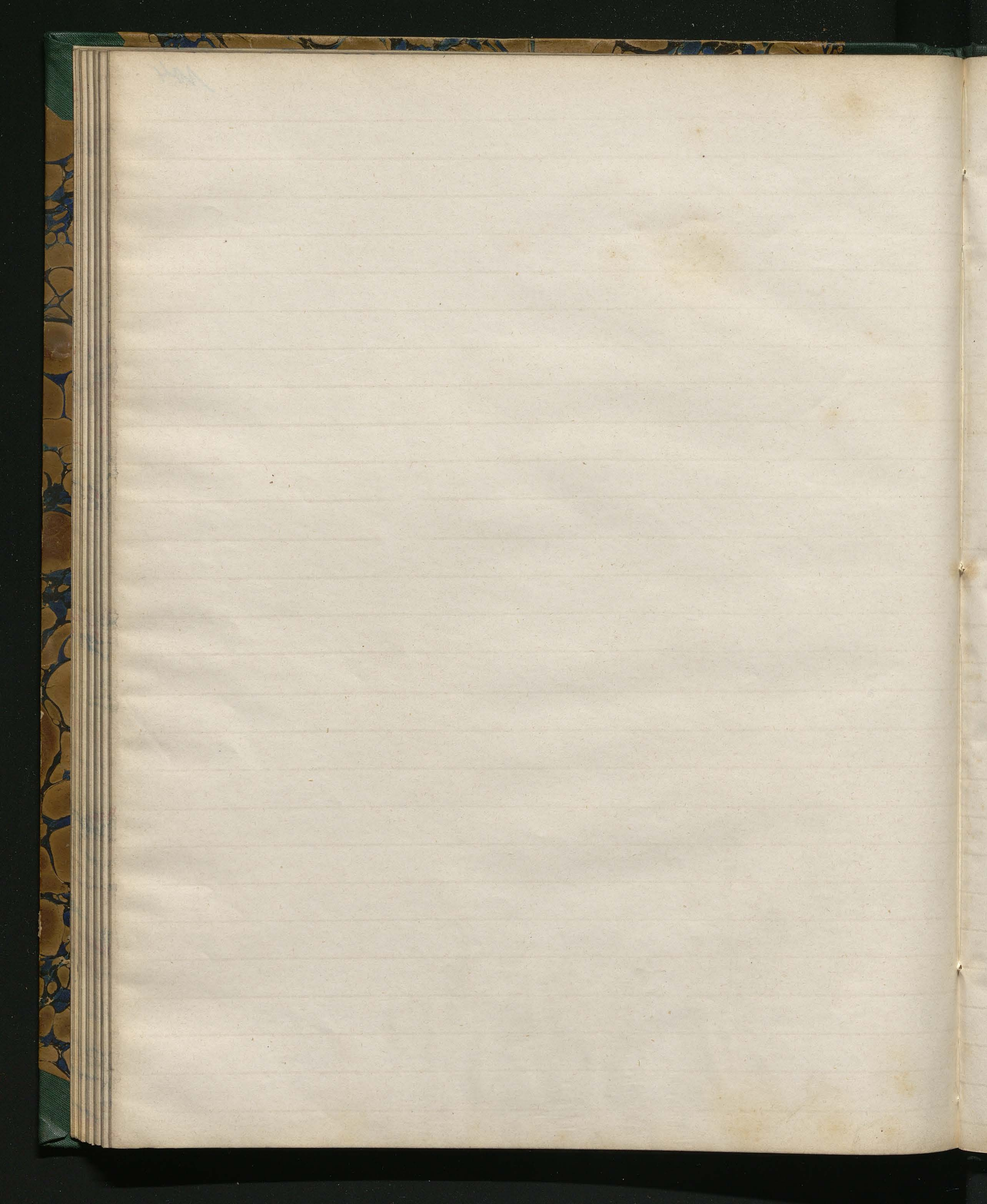


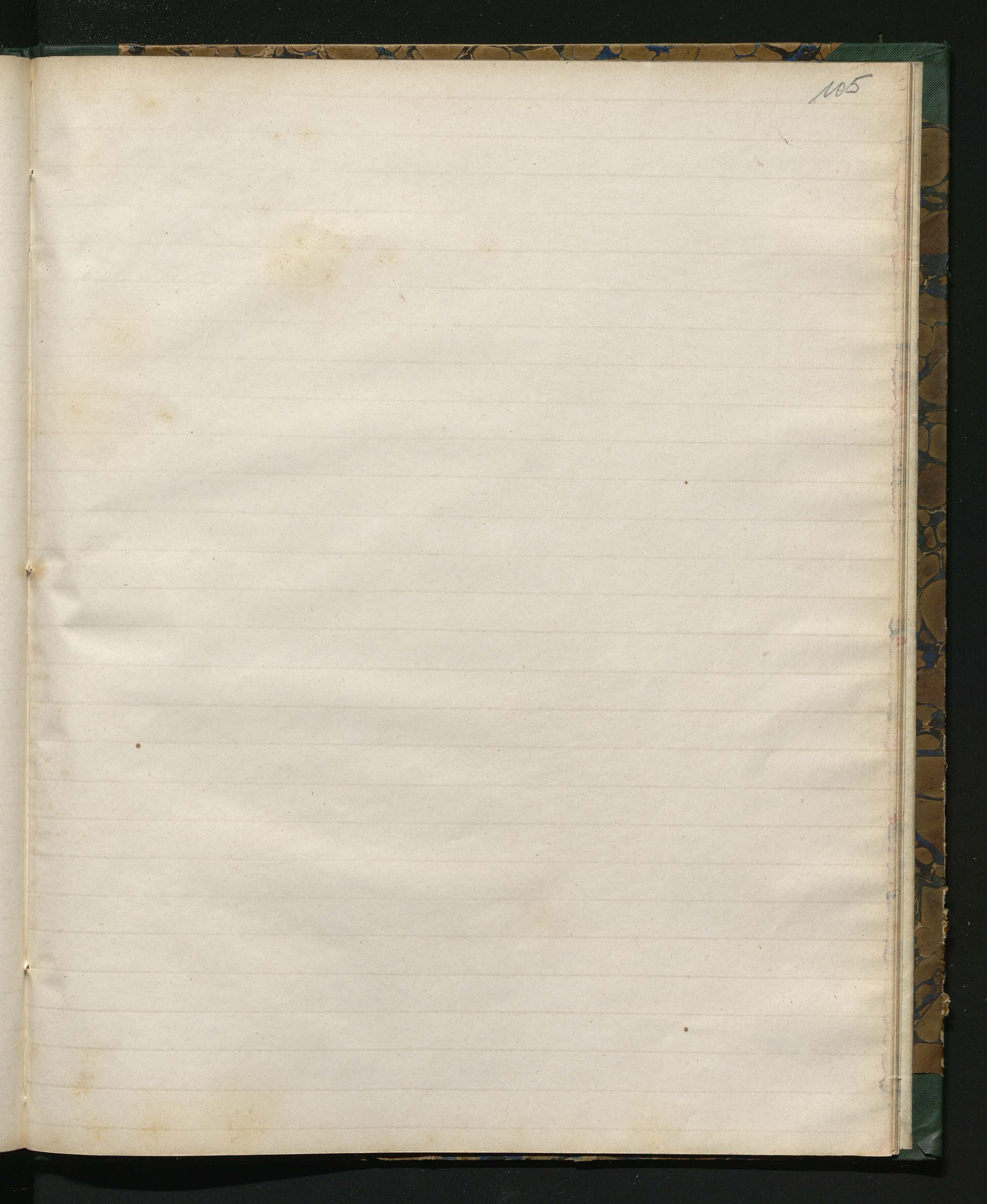











105

